

A CRONICA

N° 36

Novembre 2014

LE JOURNAL DE L'HISTOIRE DU CAP CORSE



A Tricca, modèle « moderne », réalisé en olivier et pierre de Brando
par André Valery de Poretto (cl. Marc Eissautier)
(cf. article p. 48)

SOMMAIRE

N°36 – Novembre 2014

• Editorial, par B. Fabre-Vittori.	3
• Le R. P. Salvatore Vitale, un témoin à Nonza en 1636, par J. S. Nugues	4
• Mammi Corso et Hassan Corso, renégats au service du Grand Turc, par P. Lucchetti	10
• Un Capcorsin aux Amériques : Jean-Michel Lucchetti, par P. Lucchetti	12
• Barrettali et Centuri, 1701, à l'abordage dans les mers du Levant, par J. C. Liccia	16
• L'exploitation du myrte capcorsin pour les tanneries de Bastia et du continent italien, par J. C. Liccia	18
• César Figarella, un précurseur dans le chant lyrique, par M. Liccia	23
• Comptes-rendus de lectures	33
• La fanfare : « La Renaissance de Luri », par J. Dominici	34
• Johann Daniel Elster, un organiste allemand pour Rogliano en 1820, par B. Indekeu	37
• L'Amérique, pourquoi ? par É. Saliceti	43
• <i>Petre incise, petre di memoria</i> à Brando, par M. Eissautier	48
• Trois Capcorsins, « glorieux corsaires de Malte », par P. Lucchetti	55
• Guglielmo Lorenzi : mort d'un rebelle à Malte, par B. Fabre-Vittori	58



Église San Publiu, Floriana, Malte (cf. article p. 58)

EDITO

Brigitte Fabre-Vittori

Voici le deuxième numéro de notre revue publié en cette année 2014.

L'histoire du Cap Corse et de son patrimoine présentent bien des aspects.

Ce numéro en est, une fois encore, le reflet. Histoire religieuse, économique, artistique, politique et militaire. Sans oublier les loisirs qui prennent ici la forme de jeux et gravures dans la pierre.

Une histoire d'aventures diverses, depuis ces départs aux Amériques de tant de nos ancêtres jusqu'à ceux qui partirent à Malte, corsaires émérites, et dont le destin fut heureux ou malheureux.

Des Capcorsins « passés » au Grand Turc, mais avaient-ils le choix, et peut-être parfois repentis.

Un artiste lyrique, baryton peu connu de nos jours et qui mérite que l'on s'intéresse à son parcours.

Un organiste allemand à Rogliano ? Mais oui !

Enfin, des Capcorsins entrepreneurs qui ont su développer certains secteurs économiques et ont permis ainsi leur ascension sociale.

Je souhaite à tous une excellente lecture !

NB : le prochain numéro de A Cronica sera un numéro hors-série consacré aux édifices défensifs dans le Cap Corse. À vos articles !

Publication de l'Association PETRE SCRITTE, association régie par la loi de 1901 et fondée en 1989.

(Journal Officiel du 20 décembre 1989)

Tirage 500 exemplaires - ISSN/1157-4429

Siège Social et Secrétariat

Espace Sant'Angelo

Rue Docteur Morucci

20200 Bastia

Tél/Fax : 04.95.35.25.16

e-mail : petrescritte@orange.fr

www.petrescritte.com

Conditions d'adhésion

40 € par an (comprend l'abonnement au journal).
Règlement à l'ordre de : Association PETRE SCRITTE
(adresse ci-dessus).

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Président : Jean-Paul Colombani

Vice-Président : Christian Carlini

Secrétaire : Dominique Jaboulet

Trésorier : Pierre Giudicelli

Responsable inventaire du patrimoine : Jean-Christophe Liccia

Directrice de la publication : Brigitte Fabre-Vittori

L'association Petre Scritte ...

PETRE SCRITTE a pour but de promouvoir la recherche historique dans le Cap Corse et d'œuvrer à la valorisation de son patrimoine. L'Association réalise l'inventaire du patrimoine architectural et mobilier du Cap Corse en collaboration avec la Collectivité Territoriale de Corse, soutenue par le Conseil Général de Haute-Corse et la Communauté de Communes du Cap Corse. L'activité associative de PETRE SCRITTE demeure importante tout au long de l'année ; sont organisées pour ses adhérents des visites de villages guidées, des conférences, des diaporamas. Ces journées placées sous le signe de la convivialité permettent à tous de découvrir ou redécouvrir l'histoire de nos villages capcorsins.

Claudio Altieri, autore dell'articolo pubblicato su A Cronica n.35, p.4 "La famille Altieri de Barrettali", ringrazia anche tutte le persone, di seguito elencate, per il prezioso contributo dato alla ricerca storica relativa al periodo della Sardegna scusandosi per non averlo fatto precedentemente : Giovanna Sotgiu, Elena Terrazzoni, Marella Giovannelli, Don Domenico Degortes, Francesco Sanna, Maddalena e Tonino Bertoleoni.

LE R.P. SALVATORE VITALE, UN TÉMOIN À NONZA EN 1636

Jean-Sylvestre Nugues

Il ne nous est pas souvent donné d'avoir un témoin oculaire de la vie et de l'environnement de nos anciens. Aussi, quand nous avons la chance qu'un auteur ait écrit la *Chronica sacra santuario di Corsica*, on lui doit de s'y arrêter un moment. Le Révérend Père Salvatore Vitalis¹ fait paraître à Florence, en 1639, un ouvrage dans lequel il traite notamment de la vie et du martyre de sainte Julie de Nonza. Dans ce but, il y fait un séjour au cours duquel il est amené à voir les lieux supposés des événements et à y rencontrer des notables et des anciens du village. C'est assurément cet aspect que nous essaierons de décrypter ici et moins de discuter de l'argumentation qu'il nous donne pour expliquer l'origine de sainte Julie à Nonza ou de l'existence ou non du *Castrum Nuntiae*, en ces temps si reculés².

Il écrit avoir séjourné en Corse et prêché depuis l'Avent jusqu'au Carême l'année précédant l'écriture de son livre, du mois de novembre 1637 à mars 1638. Il y fait l'éloge de Constantino Doria, qu'il croise à Bastia et il est reçu à Nonza par le *pievano* qu'il ne nomme pas, mais avec lequel il est encore en contact l'année de la publication de son livre. Le *pievano* est à ce moment-là archidiacre de Mariana.

Le 23 juin 1639, dans la dédicace de son œuvre³ à Camilla Doria-Grillo, dame d'une grande piété, Fra Salvatore Vitale fait l'éloge de sa famille. Cet éloge s'adresse au gouverneur Constantino Doria, son père, en fonction à Bastia entre 1635 et 1637. Il se dit obligé du Très Illustre pour les bénéfices et faveurs reçus les années passées lorsqu'il prêchait à Bastia. Nous déterminons le départ du gouverneur génois au mois de mai 1637. En effet, il était encore en place au moment de l'ouverture de la politique de la *coltivatione*⁴.

De ce deuxième élément, nous pouvons déduire que le *pievano* en question est Anton Francesco Santini qui quitte Nonza en août 1636⁵ et est remplacé par le *pievano* Giacomo Francisci qui y sera assassiné en 1646. On trouve effectivement un déclinatoire du 20 avril 1640 d'Andrea q. Antonguglielmo, de Nonza, dans le procès intenté par le Révérend Anton Francesco Santini, archidiacre de Mariana (Civile Governatore, AD2A C.363).

Si nous considérons ces deux éléments, nous pouvons conclure que le séjour de notre prédicateur et auteur de la vie de sainte Julie se situe plutôt entre le mois de novembre 1635 et le mois de mars 1636.

La publication de son ouvrage, en 1639 à Florence, se fait sur l'instance des Réformés de Corse qui jouissent d'une large autonomie au sein de l'Observance : la *Custodia reformatata* est érigée en province autonome en 1636. Et ce n'est certainement pas un hasard si son premier provincial, Frà Giovanni da Brando, choisit pour sceau le crucifiement de sainte Julie⁶.

Parvenu en Corse à Bonifacio, il traverse la plaine orientale d'Aleria et rejoint Bastia où il entend parler du miracle de la fontaine des mamelles. Il se décide donc à passer la *bocca* pour Nonza, afin d'écrire

¹ Extraits CASTA François, *Evêques et curés dans la tradition pastorale*, Lyon, 1964, p. 192.

« SALVATOR VITALI, Sarde, Mineur Réformé de la province de Toscane. Né dans la province de Cagliari, il était d'origine corse. A vécu en Corse pendant quelque temps et y a prêché des missions, en 1628 et 1636. Il fut d'abord prêtre puis curé. Doué d'une grande intelligence et d'une mémoire prodigieuse, il avait une vaste érudition dans les sciences profanes et sacrées. C'était aussi un brillant orateur et un saint. A cause de son zèle apostolique, il fut surnommé « Élie » par Terrinca. Il a écrit une vingtaine d'ouvrages en italien, en latin, en prose ou en vers. La plupart concernent l'histoire de l'Ordre Franciscain de la Sardaigne et de la Corse. [...] Il est à consulter pour les couvents, l'abbaye de Montecristo et les saints corses, en particulier pour Sainte Dévote et Sainte Julie, qui était la protectrice des Franciscains réformés. C'est un auteur savant et sincère ; crédule, il manque de sens critique. Il a également publié la *Mititia sacra evangelicae pacis*, 1630, le *Cטיפעס aureus excellencie calaritanoe*, Florence 1614, et le *Monte Serafico della Verna*, Florence, apud Zoenobi, 1628. En 1646, il se rend à Rome pour défendre le privilège de l'Immaculée Conception. Il y meurt le 28 janvier 1647 dans le couvent d'Aracoeli. »

² NUGUES Jean-Sylvestre, *Églises et oratoires à Nonza avant le concile de Trente*, A Cronica, N°HS 14, 2012.

³ VITALE Salvatore, *Chronica sacra santuario di Corsica nella quale si tratta della vita e martyrio di S. Giulia di Nonza, naturale Reffa, con altri molti santi della medesima*, Firenze, 1639.

⁴ SERPENTINI Antoine Laurent, *Gênes et la mise en valeur agricole de la Corse au XVII^e siècle : La décennie du plus grand effort, 1637-1647*, Albiana, 1999.

⁵ Registre du *Santissimu Sacramentu*, 1604-1751, Archives de l'église Santa Giulia.

⁶ CASTA François, *Sous le signe du baroque*, in POMPONI Francis (dir), *Mémorial des Corses*, Tome2, Ajaccio Cynnos et Méditerranée, 1982, p. 167.

son livre. Il semble qu'il ait séjourné au couvent où il dit avoir célébré plusieurs messes dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste des Gentile pour le repos du Capitaine Angelo Gentile, assassiné, et dont la femme et le fils se trouvaient à Gênes.

À cette époque, le couvent fait l'objet de travaux importants. En effet, en 1623 on trouve un contrat qui indique le début de la construction du *casamento*, sans doute dans l'aile ouest⁷. Mais Salvatore Vitale ne voit pas le couvent tel que les ruines actuelles en laissent deviner l'ampleur qu'il aura au siècle suivant. Il s'agit encore du *conventello* car c'est seulement en 1717 que Pietro della Rocca di Rostino signale des améliorations récentes tant au niveau de l'église, dans le chœur et la sacristie en 1694, que dans les cellules⁸. Il voit, dit-il, le premier chœur, et témoigne de sa simplicité mais aussi de son incitation à la dévotion. C'est précisément à ce moment qu'est édifié un deuxième autel en stuc, selon le souhait testamentaire de Chiara Fabiola Natali, épouse Mattei⁹, qui sera détruit en 1694 après le rehaussement du chœur, afin de recevoir l'autel en marbre polychrome que l'on voit à présent dans l'église paroissiale.

Notre voyageur témoigne ici, assez étrangement, du respect de l'édifice par les Barbaresques, malgré sa position au plus près de la mer¹⁰, montrant, comme le dit l'abbé Casta, sa crédulité et un sens peu critique. En réalité, dès 1637, une requête du monastère expose le contraire : « qui, faute de revenus, n'a pu achever une maison forte attenante à l'édifice (dans la partie sud), interdisant l'entrée aux Turcs qui l'ont attaqué à plusieurs reprises », pour obtenir des subsides¹¹. On peut ajouter à cette motivation, la volonté de préserver les reliques que les moines montraient alors à la vénération des fidèles. En 1638, le gouverneur donne l'autorisation aux religieux de désigner deux bandits jugés et condamnés qui seraient libérés contre le versement d'une somme destinée aux travaux prévus pour l'agrandissement de leur établissement.

Pour écrire son livre sur la vie de sainte Julie, notre auteur doit se documenter, ce qu'il fait en enquêtant et avec une certaine érudition. Il visite les lieux, écoute le témoignage des anciens. Ses premiers contacts sont tout naturellement le *sindaco* du couvent, le Patron Gio Batta Terami, et le *pievano* Anton Francesco Santini de Bastia, son vicaire¹². Le premier, âgé de 65 ans environ, commande encore la tartane « San Francesco » qu'il possède en partie, le second, originaire de Bastia, est une personne qu'il définit comme exemplaire et érudit¹³.

La communauté villageoise est importante, on peut l'évaluer, en 1635, autour de 470 habitants¹⁴. C'est ce que l'on peut déduire du recensement de 1667 et des divers états de 1644 qui indiquent tous les contribuables de la maison paroissiale ou encore de l'état des *consorelle*. Une population qui peut surprendre par son importance¹⁵, composée en grande partie de marins amenés par des patrons, parmi lesquels les plus importants sont Gio Agostino Natali ou Nobile Nobili. D'un âge respectable, on les retrouve dans tous les domaines de la vie sociale, en particulier comme lieutenants des feudataires absents, par exemple pour les Gentile de Brando ou pour le fief de feu Signore Vincentello, charges qu'ils cumulent avec les

⁷ Dont l'ancienne salle dite du chapitre.

⁸ ROSTINO Pietro, *Cronologia*, Lucca, 1717 : « Da pochi anni in qua resta migliorato, e ridotto a tal termine di fabrica, tanto nella Chiesa, e Coro, come ne'Dormitorj, che dimotra eficie affatto altro, da quello era; imperciocche i Dormitorj antichi erano di muraglie deboli, e bassi: le Celle assai piccole; ora poi ridotti a maggiore altezza i Dormitorj, e grandezza le Celle; il tutto con ottima dispositione, e religioso apparato ».

⁹ Notaire Pasquino, Nonza, c1,15v : « l'altare maio di San Fran.co a stucche con forme che piacera a loro patre e suo marito angelo ».

¹⁰ [...] *Trovandomi dunque qui, notai molte cose, che per brevità tralascio, & in particolare intorno all'antichità di quel Santo Convento, a cui tanto rispetto portano i Turchi, che non hanno mai havuto ardire di toccarlo, ne farli danno alcuno, & pure stà al lido, & lo batte il mare quasi, & è fuori della Terra un miglio, & mezzo.* [...] (ibid. p.175).

¹¹ GRAZIANI Antoine-Marie, *La Corse génoise, économie, société, culture, période moderne, 1453-1768*, Ajaccio, Alain Piazzola, 1997.

¹² Le vicaire n'est pas nommé mais il peut s'agir, en 1635, de frà Pietro di Nonza, ou de Pietro Nobili qui recevra en juin 1638 la délégation de jésuites. CASTA François, *Les missions jésuites en corse au XVII^e siècle, aspects méconnus de l'histoire religieuse insulaire*, in *Les Jésuites en Corse, 1990-1991, Année Ignatienne*, Biguglia, Sammarcelli, 1992. Plus tard, il deviendra le recteur d'Olciani ?

¹³ [...] *persona esemplare & letterata* [...] (ibid. p. 172).

¹⁴ Dans sa visite pastorale du 6 mai 1655, l'évêque du Nebbio, Vincenzo Saponito, mentionne : « *pievano Rocho Antonetti con una cura d'anime 500* », ADHC, 4G 89-3.

¹⁵ Des besoins d'habitats moindres, mais aussi des bâtiments disparus depuis le XVIII^e siècle, notamment en 1768, au *Sottu Poghjulellu* où habitait le notaire Pasquino Nonza, au *Purtellu Vecchju* ou encore au pied de la tour actuelle, dont un alignement d'au moins trois maisons du XVII^e siècle a pu être démantelé au titre des servitudes militaires.

sujets du sénat¹⁶. Mais d'autres patrons de la même génération, parmi ces *principali*, ont pu aussi lui délivrer leurs connaissances, comme Antone Amadei, Antone Mattei, Fabio (Lorenzi), Francesco Mattei issu d'Orsomatteo, Giuseppe Giraldi ou Don Giovanni Longa de Canari, ce dernier non seulement patron mais aussi notaire.

Notre voyageur est donc amené à visiter les lieux en compagnie du *pievano*¹⁷. Il se servira abondamment de cette visite pour justifier sa thèse face aux autres auteurs, et peut être même à l'excès. Il décrit l'étroitesse de la maine, l'âpreté du relief du littoral et notamment de la paroi sur laquelle est adossé le lieu du martyre.

De nos jours, trois éléments peuvent atténuer cet aspect si rude des lieux que découvre Salvatore Vitale en 1635 : le stérile qui a comblé les criques au pied de la falaise, la construction de la route et enfin le couvert végétal. La vigne, qui laisse la terre à nu, produit le vin ou le *mosto* pour les échanges commerciaux de nos patrons. Elle occupe traditionnellement une grande partie des coteaux à Croce, au Pornello, aux Cicerale, à Viacava, à Valle et Castagni, à plus de 400m d'altitude. L'église Sainte-Julie est elle-même propriétaire de vignes que *prete* Alesso, au nom du *pievano* Anton Franceco Santini, vient de donner *facciera* à Vangelista. L'une d'entre elles est située à Fontana, au-dessus de la *cappella santa Giulia*¹⁸.

A propos de la chapelle du martyre, il rapporte plusieurs témoignages, dont celui qui l'avait conduit à Nonza, confirmé par les anciens et les plus jeunes. Avant les travaux qui devaient conduire à la réfection de la chapelle et notamment du mur autour des sources d'eau, des filets de lait et de sang étaient visibles sur la pierre le matin de la fête de sainte Julie¹⁹. Dans les années 1615, il rapporte, à propos de cette eau, un miracle qui concerne la fille d'un négociant de Livourne, guérie de mauvaises fièvres, mais nous nous arrêterons un instant sur un autre fait.

C'est le patron Gio Batta Terami²⁰ qui lui indique que lors d'une incursion des Barbaresques, le village avait été épargné. Ceux-ci s'étaient arrêtés à la hauteur de la chapelle, comme par la volonté divine, puis s'étaient détournés sur d'autres localités, en particulier Ogliastro, où nous savons que le hameau de Cocollo avait été brûlé. Or, la chapelle du martyre est comme il la décrit, adossée à la falaise naturelle²¹ qui barre la route du Cap venant du nord. Deux passages étaient alors possibles : l'un par la brèche qui débouche à San Bastiano au pied de Stazzona, l'autre par le chemin dominé par la Cavalleraccia qui aboutit à l'*Uscio del Monte* (*afaccata*). Ce dernier était encore surplombé par une construction assez haute, la maison

¹⁶ Le seul feudataire présent est Matteo Gentile, affaibli financièrement ; les filles de feu Francesco Gentile, mariées respectivement Saliceti et Campocasso sont représentées par un lieutenant, le patron Pier Batta Casale.

¹⁷ [...] *Percio' che essendo stato, come ho già detto, l'anno passato in Corfica, visitato la Chiefa di questa Santa nella sua patria Nonza & celebrato quiui, & non una, mà più volte, & pregato in quei Sacrifici, che per li meriti, & intercessione di se diletta, & cara sua Sposa, mi illuminasse Dio & illustrasse l'intelletto per poter scriver di lei la verità, andai col Piovano di quel la Terra & investigai molte cose antiche ; veddi poi la marina, il luogo del Martirio, m'informai da' vecchi, scrissi, notai moltissime cose [...]*, (ibid. p. 66).

¹⁸ Notaire Pasquino Nonza, C1, 29r.

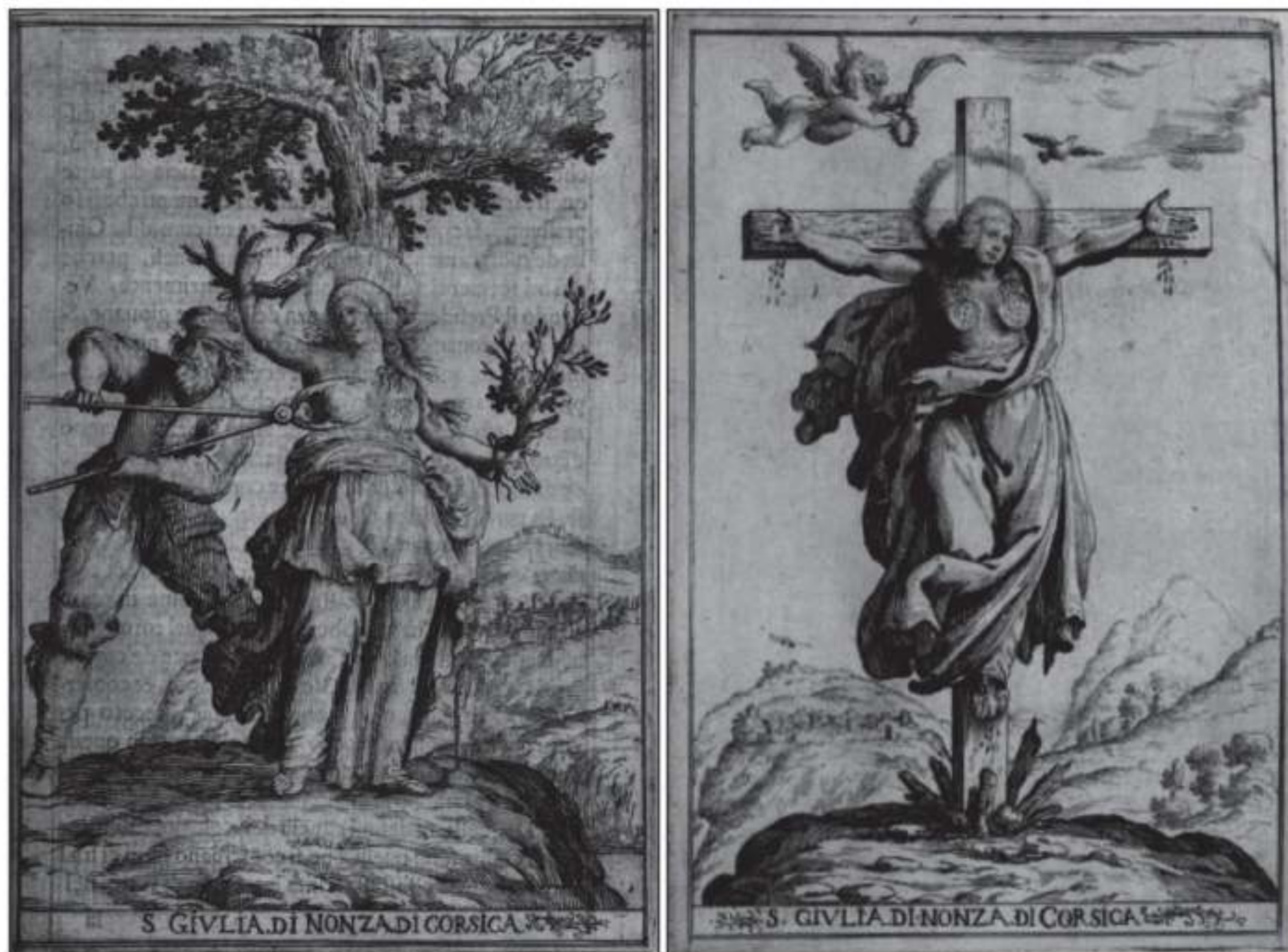
¹⁹ [...] *Un'altra cosa più notabile, & di maggiore consideratione mi occorre qui dire, & è che prima che si toccasse la muraglia vecchia della fonte, & il riducesse allo stato d'oggi, ogni anno il giorno della sua festa alli 22. di Maggio, si vedevano nel muro vicino alle boche del la fonte dove esce l'acqua, gocciole grandi, come di latte, & sangue, & così permanevano, & perfeveravano fin'al tramontar del Sole, & d'indi in poi non si vedevano più infin'all'altro giorno festivo dell'anno seguente. Io che lo senti, raccontare sendo nella Bastia, credere non volsi, per parermi cosa di rilievo, & d'importanza andai à Nonza per mia devotione, & quiui essendo, dopo havere celebrato nella Chiesa Parochiale della Santa, & visitato, & visto il luogo, & quanto mi conveniva vedere, per potere scrivere questo libro, (p. 172) domandai a molte persone principali, anziane, & vecchie del popolo, & con loro al Signor Dottore, & Vicario..... Piovano all'hora di Nonza, (al presente, come mi è stato reserto, è Arcidiacono di Mariana), persona esemolare, & letterata, & tutti mi dissero affirmativamente, unanimi, & conformi, che era tanto chiara, & notoria questa cosa, che anco i ragazzi lo potevano testificare, perche lo vedevano, come gli altri, ogni anno, la mattina della sua festa nelle pietre del muro di detta fonte, grossissime stille di latte, & sangue, che tutto quel giorno indelebili persistevano nel detto muro. Mà, che adesso, doppo che si è coperta la pietra di calce, & fabrica nova, non appariscono come prima, tanto distinte & chiare, quantunque alle volte non lasciano nel medesimo giorno di scorgersi, mà poco. Molto male fece chi copri la pietra del muro antico, & impedi così fatto miracolo, che se bene Dio, Autore de miracoli, non può essere impedito nelle sue cose, tutta via, si serve delle cause seconde, ministerialiter, & questo fa, perche vuole così[...].*

²⁰ [...] *E à me hà con giuramento affermato il Signor Gio: Battista Terrani Procuratore, & Sindaco Apostolico del nostro Conuento di Nonza, di anni sessanta, & più, che hà visto una volta uscire i Turchi in terra, & venire per entrare, & saccheggiare detta Terra, & che arrivando alla fonte, si fermarono, & tornarono in dietro, & s'imbarcarono senza far'altro. Notabile cosa è, che sendo vicin'al mare come è, quasi un tiro di archibugio, dalla parte di Ponente, mai sia stata presa, ne danneggiata da Turchi. Et pure Ogliastro distante tre o quattro miglia, fu presa una volta, & altri luoghi maritimi saccheggiati, & maltrattati. Tant' è: non vuole che sia questa sua patria pregiudicata, non tocca, mà che sia rispettata, & pero la protegge, libera, & difende, da nimici, da peste di guerra, & fame; (p. 174) come s'è visto in molte occasioni, & successi.*

²¹ [...] *Perochè il luogo del patibolo, & martirio di questa gloriosa Vergine, è attaccato alle mura del detto castello di Nonza, rimpetto alla Sentinella della fortezza [...]*

des pauvres, tenue par une religieuse, et qui se situait dans le double « s », au bas de la rampe, en contrebas de la route actuelle. Elle sera détruite en 1828 par arrêté du maire²². Il paraissait alors assez facile de fortifier toute cette partie du village ; c'est pourquoi, au mois de mai 1625, les hommes de Nonza, s'étant réunis dans l'église Sainte-Julie après avoir suivi la messe et voulant se prémunir du danger des corsaires, ont décidé de demander l'autorisation au gouverneur de fortifier le château. Ils mirent en place une souscription volontaire afin d'engager les travaux qui commencèrent à la fin du mois de mai²³. La souscription consistait en apport d'argent, journées *di manuali e maestranza* et *travetti*.

Il est d'ailleurs curieux de constater que dans ce texte, comme sous la plume de Salvatore Vitale, le château de Nonza désigné est en réalité le bourg, ou l'enceinte communautaire du XVI^e siècle, auquel on accède par trois *loghie*²⁴ et non plus le château médiéval, il est vrai détruit depuis 1489. De même, la forteresse est ici l'escarpement naturel qui comprend la place publique et non l'ancienne forteresse du XV^e siècle.



Gravures extraites de l'ouvrage de Salvatore Vitale : *Santa Giulia di Nonza di Corsica*

²² [...]L'edifizio diroccato formante i resti dell'antica casa detta della chiesa, caduto in ruina di poi un gran tempo, saranno demoliti, e questa demolizione sara eseguita nè due giorni a datare da quella pubblicazione del presente arrestato. [...]: arrêté du maire P. d'Angelis du 9 mai 1828.

Il s'agit fort probablement de la maison dite des pauvres dont il a été trouvé trace dans les registres paroissiaux et les relations de visites pastorales. A également servi de logement à une tertiaire appelée Suora, vraisemblablement chargée des pauvres à l'époque (note de Pierre Spagnoli) ADHC 40J 18.

²³ Notaire Salvatore Giuliani, C3, 129rv.

²⁴ [...]Era il Castello di Nonza, per qualche ho' visto io, inespugnabile, grande, & molto principale, tanto che li Romani lo fecero Municipio. La fortezza del castello, era, come dimostra oggi di, fatta con gran maestria; & arte, & era il propugnacolo di tutto Capo corso, eccetto Cannari, & Centuri, che erano cittadini, ma non per questo più forti, ne manco tanto, quanto Nonza. [...] (P143).

C'est sur la place publique, *a piazza*, que l'auteur imagine l'interrogatoire²⁵ de sainte Julie par le préfet Barbarus, avant son martyre sur le chemin du Cap Corse, habitude que les Romains avaient de crucifier au bord des routes. Mais, que voit notre témoin autour de lui sur la place ? Au nord sur le *monte*, l'alignement des maisons *alla facciata*. Celle de feu Signore Vincentello où habite le *pievano* en 1640, attenante à la maison de la dame Bricidina, veuve de feu Bertolo, à côté celle des filles de feu Signore Francesco q.Guerreni, mariées Saliceti et Campocasso, puis celle des enfants de feu le patron Bertolo q.Paolo Andria et de Bigidina q.Signore Guerreni, et enfin la *botega* de feu Signore Vincentello qu'il semblait louer. De l'autre côté, sur la façade de l'enceinte communautaire, la maison des héritiers de feu Paoletto, celle d'Agostino q.Pasquaro et, sur la *loghja*, la maison d'Anton Francesco q.Rochino²⁶. Puis nous trouvons la tour d'angle qui, depuis 1575, fut la maison d'Orso Matteo et, en 1635, celle de son fils, le patron Francesco Mattei. Dans cette partie sud de la place, deux bâtiments distincts occupent le haut du fossé, le premier accolé à la tour, le deuxième sur le périmètre est de la maison Pietri-Ménier actuelle, et qui aurait été le *Macello*. Ce dernier comporte dans la cave une ouverture comblée par les remblais de la route indiquant à cet endroit un niveau extérieur beaucoup plus bas. La place sur laquelle le notaire Pasquino Nonza s'installait pour établir ses actes à l'ombre d'un grand mûnier, en 1635, présentait donc une pente.

Les *ceppi* de ce notaire évoquent aussi, à cette époque, la place du *campanile*, construit ou reconstruit en 1629, mais aussi les *piazzette di Santa Croce*, où l'on établissait des actes communautaires²⁷, et celle *di Santa Giulia*. L'église paroissiale, bien plus petite, avait, semble-t-il, une *piazzetta* comparable à celle de la confrérie où l'on pouvait, comme en avril 1705, exposer pour le *fiscale* ou le collecteur les produits de la dîme du diocèse vendus aux enchères : vin, huile, figues, etc...²⁸. Il y avait d'ailleurs un sujet de conflit récurrent sur les limites entre la mense épiscopale et la dîme due au *pievano*, ou la vacance comme en 1634, lors du conflit entre le *pievano* Anton Francesco Santini et le recteur d'Olmata.

L'ouvrage de Salvatore Vitale nous livre encore deux points relatifs à l'église paroissiale Sainte-Julie qui concernent les reliques et le tableau de la sainte, exposés à la vénération des fidèles de l'époque.

Il pense que les reliques sont véritables. Les cheveux, conservés dans un vase de verre, auraient été arrachés lors de l'interrogatoire. Il rapporte que la communauté a obtenu une pluie abondante, tant espérée, à la suite de la procession faite avec ces reliques jusqu'à la fontaine, après une grande période de sécheresse²⁹. Pourtant, au mois de juin 1638, une requête est faite auprès de la délégation de jésuites venue à Nonza pour obtenir des reliques qui se trouvent à Brescia, grâce à l'intervention du *Serenissimo* Gio Tomaso Raggi³⁰. Et effectivement, en 1724, le *pievano* Matteo d'Angelis inventorie quatre morceaux d'os, destinés à la cathédrale d'Ajaccio³¹, et pour lesquels un prélèvement est mentionné en 1874. Aujourd'hui, les reliques de sainte Julie, à Nonza, comportent trois fragments, deux vertèbres et un morceau de crâne.

Lors des visites pastorales des XVII^e et XVIII^e siècles, des dégradations importantes sont constatées sur les tableaux, sans doute à cause d'un défaut d'étanchéité des toitures. C'est le cas pour le retable de la chapelle du Rosaire, exposée au nord, mais aussi pour celui qui représente sainte Julie. On peut noter que trois toiles se sont succédé sur place : transmettaient-elles toutes le même message ? Le tableau visible en 1635 est en 1649 en état d'être restauré. Monseigneur Vincenzo Saponito demandera, en 1653, *di rifare l'icona di S.ta Giulia nova*. Cette demande est si impérative que le patron Gio Agostino Natali

²⁵ [...] & appicare per i capelli ad un albero, che sorsiera nella piazza del Castello, o fortezza, (che anco le prigionieri erano dentro della detta Fortezza) & stando così appesa la fece di nuovo frustare, & bastonare con bacchette nodose[...] (P162)

²⁶ Ancienne maison du notaire Anton Francesco q.Gio Matteo.

²⁷ C'est là que les confrères élaient en septembre le *priore* et les officiers, ou attribuaient les « *erbaci* pour 21 livres en 1635 à Franco q.casanova di olchini, non sans la *sigorta* de pron Gio: batta Terami de Nonza ». On note en décembre l'élection du *guardiano* franco q.nro pasquale, par la majeure partie des laboureurs, pour défendre les *biade e prese*, cette année là *ai salto e pedi lo pesco*, avec la *sigorta* du nobil Matteo Gentile.

²⁸ ADHC 4G 77.

²⁹ Di questi medesimi capelli della gloriosa Vergine Santa Giulia sono quelli che si conservano oggi di fra l'altre Reliquie dell'istessa Santa in un vaso di vetro, nella (P163 à P165) Chiesa Parochiale di Nonza. Sono queste reliquie, com'io tengo per fermo, come dirò poi, della medesima Santa Giulia, & se loro perfero la carta, & titolo di dette Reliquie, io l'hò trovata, & cavo tutti d'ogni sospetto, & dubbio, certificandoli che sono, & quella costolina, & quei capelli, & altri offetti che vi sono, tutte vere, & reali reliquie di questa Santa Vergine. Quante volte hanno li Nonzesi havuto pioggia in tempo di sterilità, & estrema necessità d'acqua portando in processione queste Sante Reliquie è Moltissime: mà in particotare, non molti anni sono che pativa quel paese grandissima necessità d'acqua; che era già quasi mezz' anno senza cascare in terra una gocciola d'acqua, portarono in processione le sacre Reliquie, & ritornando, & essendo per arrivare alla fonte, in continente si turbò l'aria, cominciò à balenare, & tuonare, & prima che la processione arrivasse in chiesa cadde una pioggia sì vehemente, che arrivarono tutti molli; & perseverando secondo la terra in modo, che fu la raccolta quell'anno molto copiosa. [...]

³⁰ Selon l'abbé François CASTA, *Les jésuites en Corse*, 1992 (cité).

³¹ Procès-verbal du 25/6/1874 de Pierre Marie Pietri et Pierre Joseph Franceschi, curés de Nonza et de St Florent, concernant le descellement de la chasse où étaient contenues les reliques de sainte Julie pour en distraire une parcelle destinée à la cathédrale d'Ajaccio, conformément à l'ordonnance du 17 juin 1874 ; la chasse avait été refermée et scellée à nouveau.

en fera une de ses volontés testamentaires en 1658. Mais en 1662, l'évêque menace les héritiers d'excommunication et d'interdit pour l'ancien tableau³². C'est apparemment la demande en 1667 du nouvel évêque Francesco Camillo de Mari qui est enfin respectée. En 1745, la deuxième toile doit être restaurée³³. La troisième est celle que nous connaissons de nos jours, certainement de taille plus importante, venue remplacer la précédente après le rehaussement du chœur en 1855 et que Michel-Édouard Nigaglioni attribue volontiers à Anton Santo Benigni.

Si Salvatore Vitale ne parle pas du tableau de l'église qui devait pourtant exister en 1635, il évoque celui de la chapelle du martyre³⁴ où la sainte est en croix, sans autre renseignement. Cependant, on est interpellé par les deux gravures qu'il propose dans son ouvrage intitulé « *S. Giulia di Nonza di Corsica* ». L'une représente la sainte en croix, la seconde son lieu d'interrogatoire. S'agit-il de gravures exécutées à partir de croquis faits sur place par l'auteur ? On est surpris du fait qu'il décrit le château et la forteresse comme il les découvre en 1635, alors que les gravures montrent déjà disparus en 1489, le *galdo vecchio* sur la partie droite de la composition, ce qui pourrait être le vieux hameau de *Teghja* sur son coteau et au loin *e Cime di e Follicie*. Ces gravures proposent le martyre et l'interrogatoire sur un fond représentant la face sud du site moins par un souci de se conformer à la légende que par celui de caractériser la communauté, et ce, contrairement au travail d'Anton Santo Benigni au XIX^e siècle où le profil de la tour de Nonza et son histoire récente de la face nord suffisait amplement à la désigner. On peut donc raisonnablement penser à un commanditaire de l'original bien local, et de toute façon antérieur au XVII^e siècle.

Enfin, l'auteur se fait pour nous passeur de la légende du bœuf³⁵. Ce que véhicule cette légende, c'est surtout la translation de l'habitat de *Teghja* vers la *Petra Sacra*. Si ce point n'est pas daté, il marque la volonté des populations de redescendre au plus près de leur principal pôle d'intérêt, leur marine, dont ils s'étaient écartés en des temps plus troubles, au VIII^e siècle par exemple. On remarquera, lors de cette translation que l'on pourrait dater du XII^e siècle environ, une hésitation marquée entre un choix d'implantation sur le plateau de *Guaida* ou les abords des fortifications du *Nuntiae*. Ces deux points sont caractéristiques du besoin d'un appui naturel défensif. Le premier est un plateau dominant tous les accès venant de la mer, le deuxième présente les mêmes caractéristiques bien qu'on ne puisse le voir depuis la mer. C'est aussi ce que semble présenter l'arrière-plan du tableau que reproduit Salvatore Vitale.

Par sa manière de développer ses arguments pour justifier sa thèse, Salvatore Vitale nous permet encore de nos jours de pouvoir tout vérifier. Malgré sa crédulité, et même quand il fait manifestement des erreurs, comme dans la situation de *Nense* qu'il puise dans les tables de Ptolémée, les témoignages qu'il nous livre présentent toujours un grand intérêt et son ouvrage couvre une grande partie de l'histoire de Nonza. Enfin, les gravures qu'il nous transmet de façon posthume, seuls souvenirs de l'époque moyenâgeuse du château et des fortifications, bien qu'elles contredisent un peu son propos, tout au moins sur la situation exacte du martyre, prouvent malgré tout sa sincérité.



³² ADHC 4G 89-3.

³³ [...] a 24 febraro 1745 per i circoli da tramontana che dovea pagare il Mco Massimo d'Angeli alla comunità assignati per conto dell'inbracatore dell'Incona di S. Giulia dal popolo, e padri del comune. Riceuto dal detto Mco Massimo- Lire 30 (Registre du Santissimu).

³⁴ [...] come hò detto, un tempo fù Chiesa, benche piccola, & poi fù ridotta à cappella, & poi allo stato d'oggi. Vi è l'immagine della Santa, consitta in croce, à cui li Terrazzani portano devotione, & è tenuto da loro quel luogo in veneratione, e riverèza. Passa quindi la strada che v'è a tutto Capocorso, & di questa fonte si serve la comunità, & popolo di Nonza (p. 174).

³⁵ [...] J'edificossi finalmente a Nonza la Chiesa di S. Giulia, ch'è oggi Parochia, & quella antica, per non perdersi la memoria di quel luogo, fù in parte restaurata, & fattà con maestà. Et non è da passare in silentio il miracolo, che dicono essere avvenuto nell'edificatione di detta Parochia pero che, per la difficoltà, & poca commodità del sito, & perche era rimpetto alla fortezza quel luogo, & le fortezze sono gelose, volsero fare la detta Chiesa in una collina, che chiamano Guaita, vicin'alla Terra 200. Passi & ogni mattina gli muratori, & gente della fabrica trovano tutta la calce, pietre, & riportata alla detta collina, la seguente mattina non vi era, & la trovavano nel medesimo luogo. Vedendo questa cosa, posero guardie nella colina: & ecco una fanciulla con duoi bovi bianchi come neve, che carreggiando la pietra, & la calce, la portava alla piazza, cioè all'istesso luogo, dove al presente si trova la detta Chiesa. La quale fù fabricata con gran spesa, come si vede oggi di, che per edificarla fù necessario farli uno come terrapieno, di fabrica foda, sopra'l quale fondarono detta chiesa in honore della gloriosa Vergine, & martire Santa Giulia. Per li cui meriti [...] (p. 211).

MAMMI CORSO et HASSAN CORSO, DEUX RENÉGATS AU SERVICE DU GRAND TURC

Philippe Lucchetti

Originaire d'Olmata du Cap Corse, où il vit le jour dans les années 1520, Filippu di Olmeta s'est fait connaître sous le nom de Mammi Corso puis de Mammi Pasha.

L'on sait bien peu de choses sur sa jeunesse, sinon qu'il avait été l'élève des Franciscains du couvent voisin de Pino. Jeune mousse, il fut vraisemblablement capturé par les Barbaresques qui infestaient les côtes capcorsines dans les années 1530, époque au cours de laquelle près de 80 bâtiments furent arraisonnés en mer et leurs équipages réduits en esclavage¹. Converti à l'islam, donc devenu un homme libre, il continua à naviguer de l'autre côté des mers.

Il se distingua par ses qualités de marin et son aptitude au commandement qui le conduisirent tout naturellement au grade de « comite » (officier de la marine turque) dans la flotte du Dey d'Alger. Il en devint rapidement l'un des « pashas » et sillonna la Méditerranée en pratiquant la course à la tête d'une flotte de près de 20 bâtiments composés de galiottes (demi-galères) et de chébecs.

Les 4 et 5 mai 1560, ses exactions dans le Cap Corse le rendent célèbre. La légende laisse croire qu'ayant attaqué d'abord le village de Pino, il fut reconnu par le Père Supérieur du couvent qui lui fit honte, lui rappelant qu'il lui avait appris à lire et à écrire. Mammi abandonna alors la place et rembarqua ses hommes pour se diriger plus au nord vers Centuri où il fit quelques razzias et brûla plusieurs maisons au passage. Il fit de même au couvent de Morsiglia, tuant deux moines.

En 1565, au siège de Malte, il rejoignit Uludj Ali, renégat d'origine calabraise et futur Dey d'Alger. La bataille fut perdue. Le célèbre Dragut y trouva la mort.

Était-il le 7 octobre 1571 aux côtés du même Uludj Ali qui commandait l'aile gauche de la flotte ottomane à la Bataille de Lépante ? La preuve formelle de cette présence n'est pas établie, mais il est clair que le Dey d'Alger avait battu, à cette occasion, le rappel de tous ses corsaires, au point de rassembler sous ses ordres une flotte de 94 galères et galiotes, dont une trentaine lui appartenait en propre. Seule une partie de cette flotte se sauva du désastre pour rejoindre Alger ou Constantinople. En 1574, l'Espagne ne put empêcher Uludj Ali, nouveau « kapudan pasha » des Ottomans, de mettre la main sur les forts autour de Tunis, dont celui de la Goulette.



Corsaire barbaresque

Mammi voulut, au soir de sa vie, se retirer dans son village natal. Avait-il été réintégré dans la religion catholique romaine comme l'obtinrent certains renégats au lendemain de Lépante ? Il semble bien

¹ D'après FILIPPINI Anton Pietro (1529-1594), Archidiacre du Diocèse de Mariana, lors de sa visite pastorale dans le Cap Corse.

en tout cas que les habitants d'Olmèta du Cap lui pardonnèrent son passé. Peut-être fut-il aidé en cela par la fortune qu'il avait amassée. Il y mourut en janvier 1585².

A l'époque de Mammi, vivait un autre renégat corse au service du Grand Turc. Les deux personnages sont souvent confondus, mais le Capcorsin était un marin alors que le Célavais n'était pas un homme de mer et que leur destin fut fort différent.

Pietro Paolo di Tavera, dit Hassan Corso, est né en 1518 à Tavera. Son histoire commence quand il est capturé lors d'une razzia par des pirates turcs à l'âge de 5 ans. Il est envoyé à Istanbul où il reçoit une éducation islamique et militaire de premier ordre pour devenir janissaire. A l'âge adulte il passe en Algérie. Devenu chef des janissaires puis Caïd d'Alger en 1549 et enfin Dey d'Alger en 1556 à la mort de Salah Raïs, il chasse les Espagnols d'Oran, la même année. Mais son sort bascule, car, refusant de se plier à la volonté du Sultan ottoman Suleyman le Magnifique, qui souhaitait récupérer ses troupes pour la défense du Bosphore, il est capturé et subit le supplice atroce des « crocs ». Il meurt après trois jours d'agonie, à l'âge de seulement 38 ans.



∞ oOo ∞

² Archivio di Stato di Genova, liasse 521 du fonds Corsica : lettre du 1^{er} février 1585 du gouverneur Cattaneo de Bastia annonçant au Sénat la mort de Mammi Corso et liasse 520 du même fonds : lettre du gouverneur du 6 avril 1582 mentionnant Mammi d'Olmèta di Capo Corso. Sources aimablement communiquées par Michel VERGÉ-FRANCESCHI.

UN CAPCORSIN AUX AMÉRIQUES : JEAN-MICHEL LUCCHETTI (ROGLIANO 1798 – PONCE 1853)

Philippe Lucchetti

Giovanni Michele, prénommé comme son oncle mort en 1793, est le troisième fils du Patron Matteo Maria et de Maria Caterina née Terami. Le registre de la conscription de l'année 1818 nous donne la date de sa naissance : 8 avril 1798 à Rogliano.

Il passe son enfance puis son adolescence à Rogliano. Il y acquiert une solide instruction pour l'époque, il écrit l'italien et le français et apprend en même temps les premiers rudiments du métier de marin-commerçant auprès de son père, propriétaire, associé à André Terami, de la pinque « La Sainte Conception » et patron de la coraline « Sainte-Claire ». Jean-Michel parlera et écrira plus tard l'espagnol et, dans une moindre mesure, également l'anglais.

En 1825, Giovanni Michele, devenu Jean-Michel sur son passeport français, quitte Rogliano pour Porto Rico accompagné de son plus jeune frère, Lucien, né le 15 août 1802. Ils sont les premiers Lucchetti à partir pour cette destination, mais ils ne partent pas les poches vides : leur père, avant sa mort en 1823, avait remis à chacun d'eux un pécule de 1 200 francs germinal.

Jusqu'à 1830, je n'ai pas d'éléments précis sur les deux frères qui vivent à Guayanilla du métier appris de leur père, le commerce maritime au cabotage. Jean-Michel s'était associé, assez vite, à José Lucca, originaire de Pino, pour fonder la

Société commerciale Lucca-Lucchetti & Compagnie. La date de ce contrat d'association n'a pas été retrouvée. En 1831, se considérant sans doute installés pour longtemps à Porto Rico, les deux frères cèdent leurs parts de la maison d'Olivo Soprano à Rogliano à leur cousin germain Joseph-Marie Lucchetti, fils d'Anton Battaglino. Ils n'en oublient pas pour autant leur église de baptême, Jean-Michel se souciant dans une lettre en 1835 d'assurer le vin de messe à la paroisse de Rogliano.

La Société Lucca-Lucchetti, établie au port de Guayanilla, est déjà florissante en 1835 et poursuivra ses activités jusqu'en 1847. Elle dispose de bâtiments commerciaux sur le port et de deux goélettes, « L'Union » et « La Mathilde ». Spécialisée dans le négoce, la Société exporte de la mélasse de sucre (dans des tonneaux de bois fabriqués dans son propre atelier de tonnellerie), du café et des fruits tropicaux, et importe tous les produits manufacturés, y compris des denrées alimentaires, vendus sur place. Ces opérations commerciales s'étendent à toute l'île en 1839 (cf. un acte notarié du 6 mai 1839). A la même époque, la Société est déjà en affaires avec plusieurs établissements marseillais. La maison de commerce corse représente notamment les Etablissements Louis Deville de Marseille (actes du 19 septembre 1840 et 18 juin 1844). Les produits tropicaux sont expédiés en grande partie vers le port de New York. La Société n'utilise pas, pour ces longs voyages, ses propres bateaux, trop légers et réservés au commerce maritime local ; elle préfère affréter des clippers américains (cf. acte du 25 juillet 1844). Jean-Michel utilise régulièrement ces navires pour se rendre aux États-Unis et contrôler la commercialisation de



Jean-Michel Lucchetti (Photo Philippe Lucchetti)

ses produits aussi bien à New York qu'à Philadelphie. Il en profite également pour changer d'air et passer d'agréables moments sur le continent américain.

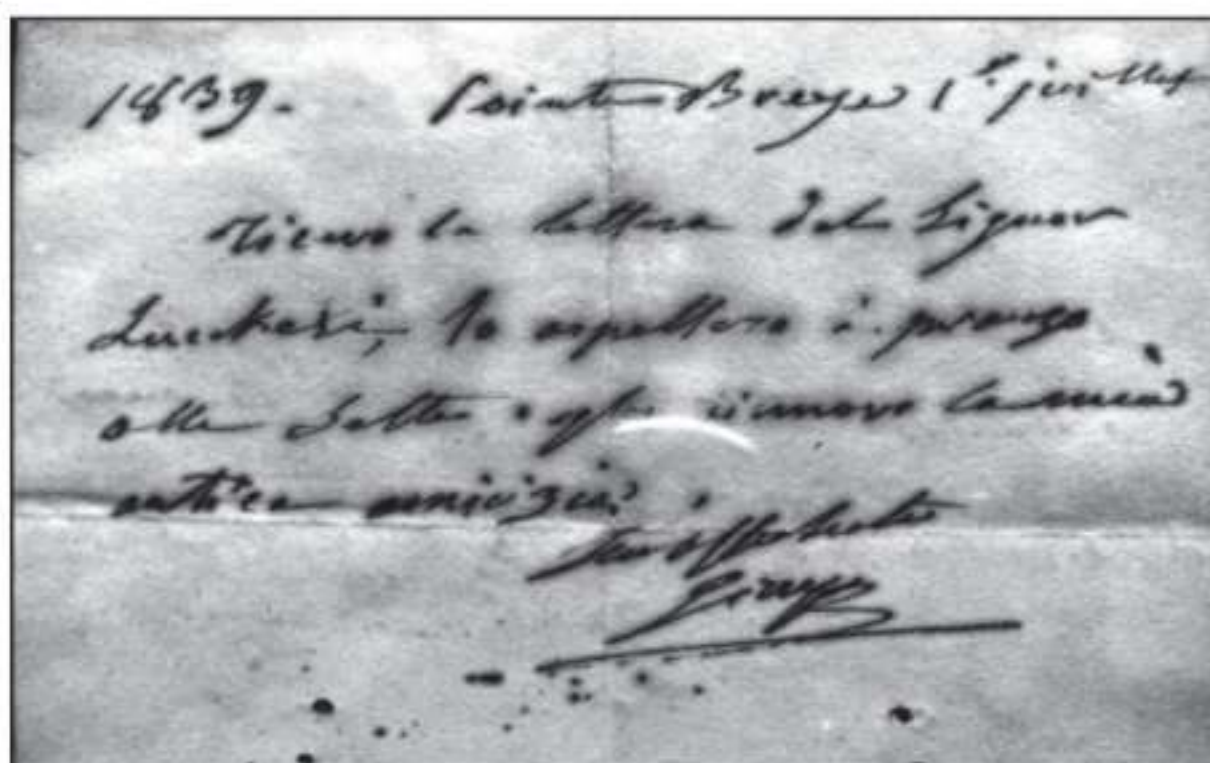


Joseph Bonaparte

C'est ainsi qu'en juin-juillet 1839, il est de passage à Bordentown dans le New Jersey où il rend visite, comme à son habitude, à deux illustres exilés d'origine corse : Lucien Murat (Corse par sa mère, Caroline Bonaparte) et Joseph Bonaparte, frère aîné de l'Empereur.

Lucien Murat, fils de Joachim ancien Roi de Naples et de Sicile et de Caroline Bonaparte, s'était exilé vers les États-Unis en 1824. Il y avait épousé en 1831 une américaine, Caroline Frazer. Le couple avait ouvert une maison d'éducation pour jeunes filles. Jean-Michel veillait à y adresser des pensionnaires de la bonne société corso-portoricaine comme la fille de son associé José Lucca ou les deux filles de François-Marie Tristani, le plus gros propriétaire ternien de Ponce. Deux lettres de Lucien Murat à Jean-Michel en 1841 et 1842 le rassurent sur la bonne santé des demoiselles Tristani. Le détail se révèle intéressant dans la suite du récit...

Le 1er juillet 1839, il dîne chez Joseph Bonaparte à Point Breeze, c'est le nom de la demeure de son hôte à Bordentown. Joseph, en exil, a été Roi d'Espagne de 1808 à 1813 et porte le titre de Comte de Survilliers. Voici l'invitation qu'il reçut, écrite de la main de Joseph et rédigée en langue italienne. Nous la faisons suivre de sa traduction :



« Ricevo la lettera dal Signor Lucchetti, lo aspetterò a pranzo oggi alle sette. Gli rinnovo la mia antica amicizia. Suo affettuoso Giuseppe, Point Breeze le 1^{er} juillet 1839. »

« Je reçois la lettre de Monsieur Lucchetti, je l'attendrai à dîner ce jour à sept heures. Je lui renouvelle ma vieille amitié. Son affectueux Joseph, Point Breeze le 1^{er} juillet 1839. »

Le contenu de cette brève missive indique clairement que Jean-Michel connaît bien Joseph Bonaparte et depuis longtemps. Ce qui permet d'imaginer de précédentes visites de sa part à Bordentown.

En 1843, Jean-Michel écrit à Joseph Bonaparte. Il s'agit d'une correspondance en date du 14 novembre, partie de New York et adressée à Florence en Italie, où Joseph s'était retiré à la fin de sa vie auprès de son épouse Julie Clary qui ne l'avait jamais suivi dans son exil américain.

L'on y apprend que Jean-Michel « a fait un tour en France », qu'il n'a pas eu le temps de se rendre à Florence pour rendre visite à son correspondant comme il l'avait projeté. Il poursuit en racontant la visite du Général Bertrand à Bordentown (ce dernier avait participé au voyage de retour des cendres de l'Empereur de Sainte-Hélène vers Paris, en 1840) et la réception à laquelle il a été convié avec le Prince Lucien Murat et les autorités de l'État du New Jersey pour rendre hommage au « plus fidèle compagnon de Napoléon » :

« Un buste de l'Empereur décorait la salle de réception, il était encore pour moi comme vivant... ». Dernier détail : « Cette lettre vous parviendra par l'intermédiaire de mon frère en poste à Ajaccio ». Dominique Lucchetti y est Inspecteur de l'Enregistrement et des Domaines en 1843.

Mais revenons à Porto Rico avec les lignes qui suivent extraites de « L'émigration corse à Porto Rico au XIX^e siècle » de Marie-Jeanne Casabianca aux Éditions Le Signet en 1993.

« ... Dès 1835, Lucca et Lucchetti jouent également les banquiers. Ils font des avances en marchandises ou des prêts en argent liquide à d'autres commerçants et surtout à des agriculteurs. Citons quelques exemples qui permettent de saisir l'ampleur de l'entreprise. En 1835, ils remettent 7 000 pesos à Antonio Salaberry que celui-ci s'engage à leur rendre en sucre de bonne qualité (acte du 21 mars 1835). En 1839, ils fournissent des fonds à Jean-Marie Antongiorgi de Yauco : 3 990 pesos papier et 2 658 pesos or destinés à l'achat de nouvelles terres (acte du 26 février 1839). En 1843, les frères Antonsanti de Guayanilla reçoivent une avance en liquide et des produits comestibles d'une valeur de 2 087 pesos destinés à l'exploitation de leur hacienda. Ignace Giudicelli, commerçant à Yauco, obtient 3 000 pesos le 6 avril 1843. En 1850, le peso portoricain est égal à la piastre espagnole et au dollar américain.

Ces prêts étaient souvent remboursés en sucre ou en café ainsi que le stipulaient les engagements, toujours pris devant notaire. Parfois, le manque de liquidités obligeait certains agriculteurs à vendre la totalité de leur récolte au seul profit de Lucca-Lucchetti. Ce fut le cas de Joseph Semidei le 25 juillet 1844, pour une dette de 3 500 pesos. Dans quelques cas encore, l'impossibilité pour certains d'honorer leurs engagements amena la Société à prendre directement en charge l'administration des propriétés jusqu'à extinction de la dette. Ainsi, Antonio Rodriguez, pour une créance non remboursée de 8 410 pesos, fut privé de l'administration de ses biens le 24 mai 1844. D'autres enfin furent contraints de céder leurs biens : Lucca-Lucchetti devinrent propriétaires de l'hacienda des Fomer le 18 février 1843...

Lucca-Lucchetti contribuèrent aussi à financer le développement de l'agriculture et du commerce par le biais de contrats de *refaccion* pris entre agriculteurs et commerçants. Ils offraient aux premiers la garantie de facilités de crédit dont ils avaient besoin pour la mise en valeur des terres, aux seconds l'exclusivité et le contrôle de la commercialisation du produit.

Les gains obtenus par la société amenèrent les actionnaires à s'intéresser à l'acquisition de biens fonciers. On les voit, en 1836, acquérir tour à tour maisons et entrepôts à Guayanilla, ce qui leur permet d'accroître leur capital et leur capacité commerciale. En 1840, ils achètent à Félix Mattei un entrepôt situé à Yauco (acte du 5 mai). En 1844, ils établissent un nouveau magasin à Ponce, géré par un commis, Dominique Santoni (acte du 13 octobre).

À partir de 1840 environ, la terre constitue un nouveau pôle d'attraction pour nos deux compères. Non contents de s'approprier un certain nombre de propriétés par suite de prêts non remboursés, ils multiplient les acquisitions foncières. En 1843, on les voit acquérir les biens suivants : une hacienda de canne à sucre qui appartenait à Antonio Rodriguez (la San Rafael, qui restera dans la famille jusqu'en 1893), une autre appartenant à Juan Fomer, un terrain de Louis Antomarchi à Yauco et les terres de J-P. Falga (actes des 23 janvier, 18 février, 31 octobre et 26 décembre). Certaines de ces acquisitions démontrent un souci de spéculation caractérisée : ils achètent une terre hypothéquée pour 706 pesos, « juste prix de la terre acquise », pour la revendre immédiatement 2 000 pesos (19 février 1845). En 1845 encore, ils passent un nouveau contrat avec Antoine Pierantoni représentant la succession Alberti dans une hacienda située dans le secteur de Susua Baja de Yauco. Lucca-Lucchetti fournissent le matériel agricole et récupèrent le tiers de la récolte (acte 29 mars).

Ainsi, nos deux associés s'insèrent progressivement dans une classe bourgeoise de gros commerçants, doublés de propriétaires terriens... » (fin de l'extrait).

Le 14 août 1847, Jean-Michel rachète les parts de son associé José Lucca et fonde la Société commerciale Jean-Michel Lucchetti & Compagnie le 20 octobre 1847.

Un an plus tôt, Jean-Michel Rico avait épousé le 18 novembre 1846, dans l'île de Saint Thomas, colonie danoise à quelques trente milles marins à l'est de Porto Rico, Eudisia Tristani y Rodriguez. C'est la petite jeune fille dont il se souciait déjà dans le pensionnat des Murat à Bordentown. Jean-Michel a 48 ans, son épouse 24.

Eudisia, née en 1822 à Ponce, est la fille de ce gros propriétaire ternien de Ponce François-Marie Tristani-Gavi et d'Antonia Rodriguez, issue de la bourgeoisie espagnole de l'île. François-Marie était né au port de Centuri le 12 décembre 1778 d'un père livournaise. Il avait émigré dès 1804 dans les Caraïbes. Installé d'abord à Saint-Thomas, il avait accumulé une grosse fortune dans le trafic de la traite des Noirs. En 1835, il s'était enfin rangé, abandonnant le « sale commerce », et il était devenu propriétaire de l'hacienda Cintrona à Juana Diaz dans la banlieue de Ponce, propriété estimée à plus de 100 000 pesos.

Pourquoi ce mariage à Saint-Thomas ? Sans doute parce que Jean-Michel avait des relations commerciales constantes avec cette île et son port franc de Charlotte-Ville, mais aussi parce que, resté sujet français, il avait souhaité être marié par le Consul de France dans les Caraïbes en résidence dans cette ville. De plus, le consul de l'époque était son cousin Piccioni de Pino auquel il se trouvait allié par Catherine née Piccioni, l'épouse de son frère aîné Dominique. Ce n'est que bien plus tard que ce même Consulat de France sera tenu par Sosthène Lucchetti, son neveu germain, fils de ce même Dominique.

Le mariage de Jean-Michel avec cette jeune et riche héritière est sans doute à l'origine de la création de la nouvelle Société commerciale du couple l'année suivante. Son épouse, en effet, entre pour 18 000 pesos dans le capital de la nouvelle Compagnie, dont le siège social reste fixé au port de Guayanilla.

La Société Jean-Michel Lucchetti & Cie va prendre un nouvel essor international. Elle continue d'exporter en gros sucre, café et fruits tropicaux vers les États-Unis, mais aussi vers la France et le port de Marseille, d'où elle importe du savon, des produits de parfumerie et toutes sortes d'articles de luxe français pour le continent américain.

Jean-Michel et Eudisia s'installent à Ponce. Ils ont successivement trois fils : Tristan, Mathieu et Jean-Michel, tous trois nés dans cette ville, mais déclarés de nationalité française :

Tristan, François-Marie (en souvenir de son grand-père maternel François-Marie Tristani qui venait de décéder à Ponce, c'est presque une relève du nom), né le 7 septembre 1847 et mort à Paris à moins de 50 ans le 12 février 1897 (père de Venanzio et Jean-Michel Casiano).

Mathieu, né le 12 décembre 1848, porte le prénom de son grand-père paternel. Il est mort à Nice le 20 février 1917.

Jean-Michel (après les deux grands-pères, il ne restait plus que le prénom du père) est né en 1850 (sans plus de précision, mais certainement avant le 14 juillet 1850 sinon il aurait porté le prénom de l'oncle Lucien). Il est mort à Ponce en 1855, à l'âge de 5 ans, du choléra.

Le 14 juillet 1850, Lucien, le frère et collaborateur bien aimé, resté toute sa vie dans l'ombre de son aîné, décède à Ponce. Il allait avoir 48 ans. Jean-Michel fera rapatrier son corps au Couvent de Rogliano en 1851 pour le ramener dans le tombeau de leurs parents décédés en 1823 et 1836. Il fait alors appel, pour le seconder dans ses affaires, à son neveu germain François Blasini, fils de sa sœur Marie-Jeanne, épouse Joseph-Marie Blasini.

Jean-Michel s'éteint à son tour le 28 janvier 1853 à Ponce, laissant une jeune veuve et trois garçons. Il n'avait pas 55 ans mais il était usé par le climat chaud et insalubre de ces terres à sucre de la côte sud-ouest de Porto Rico, où les émigrés corse ont rarement fait de vieux os. Il avait eu cependant, avant de disparaître, la joie d'être père de trois fils et celle de connaître le retour en grâce des Bonaparte en France avec l'avènement de Napoléon III et la réhabilitation de son vieil ami Lucien Murat, devenu Ministre plénipotentiaire et confirmé dans son rang de Prince d'Empire.

Jean-Michel a été inhumé dans le vieux cimetière de Ponce, mais son tombeau n'existe plus, balayé en août 1899 par une crue du *Rio Ponce* qui traverse la ville. Le cimetière a ensuite été fermé. Ces inondations avaient ravagé la côte sud de l'île et provoqué la mort d'environ deux mille personnes.

J'ai visité avec René Lucchetti cet ancien cimetière lors d'un voyage à Porto Rico en 1984. L'espace, parfaitement entretenu, présente une immense pelouse de gazon sans aucune trace de monuments funéraires, tout ayant été entraîné par le flot. Une haute croix de pierre en arrière de la grille d'entrée rappelle seulement la destination première du site.

Eudisia décèdera le 31 mai 1875 à Livourne en Italie. Après son veuvage, elle avait épousé en secondes noces en 1859 François Blasini, le neveu venu de Rogliano quelques années plus tôt pour seconder son premier mari. Ainsi François, cousin germain de Mathieu, était devenu son beau-père par ce mariage !

∞ OOO ∞

BARRETTALI ET CENTURI, 1701 À L'ABORDAGE DANS LES MERS DU LEVANT

Jean-Christophe Liccia

Le 22 février 1702, les autorités de l'évêché de Nebbio examinaient le dossier de *Maria de Barrettali*. Cette femme, veuve depuis un an de Giacomo Antonio fils de feu Giovanni du hameau de Petricaggio, y faisait valoir qu'elle venait de trouver quelqu'un pour se remarier, ce qui n'aurait pas nécessité de démarches particulières si son époux n'était mort loin de Corse, dans des conditions particulières. Le défunt mari était en effet décédé lors de combats dans le lointain Levant, et il fallut pour cela trouver des témoins pouvant attester des faits et du décès bien réel de l'individu. Maria s'était pour cela rendue à Centuri, huit jours plus tôt, afin de prier un certain Antonio Santori de se présenter à la chancellerie épiscopale à la date indiquée, en lui proposant probablement un dédommagement pour le temps perdu et les frais de déplacement (il arriva la veille de son audition). Un autre homme, Giovan Carlo q (fils de feu) Pietro Santo, natif de Barrettali, fut aussi invité à témoigner.

Antonio Santori était alors un homme de 40 ans, dont le métier était « de travailler ses vignes ». Il avait cependant roulé sa bosse un peu partout en Méditerranée. Tout récemment encore, en septembre 1700, il s'était embarqué à Livourne sur un vaisseau corsaire à destination du Levant, appartenant au Chevalier *Tribulino*, mais commandé par le frère de ce dernier, le Capitaine Antonio Maria. Parmi les marins engagés figurait Giacomo Antonio de Barrettali, qui ne tarda pas à prendre le commandement d'une felouque faisant partie du convoi. Six mois plus tard, le 27 février 1701, se trouvant « dans le Levant », ils rencontrèrent un chébec turc qu'ils poursuivirent et attaquèrent. Après lui avoir tiré plusieurs coups de canon, arrivés à proximité, les marins passèrent à l'abordage, dont sept ou huit hommes de la felouque, guidés par leur chef Giacomo Antonio. Mais le navire turc, percé de toutes parts par les canonnades dont il avait été la cible, commença à sombrer. Plusieurs hommes de l'équipage chrétien périrent ainsi, dont Giacomo Antonio, que Santori, resté sur le vaisseau et observant la scène, avait vu sauter sur le navire ennemi, mais ne revit plus quand celui-ci coula¹. Le témoin apporte une intéressante précision dans sa déclaration, en indiquant que l'événement eut lieu « dans le canal entre Arciò et Forni (sic) ». On peut localiser le lieu de la rencontre en étudiant attentivement une carte des îles grecques. « Arciò » est l'île d'Arkoï (ou Arki), près de Patmos, au nord du Dodécanèse ; « Forni », alias Fourni ou Fournoi, lui fait face, entre Samos et Ikaria, au nord-est des Cyclades. C'est donc dans le passage entre ces deux îles que la rencontre eut lieu, non loin de la côte turque, distante à cet endroit d'une cinquantaine de kilomètres.

Le deuxième témoin, Giovan Carlo q Pietro Santo de Barrettali, ne participa pas à la bataille. Âgé de 42 ans, il indique travailler ses vignes à Barrettali. Il atteste cependant des mêmes événements, qui lui furent racontés (on ne sait où) par le Chevalier *Tribulino* et le Capitaine Antonio Maria en personne, lesquels, après la mort de Giacomo Antonio, firent même parvenir « quelques bagatelles » à sa veuve. Il ajoute enfin que ce dernier avait quitté Barrettali peu après son mariage avec Maria, il y a quatorze ans, sans jamais y être revenu.



¹ Extrait de l'attestation de Antonio Santori (4 G 51, ADHC) : « io conosco detta donna [Maria], e conoscevo benissimo detto fu Giacom'Antonio suo marito, perche assieme partimo sopra un vascello da Livorno per Levante, e faceamo assieme la campagna, et esso era padrone di feluca. (...) Sò che era di Barrettali (...) ; detto Giacom'Antonio l'anno passato del 1700 di settembre s'imbarcò meco a Livorno su la nave del Cavalier Tribulino, che la comandava il Capitano Antonio Maria suo fratello, e ritrovandoci in Levante il giorno de 27 febraro 1701, nel canale in mezzo ad Arciò e Forni (sic) incontrammo una sciaica di Turchi, e l'abordamo, e detto Giacom'Antonio che era padrone della feluca nell'abordo montò sopra detta sciaica, dove montorno anche sette ò otto altri huomini, e perche detta sciaica era stata pertusata dalle cannonate di detta nostra nave, si affondò e restò annegato detto fu Giacom'Antonio, e sei altre persone che vi erano montate dentro, et io restai sopra la nave (...). Lo viddi sopra detta sciaica prima che si affondasse e poi più non lo viddi perche si annegò con l'altri (...) ».

Les preuves du décès ayant été jugées suffisantes, les autorités épiscopales autorisèrent le lendemain le remariage de Maria avec un certain Pietro q Anton Maria de Barrettali, non sans avoir requis une caution, au cas où les témoignages s'avéreraient être faux ou si d'autres éléments pouvaient empêcher la nouvelle union².

Quelques mots sur ce Chevalier *Tribulino* (ou *Tripolino*), de son vrai nom Giuseppe Preziosi, et sur ses frères (dont un était prénommé Giovan Andrea). Nés à Centuri, ils furent de redoutables corsaires, au service du Grand-Duc de Toscane tout d'abord, puis de Venise et enfin de Malte où ils s'installèrent définitivement (Giuseppe Preziosi fut fait Chevalier de Saint Marc en 1701, puis Comte en 1718 par Victor Amédée II de Savoie)³. Rien d'étonnant alors à ce que des *centuresi*, et plus largement des capcorsins, aient fait partie de l'équipage de leurs navires. Antonio Santori était sans nul doute un ami d'enfance des futurs corsaires. Il figure ainsi sur le dénombrement de la population réalisé à Centuri en 1667, tout comme Giuseppe, le futur chevalier, tous deux âgés de 8 ans⁴. Jouaient-ils déjà ensemble aux gentils et aux méchants, avec leurs frères et les enfants de leur petit village de Camera ? Nourris de nombreuses histoires de piraterie, de cruels barbaresques, de chevaliers et d'esclaves, cela est très probable, d'autant que le père et l'oncle du petit Giuseppe avaient à la même époque commencé à s'engager sur des navires corsaires, avant de se mettre à leur compte⁵. Trente-trois ans plus tard, en 1700, les Preziosi étaient déjà des corsaires affirmés. A cette date, la guerre de Morée, un long conflit de quinze années (1684-1699) ayant opposé la République de Venise à l'Empire ottoman venait de s'achever. Le calme n'était cependant pas revenu en Méditerranée. Les frères Preziosi poursuivaient en tout cas leur activité, en quittant Livourne vers le Levant, pour une campagne de course. Deux ans plus tard, au cours de l'été 1702, Giuseppe Preziosi faisait sa première apparition à Malte, en entrant à La Valette avec trois gros vaisseaux turcs qu'il avait capturés⁶...

Le document étudié ici ne dit rien sur le sort des marins turcs, sur le nombre de ceux qui périrent lors de la disparition du chébec ou les éventuels prisonniers. Il ne dit rien non plus sur le butin recueilli par le corsaire capcorsin. Le bateau coula-t-il en un temps record ou pendant la fouille de ses cales par les pirates à la recherche de tout ce qui pouvait avoir de la valeur ? On imagine aisément les récits aventureux et les innombrables anecdotes sur les Turcs, les habitants des îles grecques et les autres peuples de la région qu'Antonio Santori put raconter à son retour à Centuri. De nombreux autres capcorsins, dont il reste à faire la liste, furent dans le même cas.

Pour revenir à Maria de Barrettali, elle ne vécut finalement que très peu avec l'homme qu'elle avait épousé. Peu de temps après leur union, il partit donc à l'aventure sur les rivages de Méditerranée ; elle attendit de ses nouvelles pendant quatorze longues années, sans jamais le revoir, avant d'apprendre sa mort, peut-être avec soulagement. Elle put alors reconstruire une nouvelle vie, dont on ne sait pas si elle fut plus heureuse. Quant à Giacomo Antonio⁷, il mourut là où il avait toujours voulu vivre, à l'aventure, au cours de l'abordage d'un navire ennemi, loin de sa femme et de son village de Barrettali, entre deux lointaines îles grecques.



² C'est un notable bastiais, Ignazio Simone Olmeta, qui se porta caution.

³ Sur cette famille, voir la notice de Simon Mercieca in Serpentine Antoine Laurent (dir), *Dictionnaire historique de la Corse*, Editions Albiana, 2006, p. 815 et Association Petre Scitte, *Inventaire du Patrimoine de Centuri*, 2013, pp. 58-59.

⁴ Voir le dénombrement reproduit in Michel Vergé-Franceschi, *Le Cap Corse, Généalogies et destins*, Editions Alain Piazzola, 2006, p. 95.

⁵ Le père et l'oncle de Giuseppe se prénommaient respectivement Geronimo et Antonio Maria (y-a-t-il eu deux membres portant ce dernier prénom, oncle et neveu ?).

⁶ « The first time that we hear of him in Malta was in the summer of 1702, when he entered the Valletta harbour with three large Turkish vessels which had captured in the Levant ». <http://user.orbit.net.mt/fournier/Preziosi.htm>

⁷ Il faut noter que le prénom Jacques Antoine s'est transmis pendant au moins trois siècles dans la famille Giuliani du même hameau de Petricaggio à Barrettali, à laquelle l'intrépide Giacomo Antonio pourrait appartenir.

L'EXPLOITATION DU MYRTE CAPCORSIN POUR LES TANNERIES DE BASTIA ET DU CONTINENT ITALIEN (XVI^e-XVIII^e siècles)

Jean-Christophe Licia

Une branche du commerce capcorsin fut basée, pendant plusieurs siècles, sur la culture et l'exploitation du myrte, cet arbre familial de notre paysage, dont la feuille était utilisée pour le tannage des peaux.

Ainsi, dès 1544, Battisto fils de Valente de Cagnano (village de Carbonacce) s'engageait à fournir à Pirino da Pauleto de Bastia une quantité de myrte non spécifiée mais qui, au vu du prix indiqué et de la somme perçue, révèle un volume d'environ 55 hectolitres¹. La commande, passée au mois de novembre, devait être livrée par bateau à Bastia l'été suivant (1545)².

Dix ans plus tard, les archives notariales fournissent trois nouveaux contrats concernant deux autres communes du Cap Corse. En avril 1555, Strena fils de Vivolo de Meria promettait de fournir aux bastiais Piero Zanni fils de *Maestro* Silvestro et Francesco fils de *Maestro* Domenico une quantité d'environ 107 hectolitres (d'après un calcul similaire au précédent) ; le myrte n'était payé que sept sous la *mena* (au lieu de dix, soit trente pour-cent de moins), mais il devait simplement être conduit à la marine de Meria, dans un lieu indiqué comme *lu carratochio in la piechia a Meria*, dans le courant du mois d'août, son transport vers Bastia étant à la charge des commanditaires. Le paiement fut effectué en cuirs³.

Un mois plus tard, c'est Paulorso fils de Paganello de Luri (village de Campo) qui recevait 107 livres de cuir de *Maestro* Antonineto, *affittadore* (ancien terme relatif au travail de la laine signifiant celui qui traite et fait les plis aux étoffes), en échange de quoi il devait conduire à Bastia, pour le mois de juillet, une quantité de myrte que l'on peut estimer à un peu plus de 100 hectolitres⁴.

L'année suivante (mai 1556), Strena de Meria était encore en affaire avec le même Piero Zanni pour la fourniture de 78 hectolitres, à livrer en août⁵.

Cette pratique déjà bien ancrée au milieu du XVI^e siècle est de nouveau attestée cinquante ans plus tard. Au mois de décembre 1607, le *Capitano* Francesco Varese de Bastia versait à Giulio fils de Giolormino (Mattei) de Cagnano (hameau de Ghilloni) une somme de seize lires et huit sous, en échange de laquelle ce dernier devait lui porter au mois d'août suivant une quantité de myrte, « selon les modalités et au prix pratiqués par les autres propriétaires de tanneries de Bastia qui font venir du myrte du Cap Corse »⁶. En février 1609, le père de Giulio, Giolormino fils de Francesco, concluait à son tour un gros contrat impliquant le paiement de 163 lires 18 sous, selon les mêmes conditions⁷.

Avançons maintenant dans le temps, en nous rendant sur la côte occidentale du Cap, plus précisément à Olmeta, où la communauté louait en 1700, à quatre particuliers du village, le droit de couper les myrtes destinés à l'exportation au lieu-dit *Margine* (sur le versant sud de la marine de Negro), contre le

¹ Battisto reçut vingt-trois *lire* (partie en argent liquide, partie en cuirs) en paiement du myrte, dont le prix était fixé à dix *baiocche* la *mena*. Le *baiocco*, unité de monnaie particulièrement répandue dans les Etats Pontificaux, équivalait à un sous, 20 sous étant nécessaires pour faire une lire. La *mena* ancienne unité de volume utilisée en Corse, correspondait à 16 *bacini* soit environ 118,5 litres.

² 3 E 180, f° 68 r°, ADHC, 25.11.1544 : « *Baptisto q Valente da la Carbonaccia di lu cagniano di Capocorso (...) confessa che auto da Pirino da Pauleto habitante in la Bastia tanto cochiame e dinari chi monta d'acordio lire 23 (...) per lu quale (...) promete (...) dare (...) questa state proxima tanta morta a baiocche 10 la mena bona e mercantovule condotta in bercha (...)* ». Le cuir est à cette époque généralement désigné sous l'ancienne forme italienne de *cochiame*.

³ 3 E 181, f° 141 r°, ADHC, 13.04.1555.

⁴ 3 E 181, f° 158 v°, ADHC, 30.05.1555 : le prix de la livre de cuir est fixé à 8 sous ; celui de la *mena* de myrte à 10 sous.

⁵ 3 E 182, f° 59 r°, ADHC, 30.05.1556 : le prix est cette fois de 8 sous la *mena* de myrte.

⁶ 3 E 1/55 f° 154, ADHC, 29.12.1607 : « *Giulio di Giolormino dallo Cagnano del Cavo Corso (...) confessa havere (...) riceputo dal Cap° Francesco Varese della Bastia (...) lire 16 e soldi 8 (...) il qual Giulio (...) si obliga per tutto il mese di agosto proximo che viene condurre o far condurre qui nel presente loco della Bastia tanta morta (...) al prezzo solito e consueto sottomettendosi esso Cap° Francesco a ogni risico e pericolo conforme a quello che fanno tutti li altri che sono padroni di concia che fanno venire morta del Cavorcorso et con quelli patti prezzi et accordi che fanno li altri come sopra* ».

⁷ 3 E 1/55, f° 606, ADHC, 4.02.1609. Le paiement eut lieu en marchandises diverses.

paiement de 26 livres⁸. En mai 1780, c'est encore un Cagnanais, Giuseppe Maria Catoni, qui s'engageait à fournir de quoi charger une barque, soit « cinquante mille myrtes », dont on précise qu'il devait être broyé. Le commanditaire était un patron marin bastiais, Benedetto Ciccalelli, qui promettait de venir chercher la marchandise à Porticciolo au mois d'août, un retard d'un mois lui étant accordé avant de devoir payer le loyer de l'entrepôt où le myrte allait être stocké. Au prix de 8 livres « le millier », l'achat fut partiellement réglé par 16 *stare* d'orge (environ 14 hectolitres)⁹, versées à titre d'arrhes¹⁰.

C'est ainsi qu'entre 1544 et 1780, soit près de deux cent cinquante ans, les documents prouvent que les Capcorsins fournirent les tanneries bastiaises (toujours au cœur de l'été) de ce myrte indispensable pour préparer leurs cuirs. La période peut sans nul doute être étendue à la création des premières tanneries dans la ville, au début du XVI^e siècle, et à la fin de leur activité dans la deuxième moitié du XIX^e.

Ce commerce dépassait le seul cadre insulaire. Le prêtre corse Pietro Cirneo écrivait déjà dans son *De rebus Corsicis*, peu avant 1493 : « On exporte de la Corse dans les îles voisines et sur le continent des feuilles de myrte séchées au soleil, pour la préparation des cuirs »¹¹. Entre 1520 et 1530, l'évêque génois Agostino Giustiniani confirmait dans sa *Description de la Corse* : « on cueille chaque année dans l'île de grandes quantités de myrte, laquelle (...) aux quatre cinquièmes est de l'omeau, et on se rend en terre ferme pour tanner les cuirs, et de ce commerce les Insulaires tirent un grand bénéfice »¹². Qui mieux que les Capcorsins, par la proximité de leur région avec le continent et leur habitude du commerce maritime, ont pu en assurer la majeure partie ? Les archives de la Marine, notamment les rôles d'équipage, fournissent plusieurs exemples pour la fin du XVIII^e siècle. Citons, durant l'été 1792, quelques bateaux capcorsins, tous chargés de myrte, à destination de la côte occidentale ligure, comme celui du patron Bartolomeo Agostini de Cagnano, qui quitte Gênes le 2 juillet à destination de Savona, suivi le 11 du même mois par celui du patron Francesco Raffaelli de Meria ; le 21 août, le patron Santo Olivieri d'Ersa, lui aussi après une escale dans la capitale ligure, est en partance pour livrer sa marchandise à Finale Ligure ; le 24 août, le patron Giovanni Lazarini de Pietracorbara quitte le port de Savona à destination de ce même bourg côtier de Finale Ligure¹³...

L'utilisation du myrte était commune à de nombreuses régions de Méditerranée. Ainsi, dans la ville de Grasse, réputée pour ses cuirs dès le Moyen-âge (et bien avant les parfums) « le lentisque, le sumac, l'écorce de chêne étaient employés pour le tannage (dit « en rouge ») des cuirs du pays, mais en assez faibles quantités. C'était surtout la feuille de myrte, réduite en poudre, qui constituait pour cela la matière de choix, celle qui donnait aux cuirs de cette ville une teinte verte très caractéristique de la production locale »¹⁴.

On peut se faire une bonne idée de l'utilisation du myrte dans le procédé de préparation des peaux, sans doute assez proche de celui employé en Corse, grâce à la description qu'en a fait lors de son passage à Naples le grand astronome et encyclopédiste français Joseph Jérôme Lefrançois de Lalande, qui note dans son *Voyage d'un Français en Italie en 1765 et 1766*¹⁵ : « Après que les cuirs frais ont été lavés et dessaignés, on les met dans le plein, c'est-à-dire, dans la chaux, comme le font encore chez nous beaucoup de tanneurs ; on en met 40 à la fois dans un même plein ; tous les cinq jours on les lève et on les recouche. Au bout d'un mois on les tire du plein, on les pèle, on les écharne, on les travaille de rivière. On les couche

⁸ Paul-Félix Vecchioli, *La Communità d'Olmèta di Capicorsu*, Livre II, 1987, p. 81. Les adjudicataires étaient Cesario q (fils de feu) Pasquino, Marietto q Lucca, Giovan Battista di Francesco et Giacinto q Giacomo Antone.

⁹ Le *staro* de 12 *bacini* équivaut à un peu plus de 86 litres.

¹⁰ 3 E 1/392, acte n° 98, ADHC, 8.05.1780 : « Benedetto Ciccalelli q Giovan Battista padrone di bastimento di questa città (...) e Giuseppe Maria Catoni q Lorenzo del Cagnano (...) vengono all'infrascritto contratto (...) cioè che detto Giuseppe Maria si obbliga e promette di dare e consegnare al detto padron Benedetto (...) una barcata ossia 50 migliaia di morta pista buona e marcantile per tutto il mese di agosto prossimo venturo e da consegnarsi nello scalo del Porticciolo in detto Cagnano e questa al prezzo di 8 lire (...) al migliaro (...) e quando che lo stesso padron Benedetto non fosse in detto tempo comodo di venire a prenderla o che fosse in terra ferma convengono di fissare il termine per tutto il mese di settembre consecutivo e ciò non eseguendo dal detto padron Ciccalelli sia lo stesso (...) obbligato a pagare la piggione del magazzino ove sarà riposta la detta morta (...) ».

¹¹ Cité par Antoine Franzini, *La Corse du XV^e siècle*, Editions Alain Piazzola, Ajaccio, 2005, p. 515.

¹² Agostino Giustiniani, *Description de la Corse*, préface, notes et traduction d'Antoine-Marie Graziani, Editions Alain Piazzola, Ajaccio, 1993, p. 297.

¹³ 20 P 3/49, ADHC.

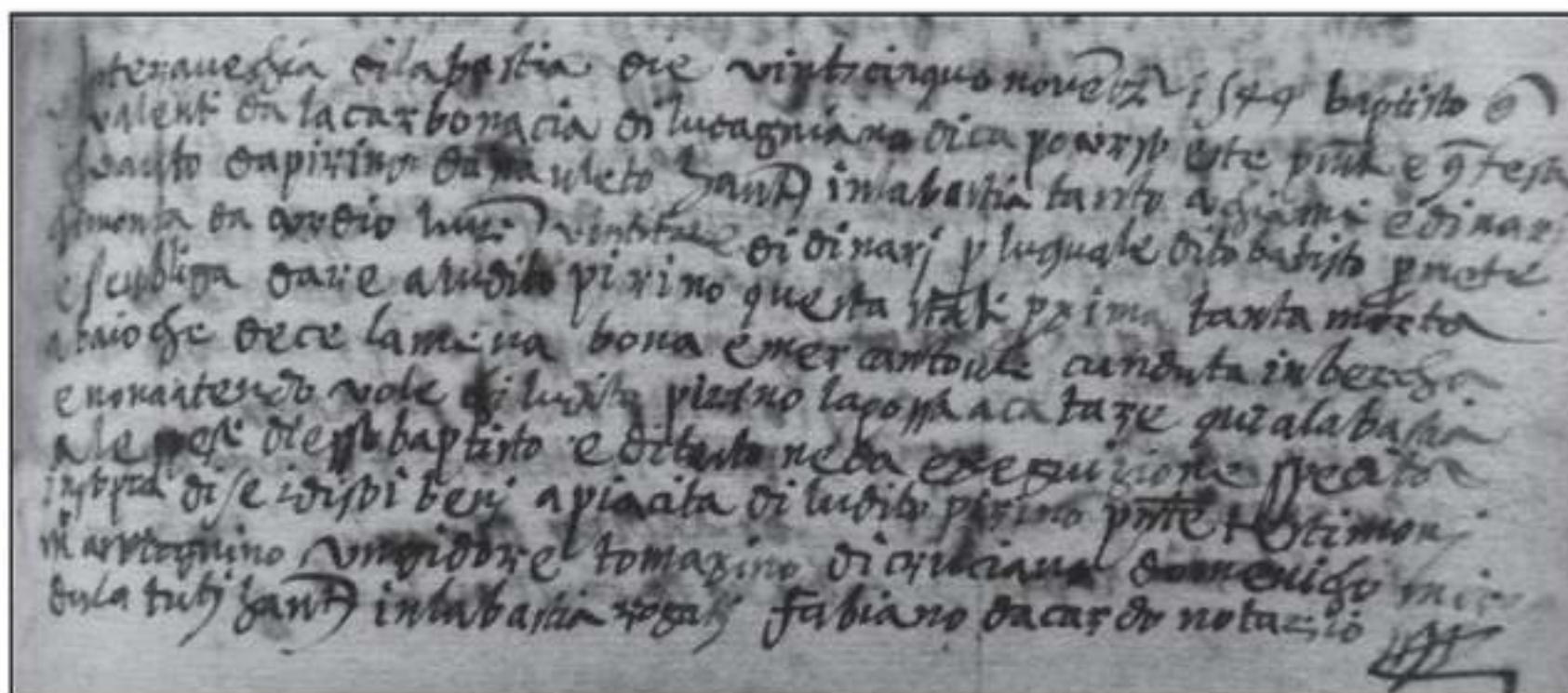
¹⁴ Voir le très intéressant article de Joseph Antoine Durbec, *Les Tanneurs-corroyeurs de Grasse au XVIII^e siècle*, in *Provence Historique*, Numéro spécial 18, 1968, en ligne : http://provence-historique.mmsch.univ-aix.fr/Pdf/PH-1968-HS_08.pdf

¹⁵ Document mis en ligne sur plusieurs sites, notamment *Gallica*.

ensuite, non pas dans un second plein, mais dans un autre creux plein d'eau avec 8 boisseaux de son pour 40 cuirs, afin de les faire fermenter ; on les lève tous les matins et on les recouche pendant quatre jours ; les tanneurs de Naples appellent ce confit *Aqua d'Alume*. Les fosses qui servent pour la chaux, pour le son et pour le tannage sont revêtues intérieurement de *lastrica*, espèce de ciment, qui est le même que celui dont les terrasses des appartemens (sic) sont couvertes (...). Après que les cuirs ont été dans la chaux et dans le son, on les met dans la fosse à tanner avec de la feuille de myrte, que l'on sème sur chaque cuir ; et dans les duplicatures de chacun, on met 10, 12 ou 15 quintaux de myrte dans une fosse de cent cuirs, à proportion de leur grandeur. Le myrte dont on se sert à Naples pour les Tanneries est le myrte à larges feuilles (...). On l'appelle *Mortella* (...). Il en faut cinq quintaux et demi, c'est-à-dire, pour environ 13 livres à chaque cuir, pendant tout le temps de sa fabrication, en changeant presque tous les mois les feuilles. Le jour où l'on a couché les cuirs, quatre hommes les remuent à force de bras ; le lendemain on les lève, on les coupe, et on les étend dans la fosse avec 200 sceaux (sic) d'eau (...), pour 200 cuirs ; quand ils ont bu toute l'eau, on en remet de la nouvelle, on les laisse ainsi pendant un mois ; tous les mois on lève l'ancienne feuille et l'on en met de la nouvelle ; cela continue pendant trois ans, excepté la dernière année où la feuille reste six semaines sur les cuirs. Ce tannage est plus long que celui de la France qui ne dure guère plus de deux ans, mais c'est parce que le tan, ou l'écorce de chêne que nous employons en France, a beaucoup plus de force et de vertu astringente que la feuille de myrte dont on se sert à Naples. Après que le cuir est tanné on le travaille sur un banc avec une étire, c'est-à-dire un fer propre à l'étendre et en serrer les fibres ; on y met du suif fondu comme dans notre cuir de Hongrie, environ 15 ou 18 livres pour un cuir qui pèse 72 livres quand il est sec (...).

Le travail des peaux était une activité bien présente dans le Cap Corse. Dès le Moyen Âge, les statuts des Seigneuries de Nonza, Brando et Canari consacraient un chapitre relatif aux précautions à prendre dans le tannage du cuir et l'usage du myrte, intitulé « *della concia, del cochiamo e del mortazzo* »¹⁶. Le toponyme *Concia* (tannerie) est par ailleurs cadastré dans les cinq communes de Centuri, Canari, Ogliastro, Nonza et Brando. Dans cette dernière, divers documents attestent de la présence de deux tanneries à Lavasina et Erbalunga, dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Il reste cependant à mieux cerner les périodes d'existence de ces structures, à étudier leur fonctionnement et à essayer de retrouver les infrastructures qui leur étaient liées. L'industrie de la tannerie, mal odorante et particulièrement polluante (d'où de nombreuses contestations et la vigilance des autorités), participa à l'enrichissement de plusieurs familles bastiaises¹⁷ ; dans le Cap, l'exploitation du myrte permit d'ajouter une branche de commerce à celui du vin omniprésent.



Contrat de Battisto de Cagnano avec Pinino de Bastia (1544)

¹⁶ BSSHNC, vol. 48, décembre 1884.

¹⁷ Le tanneur Piero Zanni fils de Silvestro, cité au début de cet article, est à l'origine de l'importante et riche famille des Levanto, du nom du village de la riviéra ligure dont ils étaient originaires. Les Varese, Castagnola, Repetti, Agostini, Vettrice, Brignole, Orbecchi, jusqu'aux Lazzarotti du XIX^e siècle, tirèrent une grande partie de leur fortune de l'exploitation des tanneries bastiaises.

die tredici aprile mille cinque cinque cento cinquanta cinque barbi
 interducati in die sabati tunc papa
 Jacobi de vino de amezia de caposanto qui pnt eantena avere
 auto exiuto de picrozarij a m^o filippo de da frum e m^o do
 mendo ambi Santa Julabaria tanto de fine de finota tunc
 tontana e soldi quaterdecim pleguati ludo de da m^o p^o m^o
 dubbia darli tanta morta a soldi per lumen anduto a luo
 aatodio Julapiccia amezia questo arolo dino ventuno
 Anaso no abende si vole eantena ludo de da m^o p^o m^o
 posa aatode qui a labaria tanta morta a m^o dinari a lopo
 se die de lora eceda e m^o p^o m^o sopra arolo de m^o p^o m^o
 m^o jomari a filippo de lora de lora a m^o p^o m^o de lora
 ambi Santa Julabaria aate datomino de caposanto 308 m^o

L'apotheca di labastia a die trenta mady mille cin-
 que cento cinquanta cinque Indie Jovij Juteza pauloso
 e pagarello d'almanque lusi di caposasso qui pnto 2
 confessa aver auto e riduto da m^o Antonino affiora
 la labastia lire cento sette dia fiano a soldi otto
 lipa 2 prometi 2oubli ga ludo pauloso da ne tanta
 morta anouta almanina a soldi dieci l'una ala
 misura assuta puto l'umero di luglio primo uen
 no oio tanti d'itay a soldi otto la lipa 2 digne
 non lica sua pona 2beni 2an penta la pua
 morta la diano anouta 2ubga a soldi 2onina
 ludo antonino 2 suo mandato puto pnto antonino
 2namondo d'almanque

Debarqué à Bastia le 25. août 1792. à 18. 86.

ISLE DE CORSE
DÉPARTEMENT
DE LA MARINE

ARMEMENT N° 102.
ANNÉE 1792.
MOIS D'AOÛT.

ROLLE d'équipage du Bateau la Vierge du Rosaire d'Ersa

non enregistré du port de S. — tonneaux armé de — canons. percé pour — ayant — pierriers,
8. fusils, — sabres, tirant d'eau chargé 3. pieds, & non chargé 2 — pieds 1. — pont appartenant
D. S. L. à S. Marc Savli, ancien Dominicain d'autre d' — armé à la part
à Bastia par les Propriétaires sous le commandement de Toussaint Olivieri d'Ersa
pour naviguer pendant un an — aux côtes de Provence, Languedoc, Espagne, Italie, &c.

APPOSTILLES.	NOMS, SURNOMS, DEMEURES ET QUALITÉS.	SIGNALE- MENTS.	Qualités & solde au service du R O I.	Classe Folio & Numéro.	Parts des équipages.	Doivent par mois aux In- valides.
	Toussaint Olivieri d'Ersa patron	25. m. l.			1. 1/2.	
	Ant. Marc Savli du S. m. l.	36. m. l.			1.	
	Ant. Dominici d'au- re	34. m. l.			1.	
	François Ant. Giudicani dud. d.	18. m. l.			1.	
	Blaise Olivieri dud. mouffe	18. an			2/3.	
	Cinq personnes entières — Passagers					

NEANT
le droit en fa-
veur des Inva-
lides ne se per-
cevra point en-
core dans les
Ports de la
Corse.

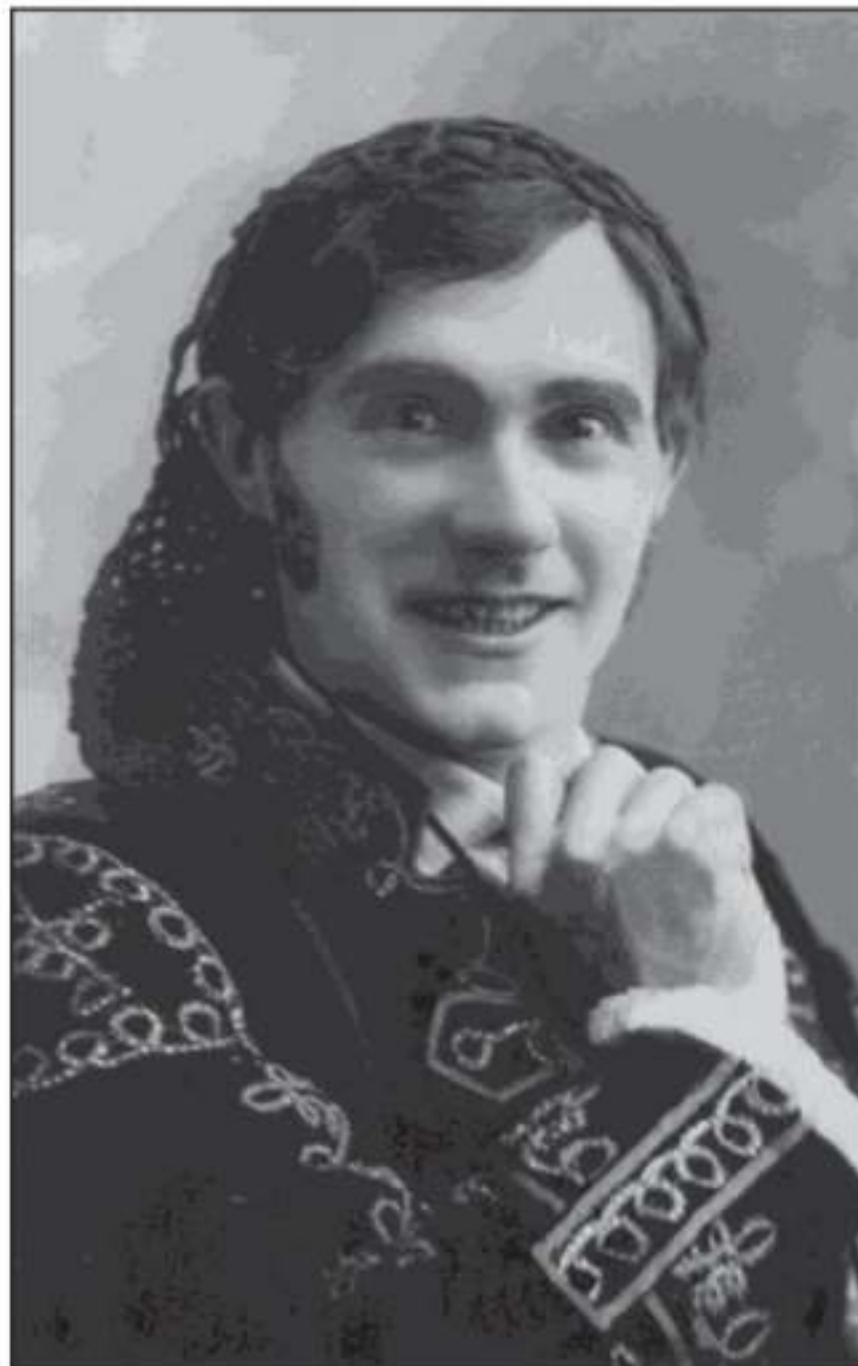
Rôle d'équipage du bateau la Vierge du Rosaire (patron Toussaint Olivieri d'Ersa) portant au verso le visa du consulat de France à Gênes mentionnant son passage dans la capitale ligure, à destination de « Final » (Finale Ligure), chargé de myrte.

Vu de relache au Consulat général de France à Gênes le 21. août
1792. le présent Equip. au nombre de six personnes en tout
allant à Final avec son chargement de myrte. Passagers David
Lodovico genovès sans Tallier. — Ribis Ch.

∞ 000 ∞

DOMINIQUE CÉSAR FIGARELLA, UN PRÉCURSEUR DANS LE CHANT LYRIQUE

Marcel Licia



En cette fin du XIX^e siècle, le 15 novembre 1879, les Bastiais assistent à l'inauguration de leur nouveau théâtre. Depuis longtemps la population apprécie le théâtre mais également la musique et le chant et plus particulièrement l'opéra.

De nombreuses sociétés musicales se créent, donnent un nouvel essor à l'art lyrique et participent à l'éclosion de nouveaux talents. D'excellentes troupes italiennes et françaises viennent régulièrement entretenir cet engouement.

Au XX^e siècle et aujourd'hui encore, trois chanteurs corses subsistent dans la mémoire collective :

- Gaston Micheletti, né le 15 janvier 1884 à Tavaco, décédé le 20 mai 1959 à Marseille.
- César Vezzani, né le 8 août 1886 à Bastia, décédé le 11 novembre 1951 à Marseille.
- José Luccioni, né le 14 octobre 1903 à Bastia, décédé le 10 octobre 1978 à Marseille.

Notre propos est d'attirer l'attention de nos lecteurs sur un quatrième « mousquetaire », en quelque sorte un précurseur, dont le nom et le talent avaient déjà conquis le public des scènes métropolitaines, belges et anglaises au moment où les trois autres étaient encore enfants ou adolescents.

Cet artiste, injustement oublié, c'est Dominique César Figarella. Il naît à Brando, hameau de Poretto, le 12 janvier 1872. En témoigne l'acte de naissance établi par Charles Ferdinand, conseiller municipal faisant fonction d'adjoint spécial et d'officier d'état civil pour les hameaux de Poretto, Pozzo et Friscolaccio, en présence et à la demande du père, Figarella Antoine, cultivateur, âgé de 27 ans, domicilié à

Poretto, marié à Lota Marie Félicité, ménagère, âgée de 44 ans. Témoins : Danesi Étienne, cultivateur, 56 ans, et Sisco Laurent, cultivateur, 40 ans, tous deux domiciliés à Pozzo.

On ne sait que peu de choses sur son enfance et son adolescence au village, si ce n'est un goût affirmé pour le chant qui le conduira au Conservatoire de Marseille.

De 1895 à 1901 il fait partie des élèves de professeurs tels que M. Berardi, Mmes Rabaud et Serra-Depassio pour l'art lyrique, la diction et le chant.

Tous les ans, dans différentes salles de la ville, sont organisées les auditions des élèves devant un parterre de personnalités locales et nationales. À titre d'exemple, sont ainsi relatées par l'hebdomadaire « L'artiste » celles de 1901, au cours desquelles notre compatriote s'est produit :

- 30 mars 1901 – Salle Carbonnel – audition des élèves de Madame Serra-Depassio (diction et chant). « ... Mme Coste-Berthet, une exquise chanteuse qui a dit, avec autant de sentiment que de virtuosité, « Le duo des dragons » avec M. Figarella, le jeune baryton au talent si sûr et si apprécié. M. Figarella a encore chanté plusieurs morceaux avec beaucoup de goût... ».
- 28 avril 1901 – Salle des Variétés – audition des élèves de Madame Rabaud « ... MM. Venaud et Figarella, qui avaient déjà obtenu des éloges flatteurs dans « Benvenuto » de Diaz et dans l'air du « Bal Masqué » ont eu une véritable salve d'applaudissements dans « Don Pasquale », chanté et joué en artistes consommés ».

Le même jour, audition des élèves de M. Berardi : « ... M. Figarella, excellent élève de M. Berardi, a fait apprécier sa belle voix et son talent dans deux compositions de Blanc-Lachau, « Le livre de la vie » et « Printemps ».

Dans le même temps, les meilleurs élèves, parmi lesquels Dominique Figarella, se familiarisent avec le contact direct du public en prêtant leur concours, à Marseille et dans toute la région, à des spectacles organisés soit au profit d'œuvres caritatives ou sportives, soit à des fêtes d'associations ou des cérémonies commémoratives. Lauréat du Conservatoire de Marseille, le nouveau baryton sera successivement engagé à Paris par l'Opéra Comique puis par la Gaîté Lyrique.

Au hasard des représentations auxquelles il participe dans la capitale, Dominique Figarella tombera sous le charme d'une délicieuse contralto de l'Opéra Comique répondant au nom de scène de « Sonelly ». À l'état civil, « Sonelly » est en réalité Emilie-Jeanne Poussonnell, née le 15 avril 1879 à Lyon, fille de feu Charles-Marie, comptable, et de Marie Maison, modiste. Brillante lauréate des concours du Conservatoire de Lyon, elle est engagée en juillet 1900 à Paris par l'Opéra Comique. En août 1900, elle tient avec succès son premier rôle, celui de Hansel, dans l'opéra « Hansel et Gretel » d'Engelbert Humperdinck. « Sonelly » deviendra Madame Figarella le 20 juin 1905 en la mairie du 2^e arrondissement de Lyon.

Peu après leur mariage, Dominique Figarella, baryton d'opéra comique, et « Mme Sonnelly » sont engagés pour la saison 1905-1906 dans la troupe lyrique du Grand Théâtre de la Bourboule dirigé par M. Azais (Le Monde Artiste, Paris 2 juillet 1905).

Simultanément, et pour la même saison, M. Combes-Ménard, directeur de l'opéra de Versailles, engage Dominique Figarella « baryton très apprécié » et Mme Sonelly « exquise divette » (« Le Monde Artiste », Paris 5 novembre 1905).

C'est ensuite M. Horace Martini, directeur du Grand Théâtre de Gand (Belgique), qui forme sa troupe pour la saison 1906-1907 avec la participation de Dominique Figarella, baryton de l'Opéra Comique, et Sonelly Figarella, au titre de première chanteuse d'opérette (« Le Monde Artiste », Paris 7 octobre 1906).

Un heureux événement viendra momentanément interrompre la carrière de Sonelly : la naissance à Lyon le 2 mai 1907 de Jean, Antoine, Marie Figarella dont nous reparlerons.

Mais revenons à notre « mousquetaire » précurseur Figarella. Ses succès et sa notoriété croissante sont régulièrement relatés dans la presse des régions où il se produit et amplifiés par la presse spécialisée de la capitale, en particulier « Le Monde Artiste » puis « Lyrica » dont les collections qui nous sont restées sont malheureusement incomplètes. Durant sa carrière, il fera partie d'un grand nombre de troupes lyriques dans toute la France et il se produira également hors de nos frontières, en Algérie, en Belgique et en Angleterre. Il interprétera plus de trente rôles différents, y compris des rôles-titres comme par exemple celui de « Panurge » de Jules Massenet.

Pour la saison 1907-1908, Dominique Figarella est engagé par M. Traverso, directeur du Théâtre des Arts de Rouen (*Histoire du Théâtre des Arts de Rouen*, 1913, page 237).

La saison 1908-1909 lui apporte un engagement au Grand Théâtre de Lyon et, la saison suivante, il se produit au Grand Théâtre de Saint-Etienne. Dans cette ville, deux appréciations du quotidien local sont à souligner :

Sur la représentation du 29 avril 1910 de « Quo Vadis » de Jean Nougès : « M. Figarella s'est révélé chanteur accompli et comédien habile dans le rôle difficile et très ardu de cette canaille de Chilon. Il a remporté un très gros et très personnel succès » (« Le Stéphanois », 3 mai 1910).

Sur la représentation du « Chemineau » de Xavier Leroux : « Le souci qu'a apporté M. Figarella à composer le rôle très ingrat et sans relief de François a fait une excellente impression sur le public » (« Le Stéphanois », 16 mai 1910).

Le 1^{er} janvier 1910, le Journal Officiel publie la liste des promotions des palmes académiques. Dans la partie concernant la musique et le théâtre, on relève le titre d'officier d'académie conféré à M. Figarella, artiste lyrique.

Pour la saison lyrique 1910-1911, Dominique Figarella et son épouse font leur entrée sur la scène du Grand Théâtre de Marseille, également désigné sous le nom de salle Beauvau, et dirigé par M.A. Saugey.

Une première représentation au mois d'octobre 1910 portera sur une œuvre de Ferdinando Paër (Parme 1771-Paris 1839), sans relief particulier si l'on en croit ce que rapporte le rédacteur de la revue lyrique « La Vedette » de Marseille, mais non sans intérêt pour notre baryton : « Je n'ai jamais entendu cet anodin et récréatif Maître de Chapelle sans que l'œuvrette de Paër ne m'ait fait évoquer le souvenir des inoffensives comédies pour distribution de prix. Il faut, pour s'y intéresser, une copieuse dose de bon vouloir, sauf cependant lorsqu'on rencontre un interprète comme Figarella. Ah ! L'excellent baryton ! Quelle jolie voix, quelle jolie voix, ma chère, comme disent les arpettes de Louise, une voix souple, agréable et se pliant merveilleusement aux demi-teintes. De plus, un comédien intelligent, avisé et jouant son rôle, chose rare. Une belle ovation manifesta à M. Figarella, la satisfaction que l'on avait d'avoir enfin un artiste tel que lui dans un emploi depuis longtemps sacrifié » (« La Vedette » du 22 octobre 1910).

Dans la foulée, fin octobre 1910, le Grand Théâtre de Marseille donne « Paillasse » et « Le jongleur de Notre-Dame ». Appréciations du journal « l'Artiste » du 29 octobre 1910 : « M. Figarella, moins avec l'insignifiant Silvio dans « Paillasse » qu'avec le compatissant Boniface dans le Jongleur de Notre-Dame, rallia les définitifs et unanimes suffrages. Il bissa la « Romance de la Sauge » qu'il chantait, je crois, pour la première fois... Brillante soirée, rappels nombreux et admission à l'unanimité de M. Figarella ».



L'opéra de Marseille avant qu'il soit détruit par l'incendie de 1919

Puis, pour la reprise des « Noces de Jeannette » le 12 novembre 1910, un autre commentaire élogieux : « M. Figarella joue le rôle de Jean avec entrain, toute la bonne humeur joviale et la rondeur paysanne désirables » (« L'Artiste », 19 novembre 1911).

« La Traviata » est programmée pour le 17 mars 1911. « Le Monde Artiste » de Paris y fait référence dans son numéro du 18 mars : « Nous avons entendu hier une étoile italienne de première grandeur : Mme Finzi-Magrani a chanté la Traviata dans sa langue maternelle aux côtés des interprètes habituels des opéras de Verdi sur notre première scène, M. Coulon et M. Figarella ».

Pour une des dernières représentations de la saison, le 1^{er} avril 1911, le Grand Théâtre de Marseille affiche « Werther ».

Le rédacteur de « La Vedette » en rend compte en ces termes dans son numéro du 8 avril : « La réunion de trois interprètes d'élite tels que Mme Marie de l'Isle et de MM. Lapelletrie et Figarella, que je n'aurais garde d'omettre, a réalisé avec « Werther » une très belle représentation, sinon la plus belle de la saison (...). M. Figarella sait, par son talent et par sa parfaite compréhension du rôle, mettre au premier plan le personnage d'Albert que tant d'autres laissèrent dans la pénombre. La rencontre de Werther et d'Albert, au second acte, est une scène poignante et les sentiments qui y sont exprimés sont rendus par MM. Lapelletrie et Figarella avec une belle sincérité dramatique et une grande pénétrabilité d'accents. Le public a acclamé Mme Marie de l'Isle et M. Figarella. »

Et le 29 avril 1911, le même journal écrit : « La représentation de clôture de la saison a été une véritable distribution de prix, accompagnée de bravos, de bis, d'ovations personnelles et de cadeaux. Spectacle des plus copieux où furent acclamés tour à tour... M. Figarella dans « l'air de la Sauge » du « Jongleur de Notre Dame ».

Le contrat du couple Figarella est reconduit pour la saison suivante, 1911-1912.

Entre temps à Londres, M. Hammerstein, ancien directeur du Manhattan Opéra de New-York, a entrepris la construction d'un nouveau théâtre dont l'inauguration doit avoir lieu le 11 novembre 1911.

M. Dominique Figarella figure dans le tableau complet de la compagnie lyrique qui doit se produire à cette manifestation (« Le Ménestrel », Paris 22 juillet 1911).

Le 17 janvier 1912, devant une salle comble, la direction du Grand théâtre de Marseille présente « L'Aigle » de Jean Nougès.

« ... Sur un livret à la gloire de Bonaparte, superbement incarné par le baryton Figarella, et le soutien de la colonie corse bien représentée à Marseille » (André Segond, *Le grand théâtre de Marseille*, Ed. Autres temps, 2006).



London Opera House

Autres dates à retenir pour cette saison 1911-1912 : celles de plusieurs représentations données à Londres au nouvel « London Opera House » de Covent Garden dirigé par M. Hammerstein, en particulier le 20 février 1912 pour « Le Barbier de Séville » chanté en italien. Commentaire du « Monde Artiste » de Paris du 24 février 1912 : « Le Figaro, M. Figarella (un nom prédestiné), a beaucoup d'entrain, de gaieté et une agréable prestance. Il chante très bien aussi, d'une voix agréable et souple sinon des plus puissantes. Il interprète son rôle en artiste d'avenir car il est jeune. »

Le même commentaire élogieux se retrouve pour « Roméo et Juliette », opéra représenté à Covent Garden le 23 avril 1912 (« Le Monde Artiste », Paris, 27 avril 1912). Les contrats des époux Figarella sont confirmés pour les saisons 1912-1913 et 1913-1914. À signaler cependant, une précision apportée au contrat de notre baryton : Dominique Figarella est engagé comme baryton d'opéra-comique (« Le Monde Artiste », Paris, 4 octobre 1913). Au grand théâtre de Marseille, a lieu le 8 novembre 1912 la création de « La fille du Far-West » dernière œuvre de Giacomo Puccini avec la participation de Dominique Figarella dans le rôle de Sonora. « Puccini honore de sa présence la création de cette œuvre... Au cours de la représentation, le compositeur répond à l'enthousiasme des spectateurs en allant saluer sur la scène, à deux reprises » (André Segond, *Le Grand Théâtre de Marseille*, Ed. Autres Temps, 2006 et « Le Monde Artiste », Paris, 30 novembre 1912).

Malgré la guerre, la participation de Dominique Figarella se poursuit à Marseille pour les saisons suivantes sous la direction de M. Valcourt (1914-1915 et 1915-1916) et de M. Audisio (1916-1917 à 1919-1920).

Le 15 mai 1913, le Grand Théâtre de Marseille accueille une soirée d'art et de bienfaisance organisée par Mme Juliette Mante, fille d'Edmond Rostand, au profit d'une des œuvres créées par son père, « L'Assistance par le travail ». Un hebdomadaire relate en ces termes l'intervention de notre compatriote : « L'Hymne à Apollon est rendu par un baryton de rare talent, M. Figarella, avec un chœur de jeunes filles accompagnées par six harpes. Autre interprétation de M. Figarella, l'air de « Pâris et Hélène » de Glück, déclamé avec une chaleur et une émotion communicatives » (« Le Ménestrel », Paris, 17 mai 1913).

Dans son numéro du 28 février 1914, « Le Ménestrel » de Paris commente ainsi un des moments de la représentation de « Panurge » de Massenet dont le rôle-titre est tenu par Dominique Figarella : « Voici Mlle Demellier, de l'Opéra Comique, qui est bien la plus délicieusement mutine colombe que l'on puisse rêver avec une voix charmante et une musicalité sûre qui nous a donné du rôle l'interprétation qu'il fallait. Et voici M. Figarella, Panurge lui-même, de physique, de sentiment et d'organe. Rappels sans nombre à chaque acte pour les deux remarquables interprètes ».

Depuis plus de dix ans, Dominique Figarella est domicilié à Marseille, avec son épouse qui poursuit sa carrière et son fils Jean qui continue sa scolarité.

La saison 1918-1919 débute dans une atmosphère de fête au lendemain de l'armistice du 11 novembre. Il n'en sera pas de même pour l'ouverture de la saison suivante.

André Segond résume ainsi les événements qui, le 13 novembre 1919, ont précédé de quelques heures la représentation de « L'Africaine » de Meyerbeer :

« ... En fin d'après-midi, un incendie se déclare et transforme rapidement la salle Beauvau en brasier. Malgré les efforts des pompiers, quelques heures suffisent pour anéantir le Grand Théâtre. A 21 heures, il ne reste plus de l'édifice que la colonnade et le péristyle ».

Le Grand Théâtre de Marseille avait été inauguré le 30 octobre 1787 par le Maréchal-prince de Beauvau, gouverneur de Provence.

Une interruption de cinq années sera nécessaire à la reconstruction de l'édifice et amènera Dominique Figarella à reprendre sa tournée des grandes salles dédiées à l'art lyrique, tant en France qu'à l'étranger.

Dominique Figarella a 50 ans en ce début 1922. Simultanément avec la poursuite de sa carrière, il va assurer au Conservatoire de Marseille les fonctions de professeur de chant et de déclamation lyrique.

« Les résultats souvent brillants obtenus par de nombreux lauréats font honneur aux professeurs du Conservatoire parmi lesquels Dominique Figarella... » (« Lyrica », Paris, août 1923).

En fonction des documents disponibles, on peut affirmer que cette activité de formation s'est poursuivie bien après 1930.

Alors que son nouvel opéra n'est toujours pas en mesure d'ouvrir ses portes, Marseille se dote « d'un théâtre de verdure de 5000 places, à l'acoustique remarquable et à la visibilité dégagée, qui offre régulièrement durant l'été au public marseillais pièces de théâtre et opéras » (André Segond, *Le Théâtre de Marseille*, Ed. Autres Temps, 2006).

Son nom, Théâtre Sylvain, vient du nom du comédien Eugène Sylvain. Il est inauguré le 14 juillet 1923 en présence de M. Léon Bérard, Ministre de l'Instruction Publique (« Lyrica », Paris, août 1923).

Enfin, le 4 décembre 1924, le nouvel Opéra de Marseille est inauguré. Reconstitué sur les ruines de l'ancienne salle Beauvau dont il a conservé la colonnade et le péristyle, sa nouvelle salle accueille l'opéra « Sigurd » d' E. Reyer. La suite de la saison lyrique 1924-1925 sera exceptionnelle grâce à un programme éblouissant et un public enchanté de retrouver son théâtre et ses chanteurs favoris.

Voilà ce que nous pouvons dire en l'état de nos recherches et en fonction des documents qu'il nous a été donné de consulter.

Dominique César Figarella est-il revenu en Corse, dans son village de Poretto ? Une seule certitude : il a procédé, en 1915, à la vente d'une maison héritée de son père et située en bordure de route à l'entrée du hameau de Lavasina.

Entretenait-il des relations avec le ténor César Vezzani ? Dans ce cas, ce dernier qui s'est marié en troisième noces à Brando le 22 août 1950 avec Marie Reparate Benigni, l'avait-il invité à la cérémonie ? Rien ne permet de l'affirmer.

Dominique Figarella s'est éteint à Marseille le 1^{er} avril 1957 à l'âge de 85 ans. Son épouse Emilie-Jeanne (Sonelly à la scène) ne lui a survécu que cinq mois avant de décéder le 24 août 1957 à l'âge de 78 ans. Tous deux sont enterrés au cimetière Saint Pierre de Marseille.

Quelques mots pour terminer sur Jean, Antoine, Marie Figarella. Après des études de médecine, il deviendra un éminent chirurgien. Il est reçu à l'Académie de Marseille en 1978. Il est l'auteur d'un traité de gynécologie pratique et a également rédigé deux biographies, l'une sur Jacques Daviel (1693-1762), maître chirurgien de Marseille au XVIII^e siècle, oculiste du Roi Louis XV, et l'autre sur le Bailli de Suffren (1729-1788), de son vrai nom Pierre André de Suffren de St Tropez, qui fit une carrière dans la marine qu'il termina comme vice-amiral en 1784.

Jean Figarella se marie à Marseille le 26 octobre 1933 avec Anna Alexandra Tivolle.

Il décède à Marseille le 20 octobre 1984. Il est enterré avec son épouse dans le tombeau de ses parents au cimetière St Pierre.

Relevé, de très loin non exhaustif, des prestations de Dominique Figarella, baryton d'opéra comique, et pour lesquelles des échos ont été trouvés dans la presse régionale ou spécialisée.

DATE	LIEU	OEUVRE	COMPOSITEUR	ROLE INTERPRETE	REFERENCE PRESSE
15/11/1906	Gand (Belgique) Grand Théâtre	La Bohème (1)	G. PUCCINI	Marcel	Le Monde Artiste-Paris 18/11/1906
16/10/1908	Rouen Grand Théâtre des Arts	Manon	J. MASSENET	Lescaut	Histoire du Théâtre des Arts de Rouen
29/04/1910	St Etienne Grand Théâtre	Quo Vadis	J. NOUGUES	Chilon	Le Stéphanois 03/05/1910
16/05/1910	St Etienne Grand Théâtre	Le Chemineau	X. LEROUX	François	Le Stéphanois 16/05/1910
22/10/1910	Marseille Grand Théâtre	Le Jongleur de Notre Dame	J. MASSENET	Boniface	La Vedette Marseille 29/10/1910
29/11/1910	Marseille Grand Théâtre	Salome (création)	R. STRAUS	Hérode	Archives privées
21/01/1911	Marseille Grand Théâtre	Messaline	I. DE LARA	?	La Vedette Marseille 28/01/1911
01/03/1911	Marseille Grand Théâtre	Manon	J. MASSENET	Lescaut	Le Monde Artiste Paris 04/03/1911
20/02/1911	Marseille Grand Théâtre	Joli Gilles	F. POISSE	?	La Vedette Marseille 25/02/1911
17/03/1911	Marseille Grand Théâtre	La Traviata	G. VERDI	D'Orbel	Le Monde Artiste Paris 18/03/1911
01/04/1911	Marseille Grand Théâtre	Werther	J. MASSENET	Albert	La Vedette Marseille 08/04/1911

DATE	LIEU	OEUVRE	COMPOSITEUR	ROLE INTERPRETE	REFERENCE PRESSE
25/04/1911	Marseille Grand Théâtre	Le Jongleur de Notre Dame	J. MASSENET	Boniface	Le Monde Artiste Paris 29/04/1911
17/01/1912	Marseille Grand Théâtre	L'Aigle	J. NOUGUES	Bonaparte	A.Segond « Le Grand Théâtre de Marseille » Ed.Autres Temps 2006
23/04/1912	London Opéra House	Roméo et Juliette	C. GOUNOD	Mercutio	Le Monde Artiste Paris 27/04/1912
20/02/1912	London Opéra House	Le Barbier de Séville	G. ROSSINI	Figaro	Le Monde Artistes Paris 24/02/1912
15/10/1912	Marseille Grand Théâtre	Manon	J. MASSENET	Lescaut	Le Monde Artistes Paris 19/10/1912
08/11/1912	Marseille Grand Théâtre	La fille du Far West	G. PUCCINI	Sonora (création)	Le Monde Artistes Paris 30/11/1912
20/03/1913	Marseille Grand Théâtre	La fille de Mme Angot	C. LECOQ	?	Le Monde Artistes Paris 22/03/1913
25/02/1914	Marseille Grand Théâtre	Panurge	J. MASSENET	Rôle titre	Le Menestrel Paris 28/02/1914
19/12/1914	Marseille Grand Théâtre	Panurge	J. MASSENET	Rôle titre	Archives privées
1915	Marseille Grand Théâtre	Werther	J. MASSENET	Albert	Archives privées
1915	Marseille Grand Théâtre	Manon	J. MASSENET	Lescaut	Archives privées
1915	Marseille Grand Théâtre	Le Barbier de Séville	G. ROSSINI	Figaro	Archives privées
1916	Marseille Grand Théâtre	La Bohème	G. PUCCINI	Marcel	Archives privées
1916	Marseille Grand Théâtre	Carmen	G. BIZET	Escamillo	Archives privées
1916	Marseille Grand Théâtre	Cavalleria Rusticana	P. MASCAGNI	Alfio	Archives privées
1916	Marseille Grand Théâtre	Paillasse	R. LEONCAVALLO	Silvio	Archives privées
1916	Marseille Grand Théâtre	Les Noces de Jeannette	V. MASSE	Jean	Archives privées
1916	Marseille Grand Théâtre	Mireille	C. GOUNOD	Ourrias	Archives privées
1916	Marseille Grand Théâtre	Le Jongleur de Notre Dame	J. MASSENET	Boniface	Archives privées
1916	Marseille Grand Théâtre	La Traviata	G. VERDI	D'Orbel	Archives privées
20/08/1922	Pierrelatte Théâtre du Rocher	Mireille (2)	C. GOUNOD	Ourrias	Le Progrès d'Aubenas 24/08/1922
18/10/1922	Aix en Pce Théâtre Municipal	Werther (3)	J. MASSENET	Albert	Mémoriald'Aix 22/10/1922
14/07/1923	Marseille Théâtre Sylvain	Werther Roméo et Juliette	J. MASSENET C. GOUNOD	Albert Mercutio	Lyrice Paris Août 1923
15/08/1923	Marseille Théâtre Sylvain	Sigurd Mireille (4)	E. REYER C. GOUNOD	? Ourrias	Lyrice Paris Septembre 1923

DATE	LIEU	OEUVRE	COMPOSITEUR	ROLE INTERPRETE	REFERENCE PRESSE
Septembre 1923	Marseille Théâtre Sylvain	Manon Werther Lakmé	J. MASSENET J. MASSENET L. DELIBES	Lescaut Albert Frédéric	Lyrica Paris Octobre 1923
1/12/1923	Toulouse Théâtre du Capitole	Le Barbier de Séville	G. ROSSINI	Figaro	Express du Midi 29/11/1923
Février 1924	Marseille Ste des concerts classiques	Airs d'Opéra (5)			Lyrica Paris Mars 1924
Août 1924	Marseille Théâtre Sylvain	Manon (6)	J. MASSENET	Lescaut	Lyrica Septembre 1924
4/12/1924	Marseille Opéra Municipal (inauguration)	Sigurd	E. REYER	?	A.Segond « Le Grand Théâtre de Marseille »2006 Ed. Autres Temps
Saison 1924- 1925	Marseille Opéra Municipal	Iphigénie en Aulide Werther Lakmé Mme Butterfly Carmen La Bohème Le Barbier de Séville Manon	G. GLUCK J. MASSENET L. DELIBES G. PUCCINI G. BIZET G. PUCCINI G. ROSSINI J. MASSENET	Gluck Albert Frédéric Sharpless Escamillo Marcel Figaro Lescaut	Archives Privées
Mars 1926	Avignon Opéra	Le Chemineau	X. LEROUX	François	Lyrica Paris Avril 1926
2/12/1928	Aix en Pce Théâtre Municipal	Manon	J. MASSENET	Lescaut	Mémorial d'Aix 2/12/1928

- (1) Avec Mme Sonnelly Figarella 1^{ère} chanteuse d'opérette
- (2) Avec Mme Sonnelly Figarella dans le rôle de la sorcière Taven
- (3) Avec Mme Sonnelly Figarella
- (4) Avec Mme Sonnelly Figarella dans le rôle de la sorcière Taven
- (5) Avec Mme Sonnelly Figarella
- (6) Avec Mme Sonnelly Figarella

Enregistrements sur disques de Dominique Figarella

<u>Compositeur</u>	<u>Titre</u>	
Paul Delmet (1862-1904)	Berceuse d'amour	15/02/1921
Ernest Moret (.....)	L'heure chantante « Rose des Roses »	15/02/1921
Jules Massenet (1842-1912)	Manon « A quoi bon l'économie »	15/02/1921
Ferdinand Poise (1828-1892)	Joli Gilles « Voici le matin »	15/02/1921
Jules Massenet (1842-1912)	Panurge « Touraine est un pays »	03/05/1922
Isidore de Lara (1858-1935)	Messaline « Viens aimer »	03/05/1922
Robert Planquette (1848-1903)	« C'est malgré moi si j'ose » « C'est un rien »	02/05/1922
Jacques Offenbach (1819-1880)	Mme Favart « Quand il cherche »	01/05/1922
Eugène Emile Diaz (1837-1901)	La coupe du Roi de Thulé	
dont	« Il est venu ce jour de lutte et désespoir »	01/05/1922
	« Il aurait vu son amour dédaigné »	01/05/1922
Giacomo Meyerbeer (1791-1864)	Le pardon de Ploërmel « Ah, mon remord te venge »	01/05/1922

Source : Alan Kelly, « *His master's voice* », *The French Catalogue*, Ed .Greenwood Publishing Group, 1990.

Origines du baryton Dominique César FIGARELLA
(Hameau de Poretto - Commune de Brando)

FIGARELLA Jean (1760 -)	épouse le 20.08.1785	TOMASI Marie (-)↓
↓		
FIGARELLA Antoine Marie (14.04.1789 - après 1867)	épouse le 18.01.1812	VALERY Marie-Antoinette (1792 - 1882)
↓		
FIGARELLA Dominique (09.04.1819 - 05.10.1862)	épouse le 01.09.1844	TOMASI Marie-Dominique (02.11.1822 - 05.01.1861)
↓		
FIGARELLA Antoine (12.10.1845 - après 1901)	épouse le 18.08.1867	VALERY Rose ¹ (17.10.1840- 11.01.1869)
le même (veuf)	épouse en secondes noces le 06.08.1870	LOTA Marie Félicité ² (10.04.1830 - après 1901)
↓		
FIGARELLA Dominique César (18.01.1872 - 01.04.1957) Poretto Marseille	épouse le 20.06.1906 Lyon	POUSSONNEL Emilie J. ³ (15.04.1879-24.08.1957)
↓		
FIGARELLA Jean Antoine Marie (02.05.1907 - 20.10.1984) Lyon Marseille	épouse le 26.10.1933 Marseille	TIVOLLE Alexandra A. (-)

∞ OOO ∞

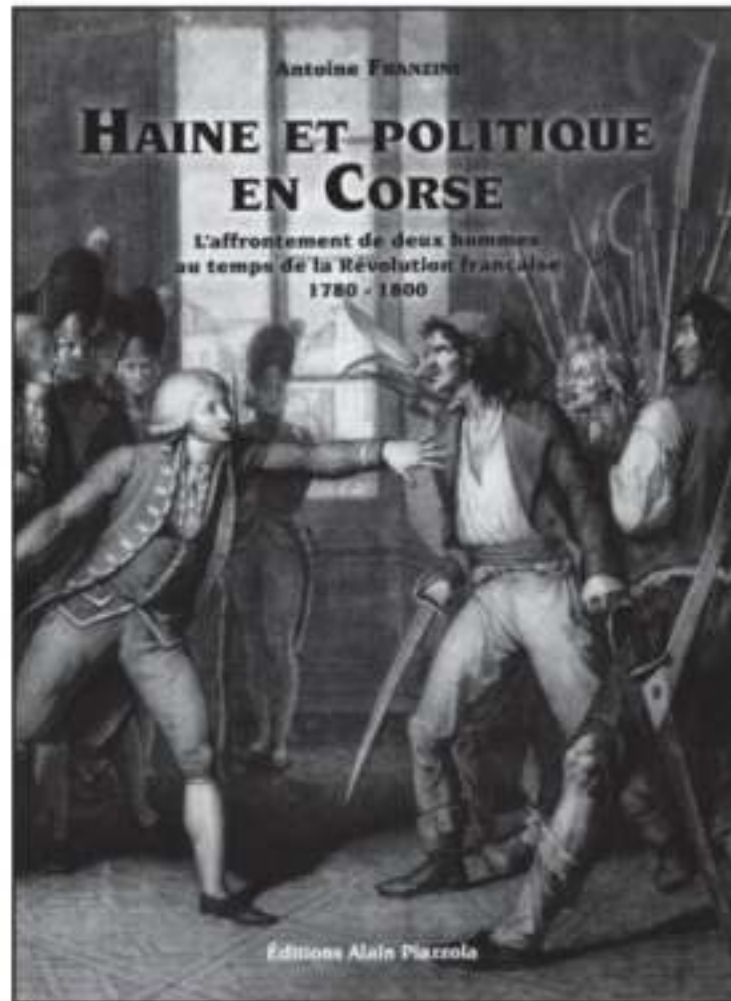
¹ Fille de VALERY Dominique et de NICOLAI Nonciade M., mariés le 17.07.1836.

² Fille de LOTA Joseph et de FILIPPI Marthe, mariés le 12.06.1826.

³ Fille de Charles-Marie POUSSONNEL et de MAISON Marie.

COMPTES-RENDUS DE LECTURES

Antoine Franzini, *Haine et politique en Corse, L'affrontement de deux hommes au temps de la Révolution française 1780-1800*, Editions Alain Piazzola, 2013, 391 pages, 15 Euros.

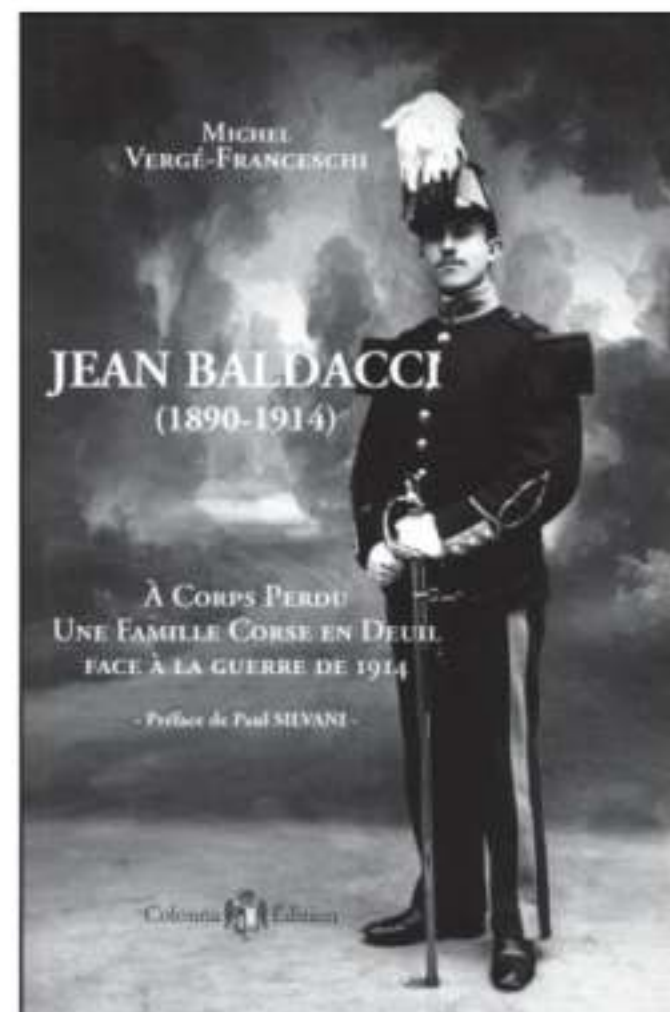


« En janvier 1785, Stefano Monti écrit à Fabiano Bertola, son ancien élève, une longue lettre emplie de verve et de fureur. Dans ce texte truculent, la présence insistante de la sexualité se mêle à des considérations sociales cruelles sur la famille du jeune homme. Une fois venu 1789, les deux hommes s'engagent en première ligne dans les partis opposés de la Révolution française ». C'est à partir de cette lettre exceptionnelle et des événements politiques où ces deux personnages sont emportés qu'Antoine Franzini nous livre une passionnante et subtile analyse de la société corse de l'époque, de son niveau d'instruction et de culture et du mode de vie de ses élites. À partir du village de Lama et de la Balagne, l'auteur nous donne les clés pour comprendre la création de factions ennemies et « la violente opposition entre une démarche vertueuse, sensible à la simplicité des mœurs, chère aux républicains, et le modèle du raffinement et de l'efféminement 'aristocrate' ». Une problématique qui traversa la Corse de la fin du XVIII^e siècle.

JCL

Michel Vergé-Franceschi, *Jean Baldacci (1890-1914), À corps perdu, une famille corse en deuil face à la guerre de 1914*, Colonna Édition, 2013, 495 pages, 30 Euros. Prix du livre corse 2014.

Le 27 septembre 1914, à l'attaque du bois de Géréchamp (Meuse), le lieutenant Saint-Cynien Jean Baldacci tombe à la tête de la première compagnie qu'il commandait, tous les autres officiers ayant été tués ou blessés ». Abattu, selon le témoignage des rescapés, « sur son cheval en criant sabre au clair « Allons-y les Enfants » ou empêtré en franchissant des barbelés face à une tranchée bavaroise en criant « Attention, à la baïonnette », le nom de ce jeune bastiais, chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume (1920), ne sera gravé sur le monument aux morts de sa ville natale qu'en 2012, juste conclusion d'une longue procédure engagée par sa famille. Grâce aux nombreux souvenirs familiaux et aux archives dont il est l'héritier, Michel Vergé-Franceschi revient sur le destin de son grand-oncle, tombé au champ d'honneur à l'âge de 24 ans. Bien au-delà, il nous livre une description évocatrice et un précieux témoignage sur la vie des familles corses entre la fin du XIX^e siècle et les premières décennies du XX^e siècle, partagées entre leurs villages, les centres urbains de Bastia et Ajaccio, les métropoles du continent et des horizons bien plus lointains encore. Une saga familiale autour des peines de la grande guerre. JCL



LA FANFARE : « LA RENAISSANCE DE LURI »

NDLR : Article tiré du journal de la section du Parti Communiste Français du canton de Capobianco : « E nutizie di Capobianco » de novembre 1984 et communiqué par M. Joseph Dominici.

A Luri, nous sommes fiers du riche passé culturel de notre village. Certaines traces de ce passé sont encore visibles, telle la superbe décoration de l'église paroissiale, réalisée en grande partie, vers le début du siècle, par Gaëtan Leoni, peintre amateur, domicilié à Luri, fortement influencé par le Quattrocento italien et l'École florentine. Bien des plafonds de maisons de Luri et du Cap Corse gardent encore l'empreinte de ses pinceaux.

Ce peintre autodidacte était aussi fin musicien et, comme de nombreux habitants de Luri, il eut la possibilité de cultiver cet art grâce à la fondation, en 1872, de la Société Philharmonique créée par Séraphin Dominici (de Santuaria).



Séraphin Dominici
(Photo de M. Joseph Dominici)

Ce navigateur, passionné de musique, se retire au village natal après une carrière riche en péripéties. Il eut l'heureuse et intéressante initiative d'organiser, pour l'époque, contre vents et marées, la première société musicale de toute la Corse. Elle fut baptisée : « La Renaissance de Luri ». Les autres sociétés, du sud ou du nord de l'île, telles « La Lyre Bastiaise » ou « La Concorde de Centuri » (fondée par le Comte Cipriani) ne virent le jour que bien après. Nous pouvons nous enorgueillir de cette primauté.

Les premiers instruments, à vent et à percussion, furent acquis grâce à quelques riches donateurs, dont Jo Luiggi, mais les recettes de la jeune société permirent rapidement de compléter ce premier équipement trop sommaire.

En effet, la renommée ne tarda pas à auréoler la gloire de notre orphéon. Célèbre d'abord dans toutes les communes du Cap Corse, elle fut bientôt appréciée dans la région de Balagne puis dans l'intérieur de l'île. Nos musiciens avaient, en effet, le souci du travail bien fait et ils ne ménageaient ni leur temps ni leurs efforts pour se perfectionner.

Avant d'être présenté au public, chaque mouvement musical était largement étudié en commun par tous les membres de la fanfare. Les murs de l'actuel Tony Bar (qui était alors le bar-restaurant

d'Adolphe Olivien) se souviennent encore des nombreuses et parfois fastidieuses répétitions. Puis les séances de répétition émigrèrent au rez-de-chaussée de l'actuelle maison Antonpietri (qui avait été le restaurant de Ghjuvan Carlo e di « a bionda »), pour se tenir, à partir de 1935 environ, chez Stellucia (actuel restaurant scolaire, place André Cervoni, héros de la Libération).

Il faut dire qu'ils avaient fière allure, nos vingt à vingt-cinq compatriotes musiciens, quand ils défilaient dans les villages, derrière leur bannière scintillante au fond marron foncé, avec leurs uniformes d'une stricte élégance, coiffés de leur casquette marquée de la lyre dorée, jouant de leurs cuivres rutilants de lumière sous le rythme de la baguette animée de leur chef de musique !

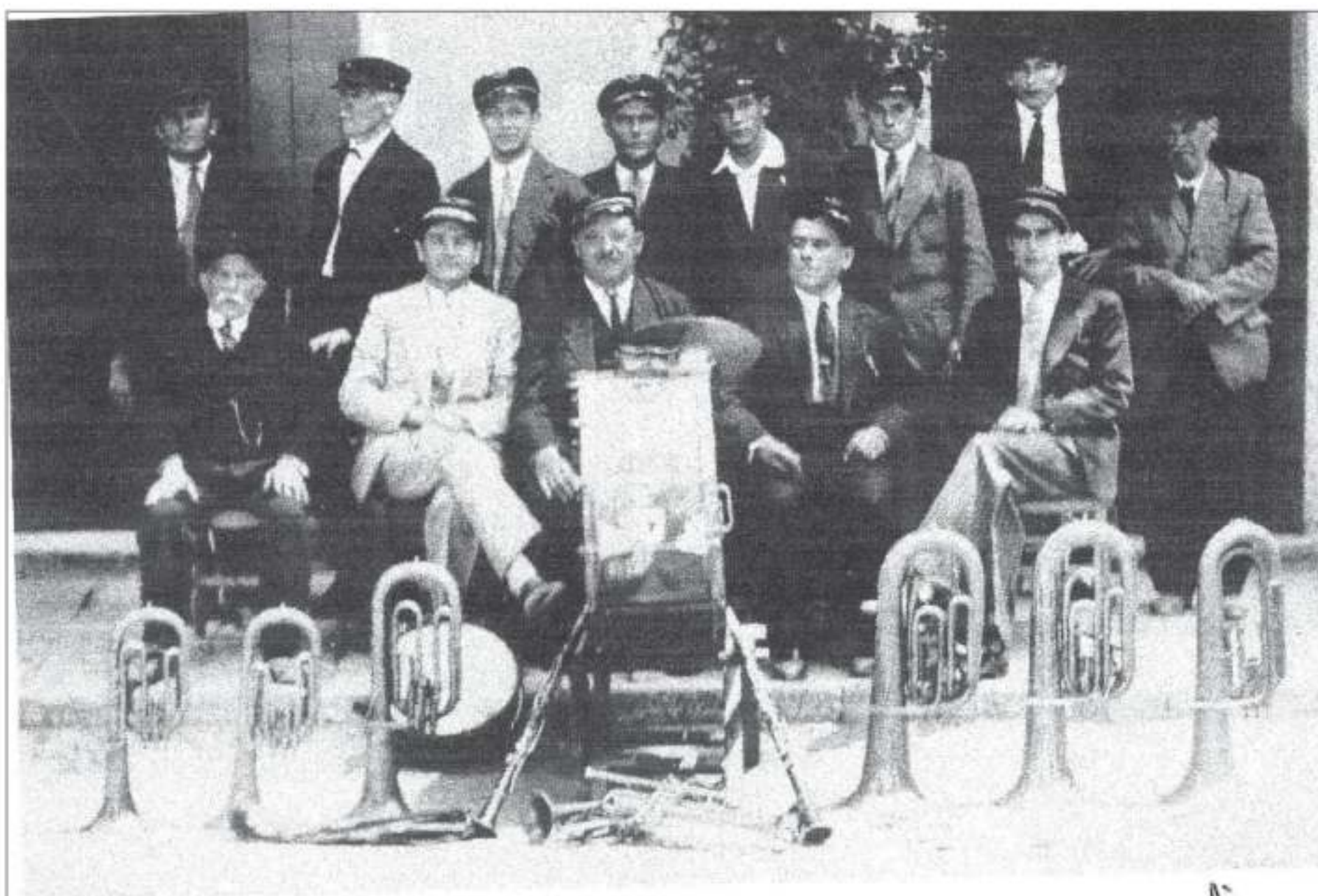
Aussi étaient-ils souvent sollicités pour rehausser de leurs prestations harmonieuses les cérémonies les plus diverses : fêtes religieuses ou civiles, obsèques des membres de la société musicale.

Notre commune bénéficiait en priorité de cette animation si appréciée : à Piazza, pour la Saint-Pierre, pour la fête du 15 août ou pour la Sainte-Cécile, patronne des musiciens, mais aussi dans chacun des seize autres hameaux qui sollicitaient la société pour donner plus d'éclat aux fêtes votives de leurs chapelles. Quelle joie, pour chaque famille, de recevoir à sa table, ce jour-là, deux ou trois de ces musiciens pour faire honneur à la fanfare !

De nombreuses et joyeuses sorties entraînaient chaque année nos musiciens vers les communes avoisinantes du Cap Corse : Canani, Pino, Rogliano, Centuri, Morsiglia, mais aussi plus loin, vers Saint-Florent, Muro, Calacuccia, Saint-Pierre de Venaco, Cervione, Bastia et même Lyon ! Dans cette dernière, les meilleurs de notre « Renaissance de Luri » avec les meilleurs de la « Lyre Bastiaise » eurent l'insigne honneur de représenter dignement la Corse en remportant le troisième prix d'orphéon ! Quel retour triomphal !



« La Renaissance de Luri » en 1906



Turquade
Rugliana
J.B. Valenti
Nava
Elmi Dominici
Antoine Cervoni
Ernest Giovannelli
Anton Ghia
Bascaglia
André Tomei
Dque Valenti
J.-H. Pieretti
Sauveur Leandri
 ~ 1948

« La Renaissance de Luni » vers 1948

∞ 000 ∞

UN ORGANISTE ALLEMAND POUR ROGLIANO EN 1820, OU LES AVENTURES ROCAMBOLESQUES DE JOHANN DANIEL ELSTER (1796-1857) AU CAP CORSE

Bruno Indekeu

Je dédie cet article à la mémoire de Mireille Santucci.

Un musicien allemand :

Johann Daniel Elster, dont on peut voir un portrait sur l'article de Wikipedia qui lui est consacré, né en 1796 à Benshausen en Allemagne, décédé en 1857 à Wettingen (Suisse) était professeur de musique et dirigeant de chorale, mais son périple biographique recèle certains méandres assez spectaculaires¹. Vers 1816 il entame des études de théologie à l'université de Leipzig, mais à la suite d'un duel (très à la mode parmi les étudiants allemands de l'époque), il est obligé de se tourner vers la faculté de médecine de la même université (1817-1818). Connu comme étudiant turbulent, il est finalement chassé de l'université et continue ses études à celle de Jena. Un attentat contre un de ses amis, le poète August von Kotzebue (23 mars 1819), lui fait comprendre qu'il n'est plus en sécurité à Jena, et il décide avec un compagnon de s'exiler en Amérique du Sud pour y participer aux efforts de révolution/libération de Simon Bolivar. Les deux amis tentent vainement un embarquement vers les Pays-Bas ou Londres, mais échouent à Paris où ils sont enrôlés de force dans l'armée. Finalement, ils seront transportés en Corse où Elster arrive à alléger la vie militaire grâce à son talent musical.

Il devient ainsi organiste à Rogliano et, par son enseignement de la musique, parvient à se procurer suffisamment d'argent pour tenter de fuir, mais cette tentative sera un échec. Après un passage en prison à Bastia, il est incorporé comme flûtiste dans un corps de musique militaire. Il réussit à organiser un récital de piano à Bastia, récital qui lui procurera louanges, argent et élèves, dont l'épouse de son commandant. Cette dernière aura pitié de lui et parviendra à le faire déclarer malade et inapte au service.



Tribune et buffet de l'orgue de Sant'Agello à Rogliano, 1761 (photo E. Pardon)

¹ Sur Elster, lire : H. Dvorak, *Biografisches Lexikon der Deutschen Burschenschaft*, Band 1 Politiker, Teilband 1: A-E, Heidelberg, 1996, p. 251-252; A. Haller, *Freiheit, die ich meine. Das Lebensabenteuer des Daniel Elster*, 1941; H. Jung, "Daniel Elster – der Philhellene", in: *Badener Neujahrsblätter* 67, 1992, p. 132-141; A. Schumann, Elster, Johann Daniel, in: *Allgemeine Deutsche Biographie* (ADB), Band 6, Leipzig, 1877, p. 72 e.s.; X., *Festschrift zur 200. Wiederkehr des Geburtstages von Daniel Elster, *1796, +1857: Musikprofessor aus Benshausen*, 1996.

De retour en Allemagne en 1821, il reprend ses études de médecine à l'université de Würzburg où il se bat à nouveau en duel. Craignant d'avoir tué son adversaire, qui n'était pourtant que gravement blessé, il prend la fuite une nouvelle fois. Il s'engage alors dans le corps militaire des Philhellènes qui regroupait des volontaires européens désireux de libérer la Grèce du joug turc². Elster y travaille comme médecin de bataillon. Il arrive, presque par miracle, à s'échapper vivant, le 16 juillet 1822, de la bataille de Péta et s'enfuit à Smyrne. Quelques années plus tard, il rassemblera ses souvenirs dans : « *Das Bataillon der Philhellenen* » (1828).

Il quitte la Grèce en 1823 et, transitant par Marseille puis Genève, il rallie Bâle, en Suisse, où il est engagé comme professeur de piano. En 1825, il professe à Baden-Aargau, toujours en Suisse, et en 1826 il y fonde une chorale. En 1827, après le décès de son père, il rentre au bercail en Allemagne et épouse Röschen, un amour de jeunesse. Une nouvelle fois, il fonde une chorale qui grandit rapidement et passe de 360 à 600 participants en 1832 ! Son bonheur conjugal est malheureusement trop bref car dès 1834 Röschen décède et Elster repart en Suisse où il se met à composer des opéras. Le succès n'étant pas immédiat, il erre à travers le pays en compagnie d'une troupe de théâtre et raconte ses errances dans un ouvrage publié en 1837 : « *Fahrten eines Musikanten* » qui sera réédité en 1854. En 1839 il est nommé « *Theaterkapellmeister* » à Zürich et à partir de 1846 il enseigne au séminaire de Lenzburg, lequel déménage en 1847 près du couvent de Wettingen. De 1847 à 1851, enfin, il dirige une grande chorale, le « *Freiamter-Sängerbund* » et s'éteint à Wettingen en 1857.

Le « séjour » en Corse d'Elster est relaté en allemand dans son « *Fahrten eines Musikanten* »³, et nous tenterons de traduire les éléments principaux de son récit. Quelques rajouts de notre part apparaissent entre crochets.

« L'arrivée en Corse... »

Nous n'étions malheureusement pas destinés à rejoindre Toulon mais la Corse et nous attendions les bateaux qui viendraient nous chercher. Mon compatriote Röder vint me rejoindre et tenta de me consoler de mon triste sort. Au matin du 15 novembre (1819) une partie de notre contingent fut emmenée à l'Arsenal dont la sortie était gardée par la troupe. Röder n'était pas parmi nous, mais un autre compatriote, Rose, de plus en plus dépressif, était avec nous. Notre groupe, composé de 59 hommes, embarqua en même temps que la Légion Lero (200 hommes), qui allait partager notre sort. Il faisait froid et mon uniforme n'était pas adapté. Le vent était contraire et la mer couverte de brouillard. Une pluie incessante nous glaçait les os et la nuit aucun endroit sec de l'intérieur du bateau ne pouvait nous abriter, celui-ci étant réservé à la soixantaine de matelots.

La deuxième nuit, nous en avions tellement assez de dormir à la belle étoile sous une pluie glaçante qu'une rébellion éclata. Vainement le capitaine et ses officiers tentèrent, les armes à la main, de nous raisonner. Nous balançâmes des matelots à l'eau et prîmes possession de leurs fusils. Cent voix crièrent : « levez l'ancre et ramenez-nous à Toulon, car nous allons tous mourir de froid » ! Pour toute réponse, le capitaine fit amener deux canons sur le pont arrière et menaça d'ouvrir le feu. Le calme revint alors, mais un calme plein de tristesse et d'amertume. Pendant huit jours, les vents demeurèrent contraires et il était impossible de fermer l'œil. De plus, suite à un régime spartiate les hommes tombèrent malades et 48 heures plus tard, la mort était au rendez-vous pour plusieurs d'entre nous. Le capitaine fit demander à Toulon la permission de débarquer les malades mais ne l'obtint pas. Chaque jour nous comptions nos morts : un jour six, le suivant sept à huit qui reçurent la sépulture du marin...

J'étais tellement désespéré que je tentai de me suicider [avec une arme à feu] mais en fut empêché et mis aux fers. Les pieds et mains liés, je finis par m'endormir. En terre ferme...

Le lendemain, le Monte d'Oro enneigé brillait sous un soleil d'automne et nous arrivâmes à Ajaccio où je fus installé sur un âne et attaché. Pendant douze heures je fus emmené sur des chemins escarpés jusqu'à Corte où le deuxième bataillon de notre légion était caserné. Pendant trois jours et trois nuits j'y délirai de fièvre. Le septième jour, on me remit sur un âne pour me conduire à Bastia. Les nuits étaient fraîches et l'on me fit dormir à même le sol, sans un seul feu de campement. Finalement, à l'arrivée dans la plaine du Bivincio, une magnifique vue sur l'île de Pianosa et puis celle d'Elbe vint me ravir. Après Biguglia, nous atteignîmes enfin Bastia.

² BARAU Denys, *La Cause des Grecs : Une histoire du mouvement philhellène (1821-1829)*, Paris, 2009, 775 p.

³ ELSTER Johann Daniel, *Fahrten eines Musikanten*, Schleusingen, 1837, vol. 1, p. 304 et suivantes; vol. 2, p. 1 à 5.

Après un séjour de quelques jours à l'hôpital, je dus embrasser la vie militaire ce qui signifia pour moi douze heures d'activité par jour dont huit heures d'exercice et quatre de corvées, le tout comprenant l'entretien de nos armes. J'y retrouvai mon compatriote Rose, qui avait bien changé. Autrefois fin poète, il était devenu irascible, brutal et sarcastique. Nos supérieurs nous firent miroiter de l'avancement, mais nous ne nous faisons pas d'illusions vu le nombre de Français qui, par leurs insultes à notre adresse, nous firent comprendre qu'ils passeraient avant nous.

Je tentais de me remonter le moral en me promenant dans les environs tellement romantiques de Bastia. Un dimanche de décembre 1819, mes pas se portèrent jusqu'au couvent des moines [il doit s'agir du couvent Saint Antoine]. De leur jardin plein d'orangers, un beau panorama sur Bastia s'offrait à moi. Les moines appréciaient mes visites. Nous discussions en latin et je me vis régulièrement offrir une collation que je m'empressais d'accepter, car à la caserne nous ne recevions que des macaronis cuits à l'eau, sans viande aucune...

En route pour Rogliano...

Six semaines après mon arrivée [donc en janvier 1820?], un bateau accosta au port, amenant le restant de la Compagnie. Je fus ravi de retrouver mon compatriote Röder, mais juste au moment où nous nous apprêtions à développer un plan de fuite, nous fûmes une nouvelle fois séparés.

Le 4 janvier 1820, le lieutenant, qui m'avait conduit d'Ajaccio à Bastia et qui maintenant commandait un détachement au Cap Corse, vint à la caserne pour y choisir quelques hommes afin de grossir les effectifs du dit détachement. Son choix tomba sur moi car il désirait que je l'accompagne à la guitare quand il jouait de la flûte. Je feignis d'être malade et le suppliai de me laisser à Bastia, mais rien n'y fit.

Me voilà donc en route vers le nord, seul, chargé de mon fusil et de mon barda, à travers oliveraies et vignes. Pendant les trois premières heures de route, jusqu'à Sisco, je suivis une route côtière, mais ensuite, ce ne furent que des sentiers de montagne et ce n'est qu'au bout du deuxième jour que j'arrivai à rallier Rogliano. Cette capitale du Cap est magnifiquement située entre vignes, oliviers et châtaigniers. Elle est couronnée par une vieille forteresse en ruine et sur une autre montagne on aperçoit un vieux couvent. En face de Rogliano, se trouve le pittoresque village de Tomino. Rogliano est composé de plusieurs hameaux, dont Petolazzi, Campiano, Magna sottana et Magna soprana. Notre caserne se situe dans un vieille tour⁴ à demie ruinée. Du haut de la ville on peut, par temps clair, apercevoir les îles d'Elbe, de Capraja et de Gorgona, ainsi que les côtes italiennes.

Pendant le trajet de Bastia à Rogliano, la pluie ne m'avait pas quitté, et à mon arrivée j'étais transi et affaibli. Malade comme un chien, je dus garder le lit pendant huit jours. Malgré tout, le lieutenant dont je viens de parler tenta de me récupérer comme valet ou coursier ainsi que comme musicien quand il était d'humeur à tyranniser tout le monde avec des sons de flûte. Heureusement pour moi les choses prirent une autre tournure. Le commandant me demanda en effet de jouer de la guitare pour lui et pour son jeune ami, l'abbé

⁴ Il doit s'agir de la tour « della Parocchia », dite aussi « Torre Franceschi ». Cette tour ronde, en très bon état, a été bâtie au XV^e siècle. Elle se dresse au centre du village, dans le quartier Parocchia. Propriété d'une personne privée, l'édifice fortifié est classé Monument Historique par arrêté du 4 novembre 1935. En juin 1810, le poste militaire de Rogliano s'était tellement mal défendu contre une incursion anglaise, que les maires de Tomino et de Rogliano, avec leurs habitants, durent sauver la situation ! Voir GOTTERI N., *La police secrète du Premier Empire : Bulletins quotidiens adressés par Savary à l'Empereur de juin à décembre 1810*, 1997, p. 11). En 1828 un certain Lecca est lieutenant à Rogliano (*Almanach Royal*, Paris, 1828, p. 589), et trois ans plus tard Jean-Michel Emanuelli y est en poste (*Annuaire officiel de l'armée française*, 1831, p. 142). En 1835, la Corse forme la 17^e division militaire. Le lieutenant-général qui commande la division réside à Bastia et le maréchal de camp qui commande le département, à Ajaccio. On y compte 10 forts ou places de guerre, la citadelle d'Ajaccio, le fort Monxillo, Calvi, Saint-Florent, Bastia, Corte, Prunelli, Bonifacio, Vizzavona, le Cap Corse (HUGO A., *La France pittoresque*, 1835, t. II, p. 279). Par la suite, deux postes furent supprimés, dont celui de Rogliano (*Almanach...*, 1844, p. 673), qui semble avoir été réinstallés après car en 1854 on signale 57 hommes à Rogliano (LAVALLÉE T., *Atlas de géographie militaire, adopté par le ministre de la Guerre pour l'École militaire de Saint-Cyr, accompagné de tableaux de statistique militaire*, Paris, 1854, tableau n° 10). Une dizaine d'années plus tard, le poste est mentionné comme définitivement abandonné : « De nos jours, il n'y a qu'une brigade de gendarmerie qui réside à Rogliano ; mais autrefois il recevait des troupes de ligne ». (GALLETTI J.A., *Histoire illustrée de la Corse*, Paris, 1863, p. 96-110).

Lucchetti⁵, qui appartenait à une des familles de notables de Rogliano. Ce dernier me trimbala tous les soirs dans les maisons d'autres notables pour que j'y joue de la musique. J'eus partout du succès et tous me reçurent avec gentillesse.

Dans une vieille église de Rogliano se trouvait un orgue resté muet depuis des décennies. Je le nettoyai en vue de la fête de Saint Vencentio (sic). Le jour de fête venu, l'église était bondée et, à la fin du service, toute la population vint me féliciter. Je fus présenté au Maire [Benedetto Doria] qui de suite me proposa de devenir l'organiste attitré. Les conditions étaient alléchantes car je serais logé et nourri et de plus on me verserait 60 francs et... du vin à volonté ! Les responsables communaux obtinrent du colonel de Bastia que je sois exempt d'exercices militaires. Ainsi, je devins non seulement organiste, mais également chanteur ou musicien lors de repas et de bals, ainsi que professeur de musique pour bon nombre d'écoliers. À mon avis, les Roglianis étaient les meilleurs parmi les Corses.

J'entrepris souvent des promenades avec mes élèves, mais quand je me rendais vers la pointe du Cap, au nord de Rogliano, j'étais seul. Il y avait là, dans une vallée, une chapelle, loin de tout et de tous, entourée de citronniers et d'oliviers [probablement sur le territoire d'Ersa]. J'observais la petite rivière qui descendait vers la mer, la tour de l'île de la Giraglia et la tour de Tollare mais malgré tout le mal du pays vint me ronger. À Rogliano mon succès auprès de la population avait rendu jaloux mon cher lieutenant. Il adulait une jeune fille qui était une de mes élèves et ne manquait pas de m'humilier devant elle ou d'autres. Il se débrouilla pour que l'ordre me soit donné de rentrer à la caserne de Bastia. L'abbé Lucchetti, qui était devenu pour moi un ami, s'arrangea afin que je puisse disposer d'une mule comme moyen de transport.

À mon arrivée à Bastia, je retrouvai mon compatriote Röder à l'infirmerie, plus mort que vivant. Grâce à mes soins (j'étais étudiant en médecine), il réussit à s'en tirer. Mon autre compatriote, Rose, était devenu fourrier. Entre temps l'abbé Lucchetti, accompagné d'une délégation de Roglianis était venu voir mon commandant et avait réussi à le convaincre de m'autoriser à retourner à Rogliano. J'étais ravi et quittai Bastia aussi vite que possible. Mon nouveau Lieutenant (à Rogliano) était l'espagnol Carasco de la Torre qui me traita humainement et avec respect. Je repris mes activités musicales et je logeais dans une petite maison près de l'église où les religieux vinrent profiter de ma musique.

La Tour de Sénèque...

L'abbé Lucchetti ainsi que mes amis Benigni, Emanuelli et Negroni, ayant décidé qu'ils me feraient connaître la région, m'accompagnèrent dans de longues balades à travers les montagnes et le long des plages. Ainsi je découvris Centuri et Luri et y fit de nouveaux amis. À Luri, il y avait une famille d'« Américains », les Giuseppi, qui me côtoyèrent avec égard et bienveillance. Malgré tout, mon désir de liberté et celui de rentrer dans ma patrie me rattrapèrent et, de connivence avec Röder, je songeai à la fuite.

À la Pentecôte, il y eut une belle fête à Rogliano et Madame Fabrizi de Bastia vint y passer quelques semaines. Pendant des heures, je discutai avec cette femme intelligente et qui avait beaucoup voyagé. Comprenant mon désarroi, elle me promit qu'à son retour à Bastia, elle ferait tout pour que je puisse rentrer dans mon pays natal, mais je n'osai y croire. Avec Röder, nous rassemblâmes nos quelques économies et je réussis à trouver un marin qui, pour la somme exorbitante de 200 francs, promit de nous emmener en Italie en barque. Prétextant une promenade en compagnie des Lucchetti et Benigni, je pris la fuite avec eux vers la tour de Sénèque à Luri où Röder, ayant déserté à Bastia, vint nous rejoindre en passant par Pietra Corbara. Nous y passâmes la nuit à la belle étoile et prîmes un petit déjeuner copieux au couvent des Capucins qui se trouve au pied de la tour. Puis nous descendîmes sur Luri, où



⁵ Était-il curé de Rogliano ? En 1822 et 1829, c'est l'abbé Bettolacci qui l'est. Voir : *La France ecclésiastique : almanach du clergé*, 1822, p.50 (et 1829, p. 49). Le 10 juin 1820, Matteo Lucchetti, père de l'abbé (?), acheta l'ancien couvent Saint François de Rogliano (4 *Cronica*, n° 31, p. 4).

Giuseppi [Antoine Jacques Giuseppi, né en 1792, qui plus tard serait maire de Luri (1824-1830)] nous invita pour le repas de midi, après lequel je fis un petit concert de piano. Puis vint l'heure des adieux et en la seule compagnie de Röder, nous descendîmes le long de la rivière et, à travers la vallée de Pastina, vers la marine de Luri. Sur place, la barque promise nous attendait, mais vers minuit, force fut de constater que notre marin nous avait fait faux bond, tout en empochant 100 francs d'arrhes...

La mort dans l'âme, Röder reprit la route de Bastia afin de rallier sa caserne ; quant à moi, je filai sur Rogliano, non sans m'arrêter au cabanon du dit marin qui me dit en ricanant qu'il ne me connaissait pas, qu'il ne transportait jamais de déserteurs et que si j'osais déposer plainte auprès des autorités concernant les arrhes versées, il nous dénoncerait. Je rageais intérieurement mais dus me retirer, bredouille.

Un concert à Bastia...

J'appris que Röder avait été condamné à quinze jours de cachot et lui rendis visite (à Bastia). Il était d'humeur triste et ne disait mot pendant des heures. Plus tard, il trouva le moyen d'échapper au service militaire en se mutilant deux doigts d'une main. Le 6 septembre 1820, il m'écrivit qu'il était autorisé à rentrer en Allemagne et trois jours plus tard j'allai le saluer au bateau, dans le port de Bastia. Sur le chemin du retour, je me mis à élaborer de nouveaux plans de fuite. À Luri je revis Giuseppi qui m'encouragea et me donna dix louis d'or afin de financer ma deuxième tentative de départ. Un marin napolitain, que j'avais appris à connaître à Rogliano, me promit de m'emmener sur son bateau à condition que je me déguise en marin. Je le retrouvai le 16 octobre, mais le vent était malheureusement contraire. Le lendemain, quand le vent fut tombé, j'eus l'énorme déception de voir le navire quitter le port de Macinaggio : c'était sans moi !

Effondré et désespéré, je passai une nouvelle nuit à la belle étoile, caché dans les montagnes de Rogliano. Ne cédant pas à la faim et la soif, je filai vers la marine, le 18 octobre, quand deux gendarmes me surprirent et tentèrent de m'arrêter. Je pris la fuite en sautant à l'eau et deux coups de fusils me sifflèrent aux oreilles. Finalement, je dus me résoudre à rallier la plage où un seul des gendarmes m'attendait (l'autre étant parti trouver une barque afin de me poursuivre en mer). Je réussis à l'assommer, à embarquer avec son fusil et à fuir. En empruntant un sentier le long de la côte, je rejoignis Erbalunga en une demie-heure [??]. Je connaissais le maire [Filippo Romani] de ce village et espérais qu'il me sortirait de ce pétrin.

Quel ne fut pas son étonnement en me voyant débarquer sans chaussures et trempé jusqu'aux os ! Mais il n'hésita pas à ouvrir une armoire pleine de vêtements de ses ancêtres et à me vêtir comme un noble du début du XVIII^e siècle. J'avais à peine l'air ridicule en arrivant à Rogliano dans cet accoutrement, mais je ne fis même pas sourire le lieutenant Don Carasco de la Torre. Encadré de quatre gardes, je rejoignis la prison militaire de Bastia. J'y retrouvai Rose qui lui aussi avait vainement tenté de désertir. Après quelques jours de réclusion, je réussis à sortir du trou, et mes supérieurs me firent intégrer le corps de musique militaire. Grâce à mes cours de musique, je pus rassembler un petit magot dans l'espoir de pouvoir financer une nouvelle tentative de fuite.

Afin d'agrandir le dit magot, je me débrouillai avec Rose pour organiser un concert de piano et de guitare au théâtre de la ville. Le public fut content et moi également car les tickets d'entrée avaient rapporté la coquette somme de 400 francs. Le surlendemain, mon commandant me fit appeler et, me couvrant de louanges, me demanda de bien vouloir enseigner la musique à sa charmante épouse, une allemande originaire de Mainz. Sans trop de mal, je réussis à amadouer cette dame et elle fit en sorte que je devienne l'assistant du docteur du régiment, le major Beltly, allemand de surcroît, qui me proposa de m'emmener en vacances en Ligurie si je lui promettais de ne pas m'échapper. Nous partîmes. Après Gênes, nous visitâmes les îles (Gorgona, Capraja, Elbe), puis retournâmes à Bastia, où Rose n'en crut pas ses yeux lorsqu'il me vit rentrer sagement, sans avoir tenté de fuir vers l'Allemagne. J'eus la bonne surprise de trouver, à mon retour, une lettre de mon père qui me pardonnait mon départ impromptu d'Allemagne et me signifiait que sa porte me resterait toujours ouverte.

Un réveillon en mer...

Le 31 décembre 1820, la Corse était éclairée par un beau soleil et je décidai de faire une surprise à mes amis de Rogliano. Il ne me fallut que trois heures pour faire le trajet à partir de Bastia [à cheval ?] jusqu'à Magna Sottana et arrivé sur place je m'empressai d'aller chez les familles Benigni, Lucchetti et Emanuelli. Nos retrouvailles furent émouvantes et jubilatoires. Nous nous installâmes sur le petit brigg de Benigni, mouillé à la marine, et il me fallut m'expliquer car mes amis n'avaient plus eu de nouvelles de moi depuis longtemps et

avaient craint que je sois en prison ou même fusillé. Sur le soir, la mère de Benigni nous rejoignit. Elle pleura à chaudes larmes en retrouvant l'ami de son fils. Puis arriva le maître des postes ainsi que quelques anciens élèves de mes cours de musique. Le petit groupe passa tout l'après-midi ainsi que la soirée à chanter et trinquer. Pendant que j'effectuai un petit récital de guitare, nous entendîmes minuit moins le quart au clocher de Tomino. À partir de ce moment-là, ce fut le silence à bord, des drapeaux furent hissés et les canons sur l'avant-port furent dirigés vers l'Italie. Au premier coup de minuit les coups de canon partirent et secouèrent le petit brigg de fond en comble. De Rogliano les fusils pétaradaient et au loin nous entendîmes ceux de Bastia qui leur firent écho. Nous nous embrassâmes et mes amis me firent jurer de ne jamais oublier ces moments passés avec eux.

À l'aube du 1er janvier 1821, nous quittâmes le navire et tout ce petit monde se pressa vers Magna Sottana pour y embrasser sa famille. Au soir le bal fut animé par un violoniste. Et j'y retrouvai le lieutenant Carasco de la Torre. Après quelques jours de bonheur, je repartis vers Bastia, non sans saluer au passage la famille Giuseppi à Luri.

Mes derniers mois à Bastia...

À Bastia, le Docteur-major Beltly avait fini par trouver un moyen astucieux pour mettre fin à mon service militaire. Il m'administra un produit non toxique qui me fit tousser ! Et il parvint ainsi, en février 1821, à me faire déclarer inapte au service... Il me fallut ensuite patienter encore jusqu'au mois de mai avant de pouvoir embarquer sur le bateau-poste qui devait m'emmener à Toulon. Mais c'était comme si la Corse ne voulait pas lâcher prise : le vent nous fut tellement contraire que le bateau alla se réfugier dans le port de... Macinaggio, d'où je tentai vainement de prévenir mes amis roglianais que j'étais tout près de chez eux. Le vent continuait à rendre la navigation difficile et le bateau-poste dut faire un détour par Livourne et Gênes pour finalement arriver, après huit jours de voyage, à Toulon. J'allai à pied, via Marseille et Avignon, jusqu'à Lyon, dans le but de regagner Strasbourg puis l'Allemagne... »

∞ OOO ∞



J. Moretti 3611. - CORSE. — ROGLIANO (Cap Corse)

L'AMÉRIQUE, POURQUOI ?

Étienne Saliceti

Nos ancêtres corses sont, pour certains, partis aux Amériques, certains s'y sont installés et y sont restés, donnant ainsi à nos familles des branches américaines, d'autres sont revenus définitivement vers leur terre natale.

L'Amérique, je dirais plutôt les Amériques, que représentaient-elles exactement à leurs yeux ? Était-ce le rêve ou la nécessité qui les poussait ainsi à partir vers ces terres lointaines ? La tradition familiale m'a appris que les miens étaient partis pour « faire fortune », mais au cours de mes recherches généalogiques j'ai découvert que la raison essentielle de leur départ n'était peut-être pas celle-là, soit parce qu'ils jouissaient d'une situation bien établie de commerçants ou artisans (on pouvait dire d'eux qu'ils avaient « pignon sur rue »), soit parce que, jeunes marins, ils rêvaient sûrement plus d'aventure(s) que de fortune !

C'est par la famille paternelle de mon arrière-grand-mère que je vais commencer ma narration. Barberine Catta est née à Bastia ; son père, Dominique, militaire, est lui aussi né à Bastia ainsi que ses frères et sœurs, mais son grand-père, Giovan-Battista, a vu le jour à Marciana Marina, ravissant port de l'Île d'Elbe. Sa mère, Maria Saveria Rossi, descend d'une famille de charpentiers de marine, famille elle aussi originaire de l'Île d'Elbe, mais installée depuis fort longtemps à Bastia. Sa grand-mère, Maria Orsola Pietri, épouse de Giovan Battista Catta, orpheline très jeune, a été élevée par son oncle et sa tante, Pietro Antonio Sisco et Orsola Pietri.

Pietro Antonio Sisco et Orsola Pietri sont les parents de Giuseppe Sisco, chirurgien des papes Pie VI, Pie VII et Léon XII, qui fut, avec ses collègues Tommaso Prelà et Natale Saliceti, la référence médicale romaine des Corses. Il légua sa fortune à la ville de Bastia, à condition qu'elle soit utilisée pour permettre à des étudiants bastiais méritants de poursuivre leurs études à Rome.

Parmi les bénéficiaires de ce legs, Jean Catta, frère de mon arrière-grand-mère, part à Rome étudier la médecine, tandis que son frère Antoine-Benoît étudie le droit à Paris.

Mon arrière-grand-mère Barberine épouse le Capitaine François Saliceti à Bastia. De ce couple naîtront trois enfants. Son frère Antoine-Benoît débute à Corte une carrière de magistrat, carrière qu'il abandonne alors qu'il est en poste à Nantes, choisissant la profession d'avocat pour se faire le défenseur des congrégations religieuses. En reconnaissance de son dévouement à cette cause, il sera fait Comte Romain le 19 février 1885 par le pape Léon XIII.

Cet avant-propos me permet de montrer que la famille Catta est très liée au Vatican au début du XIX^e siècle.

Jean Catta, ses études de médecine terminées, envisage de s'installer à Bastia. C'est alors que son oncle, Anton Benedetto, l'appelle auprès de lui à Mobile (Alabama).

Anton Benedetto Catta vécut d'abord à Rome où il occupa un poste de fonctionnaire pontifical, qu'il avait quitté quelques années après le décès du Docteur Giuseppe Sisco en 1832. Revenu à Bastia, il crée une fabrique de mosaïques, certainement parce que celles-ci redeviennent très à la mode dès le début du XIX^e siècle en Italie, puis dans toute l'Europe. Mais après ces années passées à Rome, dans l'environnement prestigieux du Vatican, Bastia a dû lui paraître une bien petite ville et il décide de partir vers l'Amérique pour exploiter cette spécialité. D'après les listes d'émigration, il arrive à Mobile en 1840 où il crée un atelier de mosaïques qui devient rapidement une importante fabrique.

L'expansion de celle-ci est telle qu'il appelle auprès de lui son frère Dominique, pour l'aider à exploiter sa florissante affaire et il demande à son neveu Jean de venir exercer la médecine dans ce pays en pleine expansion, mais où l'on manque cruellement de médecins. C'est ainsi que celui-ci part pour Mobile, laissant à Bastia sa jeune épouse Marie Annonciade Saliceti et ses deux jeunes garçons.

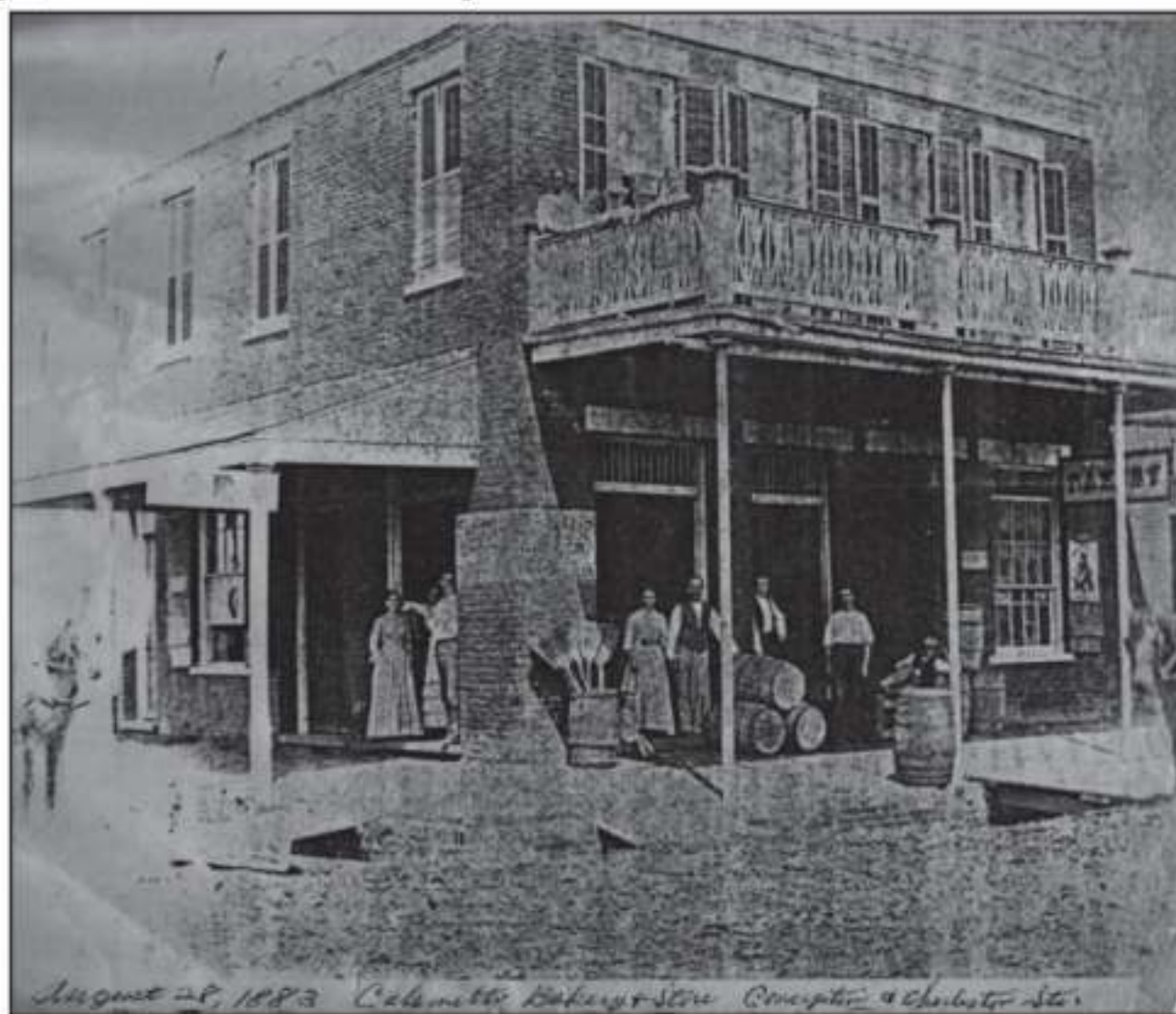
Anton Benedetto s'est aussi fait un devoir, dès son arrivée à Mobile, d'ouvrir sa maison aux jeunes corses migrants, maison d'hôtes avant l'heure, où ils trouvaient là un lieu d'accueil chaleureux.

Arrivé à Mobile, Jean Catta sera, un temps, chirurgien dans le régiment des Gardes Lafayette, puis il s'installe en ville où très vite il a une importante clientèle. Il envisage de faire venir auprès de lui son épouse et ses enfants, afin de s'installer définitivement dans ce lieu, lorsqu'une terrible épidémie de typhus l'emporte, victime de son dévouement professionnel, en octobre 1858.



Faire-part des funérailles de Jean Catta

Ce que la tradition orale ne m'avait pas transmis, c'est que Jean Catta n'était pas parti seul rejoindre son oncle en Amérique : il était accompagné de son cousin germain Jean Calametti, fils de boulanger et boulanger lui-même, parti avec la ferme intention d'exercer son métier. Ses compatriotes émigrés retrouveraient ainsi un peu de leurs habitudes alimentaires et, chose non négligeable, seraient ses premiers clients ! C'est à Mobile qu'il épousera, quelques années plus tard, Angélique Mattei, jeune fille corse native de Muro, arrivée enfant avec ses parents. Ils installèrent une boulangerie qui devint très prospère et dont la photo m'a été envoyée par Mark Calametti (arrière-petit-fils de Jean et Angélique), lointain cousin américain avec qui j'entretiens des relations épistolaires.



Boulangerie de Jean Calametti à Mobile (Alabama) en 1883 (Photo Mark Calametti)

Les deux fils de Jean Catta, Jean Dominique Justin et Antoine Benoît Augustin, feront de brillantes études de sciences naturelles à la Faculté de Montpellier, ce qui les mènera en Algérie lutter contre le phylloxera, cet insecte ravageur des vignes.

L'aîné, Jean Dominique Justin, s'est marié en Algérie, à Mustapha, avec Marie Palmyre Mattei (issue d'une famille de Lun). Leurs descendants ont retrouvé la terre de leurs ancêtres dans la propriété familiale sise sur les hauteurs de Bastia.

Antoine Benoît Augustin se marie également en Algérie. Il aura deux enfants dont une fille, Jeanne

Elisabeth Emilie, épousera son cousin germain, un autre Jean Catta.

Si le départ des Catta et des Calametti ne relève pas du hasard mais plutôt de l'opportunité qui s'est présentée après Rome et du nouvel engouement pour la mosaïque, il n'en est pas de même de mon arrière-arrière-grand-père, Luigi Filippetti. C'est son histoire qui m'a interpellé et m'a poussé à écrire ces lignes. Comment, petit dernier d'une famille de 12 enfants, se retrouve-t-il à Porto Rico, depuis Nonza où il est né le 12 décembre 1802, fils de Gio Carlo, *calzolaro* venu de Lucca (Toscane) et de Giulia Franceschi, originaire de Nonza, épousée en secondes noces ?

FOLIO ET NUMÉRO de L'ANCIEN REGISTRE.	NOMS, PRÉNOMS ET DOMICILES.	ANNÉE.
448 - 457	Filippetti Luigi né à Nonza le 12 Dec^{bre} 1802 taille haute 65 centimètres poil châtain yeux châtain front petit nez grand bouche moyenne menton saillant visage et de Giulia Franceschi demeure à Nonza. N° 19	

Acte de naissance de Luigi Filippetti (Photo Étienne Saliceti)

La tradition orale familiale nous dit que Luigi et sa femme Madeleine sont allés à Porto Rico « faire fortune ». On dit même qu'il serait parti le premier et que Madeleine Angeli serait partie plus tard rejoindre un de ses frères (cette même tradition orale, à allure de légende, nous dit que furent embarquées, sur un bateau, des jeunes filles corse en vue d'un mariage avec les Corses déjà installés à Porto Rico, ceux-ci ne voulant pas épouser d'espagnoles !). Ce serait donc ce frère qui l'aurait présenté à son ami Filippetti.

Mais ce que l'on ne m'avait pas dit, sans doute parce qu'on l'ignorait, c'est que la vie tumultueuse de cet ancêtre, que j'ai réussi à reconstituer, avait commencé par un embarquement le 19 avril 1811 (il n'avait pas encore 9 ans) comme mousse sur la bombarde « La Vierge du Bon Voyage », patron Augustin Angeli de Nonza. Sa carrière de marin évolue : de mousse il passe novice, puis marin et là, nous découvrons qu'il déserte, à Smyrne (Turquie) en 1823. Il a juste 21 ans ! Quelques 12 ans après, il est toujours noté comme déserteur sur les registres de la marine.

ANNÉE.	MOUVEMENTS.
	Enrôlé sur la frigate la Vierge le 19 avril 1811. Promu à la garnison le 12 Août même année. Déserteur depuis cette époque.

Mention de la désertion de Luigi Filippetti sur son acte de naissance (Photo Étienne Saliceti)

Alors comment a-t-il fait pour réapparaître en 1830 à Porto Rico où il s'établit à Salinas ? Que furent ces 7 années, comment les a-t-il vécues ? Tout ceci reste un mystère pour moi et j'aimerais trouver des documents qui m'éclaireraient sur la vie de mon ancêtre entre sa désertion à Smyrne et son apparition à Porto Rico.

J'ai découvert, grâce aux diverses archives trouvées sur internet et à la solidarité entre généalogistes, qu'il avait épousé Escolastica Romano à Salinas, mais de cette première union je ne sais rien ; peut-être a-t-il eu des descendants ? J'ai essayé de contacter par courrier les Filippetti toujours vivants à Porto Rico mais je n'ai jamais eu de réponse de leur part. J'aurais bien aimé savoir si nous avons des ancêtres communs.

Il épousa ensuite Madeleine Angeli. Où ? Elle était née à Castello de Brando le 20 avril 1819 et je n'ai pu savoir comment et pourquoi elle se trouvait à Porto Rico, malgré les papiers de famille retrouvés

dans le grenier du couvent Saint-François. De cette union naissent, en divers lieux de l'île de Porto Rico (Salinas, San Blas de Coamo, Ponce), successivement deux filles, Marie Catherine en 1844 et Angela en 1846, puis, le 23 octobre 1847, mon arrière-grand-père Charles à San Blas de Coamo.

Trois autres enfants naîtront encore là-bas, puis nous retrouvons le couple revenu vivre au couvent Saint-François, chez Jean Angeli, père de Madeleine. C'est là que naissent Attilius en 1858 puis les 4 derniers enfants du couple. Certains mourront en bas âge.

D'où le couple tire-t-il ses ressources ? Comment le petit marin déserteur a pu assumer cette charge familiale importante ? La famille partageait son temps entre Bastia et Brando, parfois Livourne et Paris. Les plus jeunes enfants demeuraient à Brando chez leur grand-mère, aidée de quelques domestiques.

Je n'ai pu découvrir ce que fut la vie de ces ancêtres pendant les années portoricaines, quel métier ils exercèrent, quelles occasions se sont présentées à eux. J'aimerais éclaircir ce mystère.

Madeleine décède le 19 décembre 1868 à Bastia.

Luigi, veuf, dote largement ses filles, ce qui laisse supposer que les années portoricaines furent financièrement favorables et qu'il sut amasser une fortune qui, si elle ne fut pas considérable, fut cependant très confortable. La preuve nous en est donnée par le procès que ses fils lui intentent alors qu'ils sont eux-mêmes mariés et pères de famille (mon ancêtre Charles a déjà 4 enfants) sous le prétexte qu'il ne leur verse pas régulièrement la rente qu'ils sont en droit de recevoir sur la succession de leur mère ! Ils lui reprochent aussi de vouloir se marier pour la 3^{ème} fois, à l'âge de 74 ans ! Il épouse effectivement, à Bastia, Marie Nicolini âgée de 37 ans et lors de ce mariage il déclare « être domicilié à Bastia mais résident à Livourne ».

Luigi décèdera à Douera (Algérie) âgé de 82 ans. C'est grâce à la mise en ligne des Archives de l'Outre-Mer que j'ai découvert son acte de décès. Un de ses fils, greffier de justice, faisait partie de l'administration française et était alors installé en Algérie. On peut donc supposer que Luigi était allé lui rendre visite et faire la connaissance de ses petits-enfants nés à Boufank. Dans cet acte de décès, il est dit « qu'il était en voyage, accompagné de deux domestiques et veuf de Madeleine Angeli ». Je n'ai trouvé aucune trace du sort ni du décès de sa dernière épouse.

Des nombreux frères et sœurs de mon ancêtre Luigi, je ne retiendrai que la vie de Pellegrino, né le 5 novembre 1796 et d'Angelo Andrea né le 24 août 1799, tous deux à Nonza.

Intéressons-nous d'abord à Pellegrino : le recensement de Nonza de 1818 indique « Pellegrino, garçon, 22 ans, aux Amériques ». Il faudra attendre 1827 pour le retrouver aux Îles Margarita (Vénézuéla). En 1830, il est sur la liste des émigrés à Porto Rico. Il aurait eu un enfant, Carlos, dont on a hélas perdu la trace (Carlos ne figure pas sur le testament de Pellegrino). Le 10 décembre 1831 naît, aux Îles Vierges, Julius Filippetti, enfant de Pellegrino et d'Angeline Capiel, née le 1^{er} mai 1812 à Saint Thomas.

En 1833, Angeline Capiel arrive par bateau avec son fils à New York. Pellegrino est déjà installé dans la région sans que nous ayons d'autres informations sur ses activités. Nous savons tout de même qu'il achète, en 1843, une grande propriété à Hoboken, région d'Hudson. Le 19 juin 1843, il habite New York.

De cette union naîtront six autres enfants qui ont eu une descendance aux Etats-Unis. Je suis actuellement en contact avec ces familles Filippetti, dont le patronyme ne comporte plus qu'un seul « p » et qui souhaitent un jour venir connaître la terre de leur ancêtre.

Angelo Andrea Filippetti, est l'avant-dernier enfant du couple Filippetti-Franceschi. Comme ses frères, il s'embarque tout jeune comme mousse sur le brick « Le Fabricien » et déserte le 5 décembre 1821 à la Martinique. Il est relativement aisé de suivre la vie de nos marins grâce aux registres de marine. Notre ami Jean-Sylvestre Nugues nous a indiqué qu'il a épousé Josefa Eladia Ortega à Rio Caribe (Vénézuéla) en 1832, mais les généalogistes amateurs portoricains affirment, eux, que c'est un certain Angelo Andrea Franceschi qui a épousé Josefa Eladia Ortega le 22 avril 1832 à Rio Caribe ! À partir de ces deux informations nous sommes partis à la recherche de la vérité, qui de Filippetti ou de Franceschi s'est marié à Rio Caribe ce 22 avril 1832 ?

Pour les Portoricains, Angelo Andrea est né à Nonza le 24 août 1799. À cette date, sur les registres de Nonza, on ne trouve qu'un Angelo Andrea mais il est fils de Filippetti Gio Carlo et de Franceschi Giulia ! S'agirait-il d'un changement de patronyme ? Mais pourquoi ?

Il nous aura fallu du temps, de nombreux échanges et le dépouillement systématique des registres d'état civil de Nonza pour pouvoir affirmer qu'il existe un seul Angelo Andrea. La chance nous a souri car nous avons trouvé le mariage de Julia Candelania Franceschi, fille d'Angelo Andrea et de Josefa Eladia, avec Vicente Grisanti à Rio Caribe en 1848. Vicente est né à Nonza, fils de Francesco Grisanti et de Maria Vincenza Filippetti qui est une fille du couple Filippetti-Franceschi, donc sœur d'Angelo Andrea ! Vicente épouse donc sa cousine germaine !

Lors de son mariage, Angelo Andrea aurait dû s'appeler, suivant la coutume espagnole, Filippetti Franceschi. Pourquoi a-t-il privilégié le seul nom de Franceschi ? À cause de son passé de marin déserteur ? Le voyage en bateau pour rejoindre le Vénézuéla depuis la Martinique l'a probablement empêché d'utiliser le patronyme paternel pour s'embarquer ? Pour moi, la question reste sans réponse. En tout cas, nous avons pu trouver une importante descendance tant au Vénézuéla qu'aux USA sous le patronyme Franceschi, puisque nous savons que ce sont tous des descendants du couple Filippetti Gio Carlo et Franceschi Giulia, mariés le 24 avril 1784 à Nonza.

Avec Vicente Gnsanti, nous sommes entrés dans la saga des cousins américains. Parmi ceux-ci, nous citerons :

Hyacinthe de Figarelli (1875-1953), fils d'Alexandre de Figarelli et de Julie Filippetti (fille de mon ancêtre Luigi), épouse Rosaria Lovera Garcia au Vénézuéla. Ils auront une nombreuse descendance dont le dernier né, Alexandre Michel, vient de fêter son premier anniversaire.

Jean Baptiste Filippetti épouse Juana Paula Caraballo à Adjuntas (Porto Rico). Il est le neveu de Luigi, fils de Paul Toussaint. Il est mousse alors qu'il a 10 ans à peine, puis il sera embarqué le 29 janvier 1811 comme novice sur la bombarde « Les deux frères », à l'âge de 15 ans. Je ne sais s'il a eu des descendants mais il existe encore des familles Filippetti à Porto Rico, peut-être ses arrière-petits-enfants ? Nos tentatives pour entrer en contact avec eux se sont avérées vaines. Peut-être y parviendrons-nous avec le temps.

Deux de ses frères sont marins : Charles Simon, novice à 17 ans, le 23 septembre 1806, et Vincent, mousse à 10 ans sur la goélette « l'Assomption ». Ils sont tous deux mariés à Nonza et la profession indiquée sur les actes est « marin cultivateur ».

François Lusinchi est un cousin par alliance de mes arrière-grands-pères Noël Saliceti et Barberine Catta. Né le 20 décembre 1820, mousse sur « l'Assomption » le 22 mars 1829, âgé de 9 ans, il déserte à Saint Thomas le 28 avril 1837 et s'établit au Vénézuéla où il aura une importante descendance.

Dominique Marie, son frère, embarque le 12 avril 1842 comme marin. En congé au Vénézuéla, il s'établit à Barcelona, État d'Anzoátegui, le 12 août 1846 et aura lui aussi de nombreux descendants.

Nombreux sont ces jeunes corses, embarqués dès l'âge de 9 ans (ce que permettait un édit de Louis XVI) pour commencer leur apprentissage de marin et qui ont un jour quitté la terre natale pour s'établir ailleurs.

Sont-ils partis par hasard ou par nécessité ?

Certains de nos ancêtres expatriés sont partis adultes, désirant monter une entreprise ou exercer leur métier dans un pays qui, s'il était lointain, faisait rêver. Ils savaient qu'ils auraient la possibilité de s'établir et se sentaient prêts à affronter les difficultés qu'ils pouvaient rencontrer à leur arrivée, dans un pays dont ils ignoraient quasiment tout. On peut considérer que ceux-là ont pris leur décision d'expatriation sinon en toute sérénité, du moins avec une certaine lucidité, c'est le cas des Catta et des Calametti.

Mais, tous ces jeunes marins qui désertent, enfants embarqués si jeunes, n'ayant connu que la dure vie du bord et pas d'autre horizon que la mer, n'ont-ils pas eu envie, un jour, de mettre définitivement sac à terre ? Les registres de marine que détiennent les Archives Départementales de la Haute-Corse nous apprennent tout de la vie et même parfois de la mort de ces marins, et je n'ai pu oublier la description fort détaillée de la fin d'un de ces jeunes garçons, tombé du mât de misaine un jour de grande tempête, qui rebondit sur le plat-bord et termine sa chute dans les flots furibonds, sous les regards que l'on devine horrifiés de ces coéquipiers !

Je laisse à mon aïeul, Luigi Filippetti, le soin de me confirmer qu'à 10 ans il n'a pas embarqué comme mousse pour « faire fortune aux Amériques » et que s'il est parti mourir en Algérie, à 82 ans, ce n'était pas à la recherche d'une nouvelle fortune !

∞ OOO ∞

PETRE INCISE, PETRE DI MEMORIA À BRANDO

Marc Eissautier

En 1997, un article de A Cronica traitait des inscriptions médiévales à Brando¹.

On trouve aussi des inscriptions beaucoup plus récentes, des XIX^e et XX^e siècles pour la plupart, qui méritent notre attention, d'autant plus qu'elles disparaissent progressivement.

En effet, elles ont, le plus souvent, été gravées sur les dalles des bancs de nos places ou sur les pierres de couronnement des murs de nos ruelles ou chemins et elles sont victimes des travaux d'urbanisation ou simplement des embellissements dans lesquels, malheureusement, ces dalles sont très rarement réutilisées.

Ces inscriptions, qui ne font plus guère d'émules face aux moyens modernes de communication et de graphisme, peuvent être classées en trois familles :

- les inscriptions utilitaires, servant de grille de jeux,
- les inscriptions moralistes,
- Les inscriptions « d'actualités ».

Les inscriptions utilitaires consistent en des grilles plus ou moins complexes qui servaient de cadres de jeux de pions², dont de simples pierres ramassées à terre faisaient office.

La grille la plus simple est un carré avec 4 diagonales. Elle servait au jeu dit *a Lama di trè* ou *u Trè* qui se jouait à deux et qui consistait à parvenir à mettre ses 3 pions en ligne (les potaches le connaissent aujourd'hui sous le nom du jeu de « morpion »).

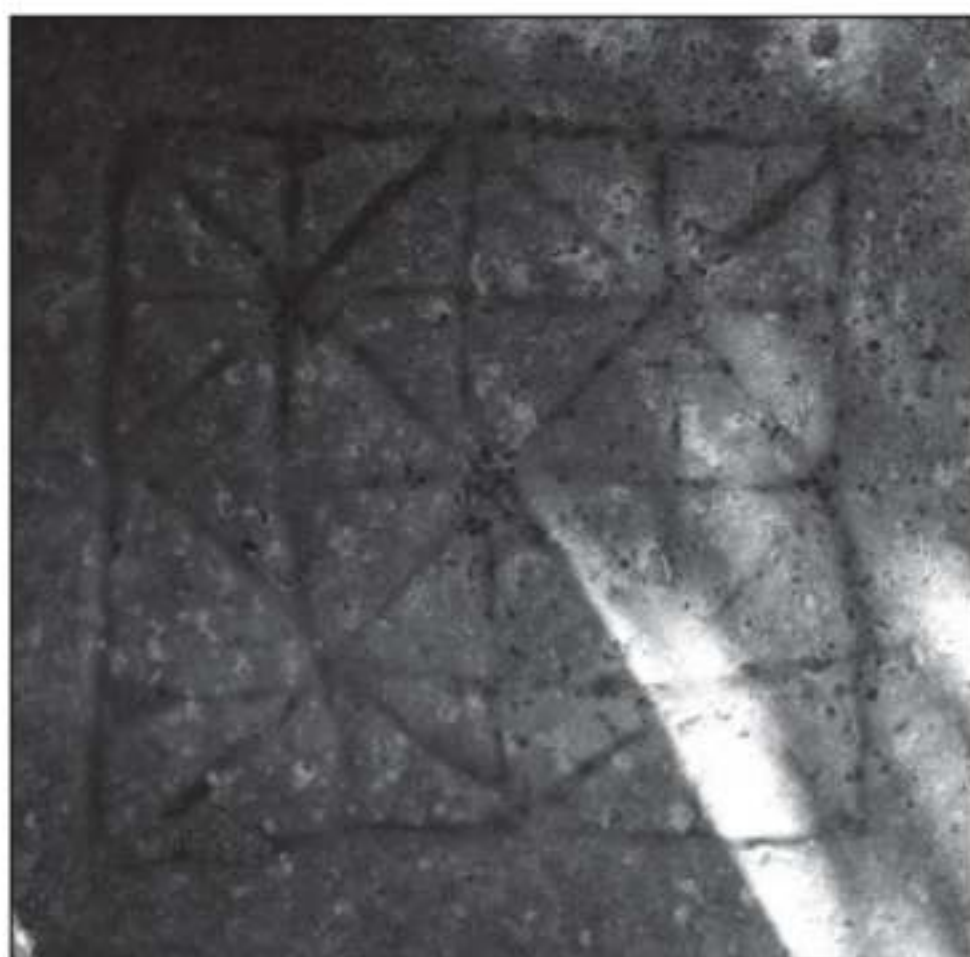


Lama di trè ou *u Trè*, Pozzo,
église des Capucins

¹ PAOLI Caroline, CARLINI Christian, NIGAGLIONI Michel-Édouard, POLETTI Antoine, LICCIA Jean-Christophe, *Inscriptions médiévales à Brando*, A Cronica, Hors série n°5, octobre 1997.

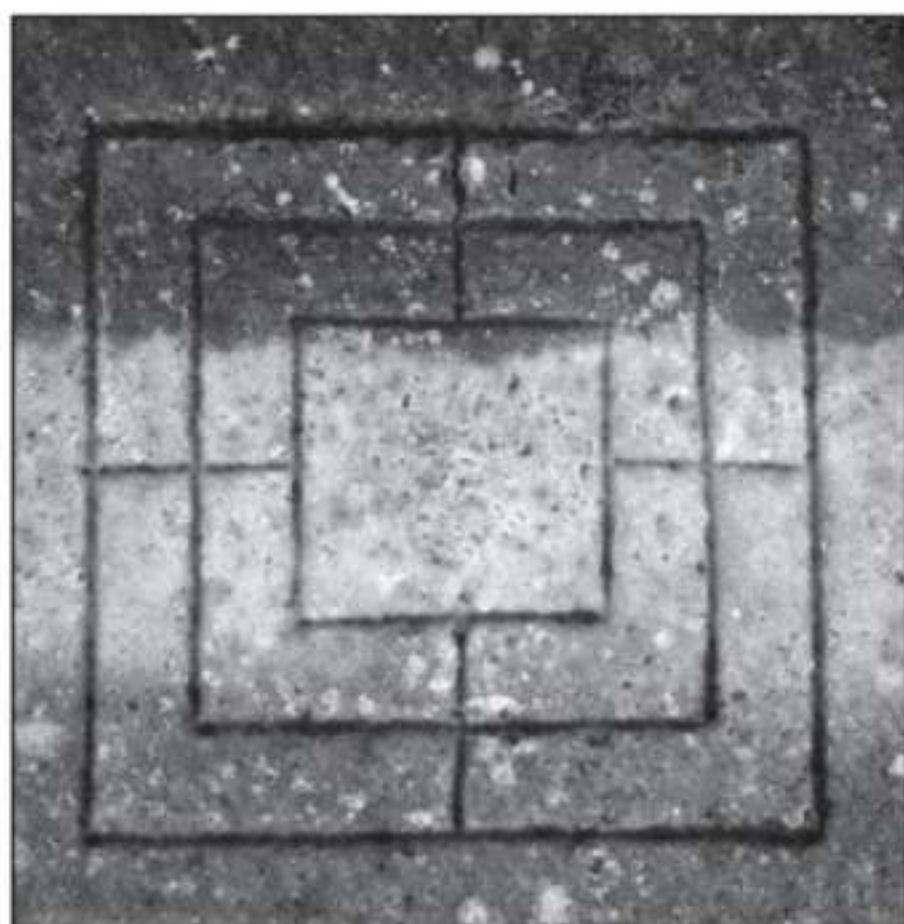
² On peut en trouver la liste et les règles dans les actes de la journée de la langue corse à Cervioni, le 5 août 1989 (in lingua corsa). Grazie a Ghjuvan Liviu CASALTA.

Ci-dessous, la grille de *u Dece* ou *Dama paisana* qui se jouait à dix pions par joueurs. On peut la considérer comme une variante du jeu de dames à l'italienne (12 pions) ou à la française (20 pions).



U Dece ou Dama Paisana

A Tricca ou *u Nove anticu* ou aussi *u Mulinellu* qui consiste toujours à mettre 3 de ses pions en ligne comme à *U Tre* mais se joue à neuf pions chacun :

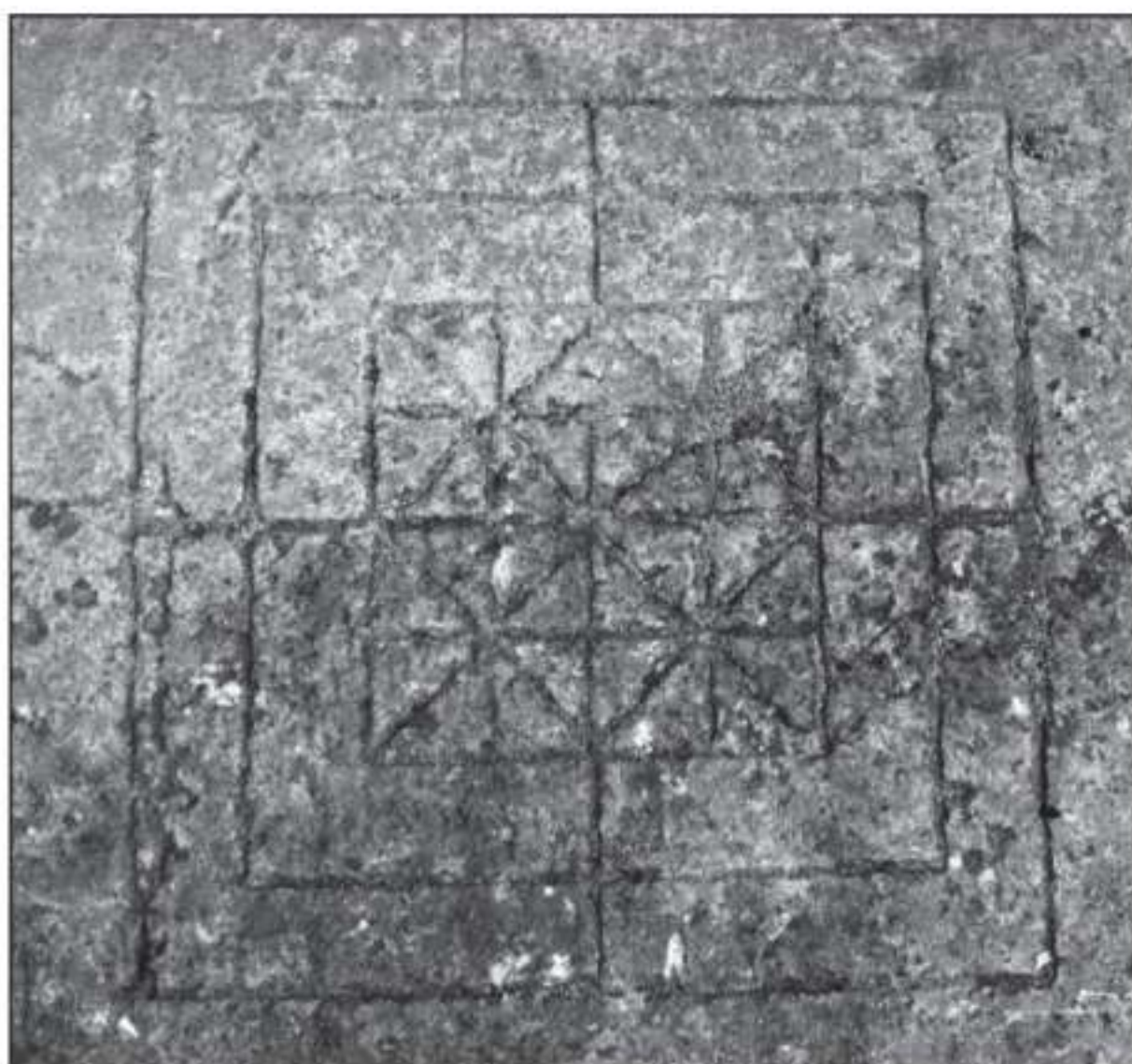


A Paica ou *u Nove Anticu*
ou *u Mulinellu* ou *a Tricca*
(Poretto, église)

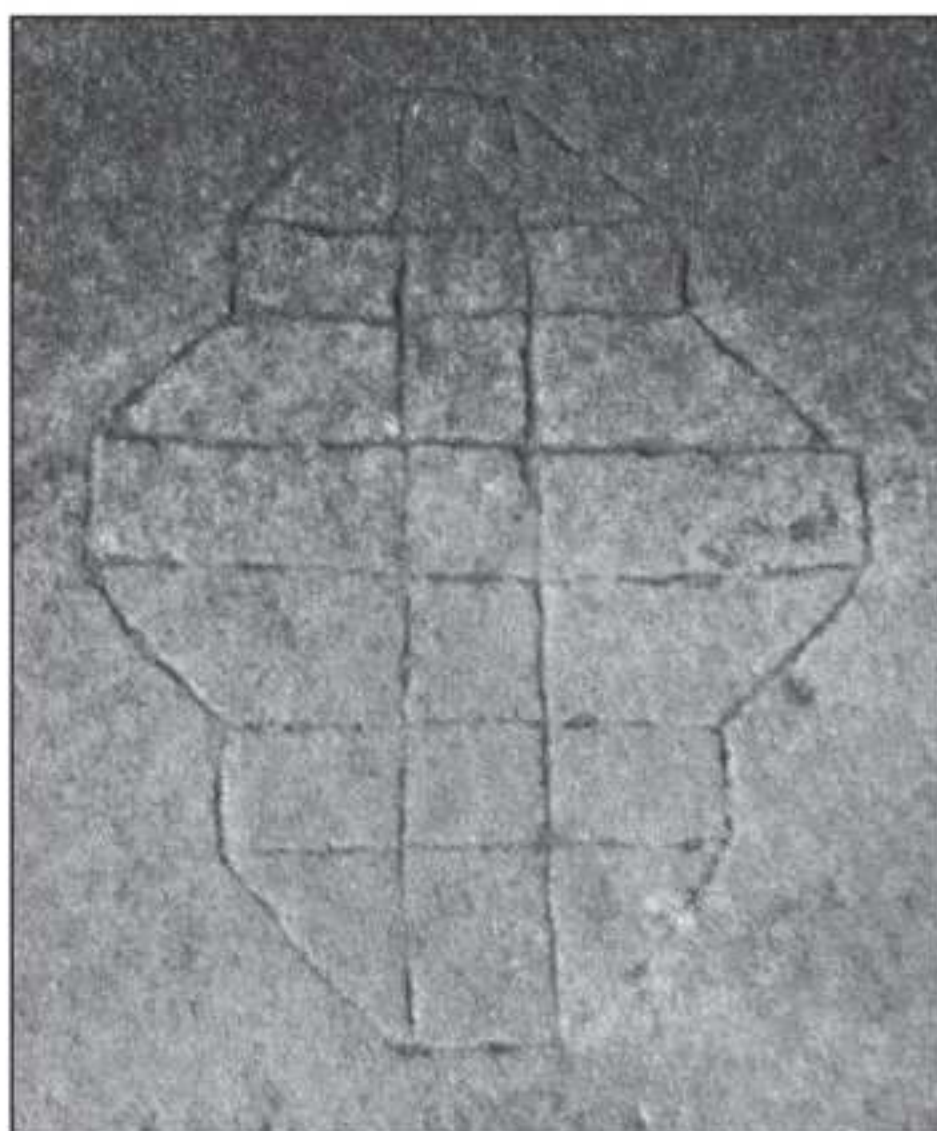


Modèle moderne de *a Tricca*, réalisé en olivier et pierres de Brando par André Valéry de Poretto

Jeux combiné de *a Tricca* e de *a Dama paisana* :



A Tricca et a Dama paisana
(Poretto, *funtana sott'u palazzu*)



Variante non répertoriée
(Castello, *église piévane*)

Les inscriptions moralistes sont, elles, liées à la religion, à une idéologie ou à une morale.



« SOLI DEO, HONOR ET GLORIA », citation extraite d'une épître de Paul à Thimotée
(Poretto, maison Deroux)

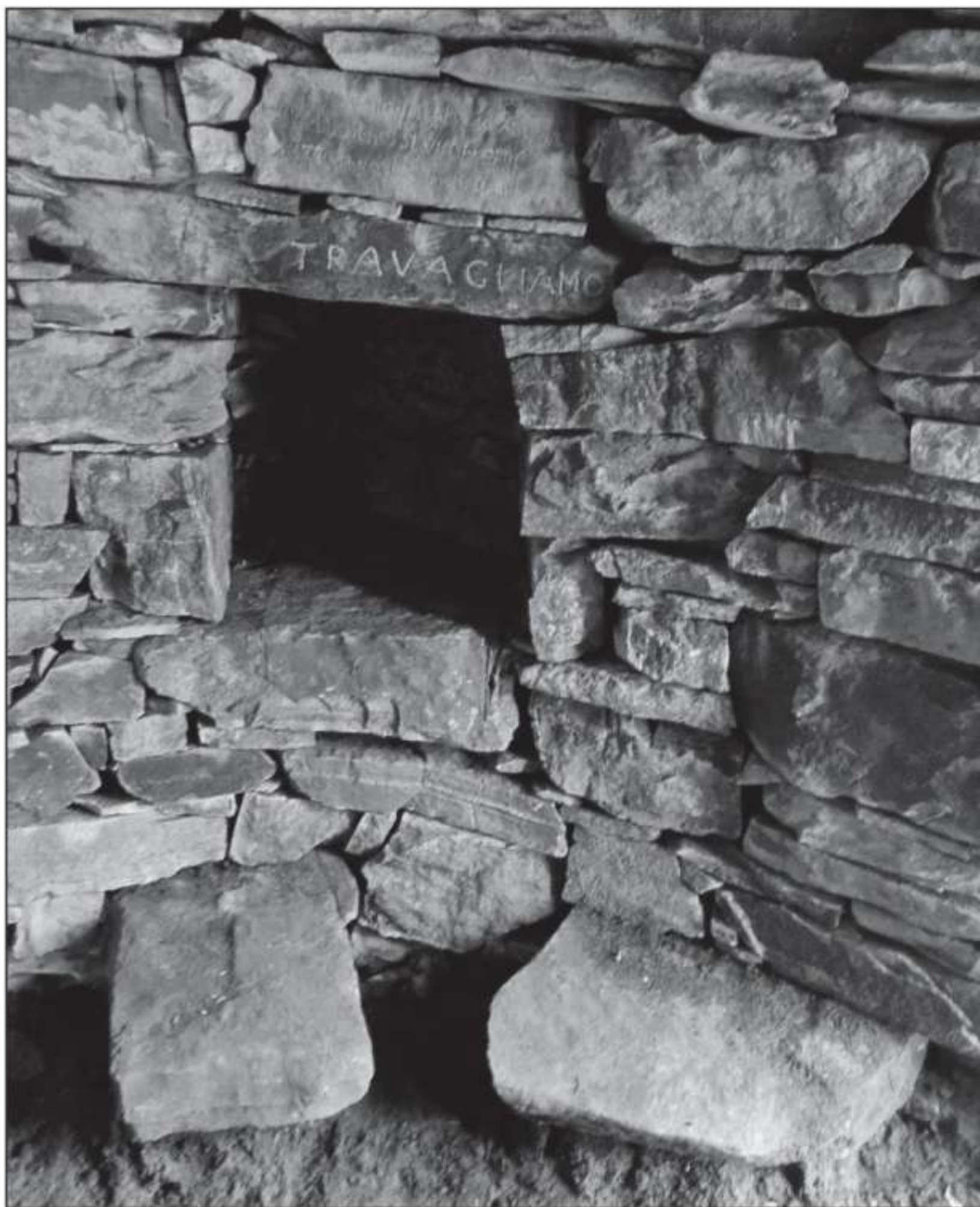


Faucille et marteau
(Castello, église piévane)



Chandelier triangulaire *di i vesperi*
(office des ténèbres pendant la Semaine
Sainte), rappelant probablement notre
condition de mortels
(Poretto)

Au bord du chemin des grottes de Brando, récemment nettoyé, dans un abri en pierre, un *casarottu*, on trouve plusieurs inscriptions moralisatrices dont une datée de 1868 : *Travagliamo* et *Ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il nous fit*, inscription doublée en italien. Référence à Émile de Girardin, célèbre journaliste et homme politique parisien de l'époque :



Les inscriptions « d'actualités » sont, tout d'abord, les innombrables inscriptions d'initiales ou de noms, dont la plus ancienne, gravée par un certain Tomaso, devant la chapelle de San Giuseppe à Pozzo, date de 1755.

Ce sont aussi les nombreux cœurs transpercés d'une flèche.

On trouve également des motifs variés, tel ce bateau, à Poretto, peut-être tracé par un marin de la compagnie Fraissinet ou cette « quille » dessinée en 1890 lors du retour d'un service militaire effectué dans la marine :



La quille (Poretto, maison Tomasi)

Et puis, ce témoignage météorologique, sur le chemin des grottes de Brando, dans l'escalier grim pant à travers la falaise. Les très fortes pluies de novembre 1855 ont affecté surtout le sud de la Corse, avec notamment une très forte crue du Rizzanese³. Cette inscription témoigne aussi de ces pluies au Cap Corse.



*Pioggia straordinaria 1855
12-18 9bre
« Météo » sur le chemin
des grottes de Brando*

³ Source : <http://pluiesextremes.meteo.fr/>

Enfin, plus inattendue, cette référence à la guerre de 1870, avec le double portrait d'une part de l'empereur Napoléon III avec sa couronne de lauriers, tel qu'on pouvait le voir sur les pièces de monnaie de l'époque (les Napoléons) et, d'autre part du chancelier Bismarck, avec son casque à pointe.



Napoléon III / Bismarck et Bismarck / Napoléon III
(Église de Poretto)



Un « Napoléon »



Bismarck

∞ 000 ∞

TROIS CAPCORSINS, « GLORIEUX CORSAIRES DE MALTE »

Philippe Lucchetti

Le corsaire Comte Giuseppe Preziosi de Centuri (v.1660-ap.1720 Malte).

Le titre de Comte Preziosi fut créé le 19 octobre 1718 à Rivoli par le Prince de Piémont, Roi de Sicile et de Sardaigne, Victor-Amédée II de Savoie (1666-1732), au profit de Giuseppe Preziosi de Centuri. Le titre, enregistré par l'Ordre de Malte en 1720, était héréditaire et il pouvait être porté par sa descendance légitime mâle à perpétuité. Il récompensait l'aide décisive que venait d'apporter Giuseppe à bord de sa propre galère, à la demande du Grand-Maître de l'Ordre de Malte Raimondo Perellos, à la flotte sicilienne, lors du blocus de l'île par la flotte espagnole du Roi Philippe V en ce printemps 1718.

Les Preziosi, originaires de Centuri, descendaient de Prezioso, né vers 1560 à Centuri, fils de Gio Andrea, exempté de taille le 24 juin 1549 par Giacomo Santo II da Mare, Seigneur de San Colombano, et petit-fils de Matteo, cité en 1524 dans le partage de la Seigneurie.

Prezioso fut le père de Gio Andrea II (v.1580-1644), qui avait épousé Maria Franceschi en 1614 et dont il eut un fils nommé Giuseppe. Celui-ci et son épouse Antonella furent les parents du Capitan Luigi Geronimo et de son frère Antonio Maria, déjà corsaires corses de renom au service de Malte. Luigi Geronimo s'était retiré avant la fin du XVII^e siècle à Centuri, où il avait notamment fait construire le château de Camera et, dans la paroisse San Silvestro où il avait été baptisé, un autel dédié à Saint-Antoine de Padoue. Antonio Maria (son cadet) avait continué à courir les mers. Sa dernière course allait lui être fatale, son navire rentrant en août 1699 à La Valette avec la dépouille de son capitaine blessé à mort lors d'un accrochage avec un navire turc. Cela n'empêcha pas la descendance Preziosi de continuer la course en mer tout au long du XVIII^e siècle.

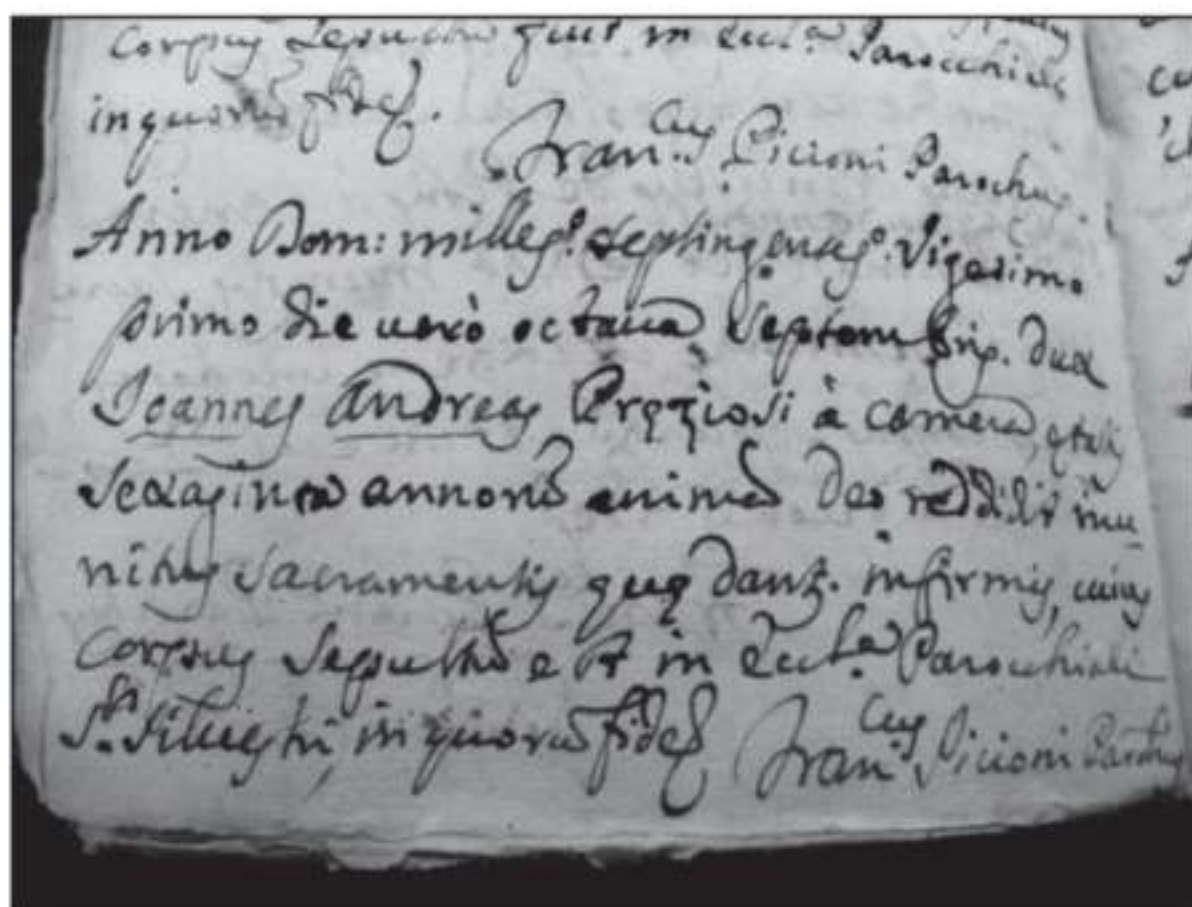
Le Comte Giuseppe Preziosi dit « Le Tripolitain » (v.1660-ap.1720), fils du Capitan Luigi Geronimo et de Maria Maurocorciato mariés en 1664 à Athènes, eut trois épouses : Loula Rodocanachi avec laquelle il se marie en 1697 à Chio (Khios) en Grèce, Maria Olivier, de la famille des Comtes de Puget en Provence, épousée en 1705, et Rosalia Buonamico en 1714 à Malte.

Il était entré, prenant la suite de son père et de ses oncles, comme corsaire au service de l'Ordre de Malte, le port de La Valette lui servant de base pour ses courses en mer principalement dirigées vers la Méditerranée orientale. Dès 1700, Giuseppe s'illustra au service de la République de Venise en lui apportant son concours lors de la reconquête du Fort de Morée dans le golfe de Corinthe en Péloponèse. Le Doge Morosini le fit chevalier dans l'ordre de San Marco avec le bénéfice d'une rente à vie. Au cours de l'été 1702, les archives de l'Ordre rapportent qu'il était entré dans le port maltais avec trois gros navires turcs chargés de blé, capturés avec leurs équipages en mer du Levant. Il était accompagné au cours de cette campagne par son frère cadet Gio Andrea III (v.1661-8 septembre 1721 à Centuri), remarié en 1715 à Maria Lucchetti de Rogliano. Gio Andrea était dit *Dux* à Centuri mais aussi et à tort Comte, ce qui ne lui déplaisait pas...

En 1713, après avoir obtenu ses lettres de course du Duc de Toscane, Giuseppe partit pour le Levant sur un puissant bâtiment, la « Jérusalem », opérant contre des navires de marchands musulmans ou grecs orthodoxes. Il acquit ainsi une très grosse fortune qui en fit l'un des hommes les plus respectés de l'île. Après 1718 et ses succès en Sicile, Giuseppe se consacra à ses seules activités commerciales jusqu'à sa mort, dont la date n'a pas été retrouvée.

La famille conserva sa fortune jusqu'à ce jour de juin 1757 où le deuxième Comte Gio Francesco Preziosi, fils de Giuseppe et de Rosalia, fut contraint par l'Ordre de Malte de rembourser des dettes accumulées pour la construction d'une demeure fastueuse à Lija, petite bourgade au centre de l'île de Malte. Sa sœur Anna avait également dépensé sans compter.

La descendance mâle de Giuseppe s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Après s'être installée définitivement à Malte vers le milieu du XVIII^e siècle, la famille suivit les Anglais lors de leur départ de l'île en 1964. L'actuel détenteur du titre est le Comte John Josef Preziosi, docteur en médecine, installé à Londres et représentant la dixième génération comtale depuis l'illustre Giuseppe.



Acte de sépulture de Giuseppe Preziosi (Photo P. Lucchetti)

Bibliographie

1. Malta Genealogy.com « Libro d'Oro della Melita ».
- 2 VERGÉ-FRANCESCHI Michel, *Généalogies et Destins du Cap Corse*, Édition Alain Piazzola, 2006, p. 485.
- 3 SERPENTINI Antoine Laurent, *Dictionnaire Historique de la Corse*, Editions Albiana, 2006, article du Professeur Simon MERIECA, University of Malta.

Gio Francesco di Natale de Nonza (v.1710 Nonza-v.1753 Livourne ?).

Gio Francesco di Natale fut initié à la course par son frère Giacomo. En 1738, à Malte, une patente de course lui fut accordée pour exercer son activité dans la zone du détroit de Gibraltar, à bord de la « Bienheureuse Vierge du Rosaire » appartenant à son frère. En fait, il ne se limita pas à cet espace et mena également des opérations en Méditerranée orientale. Il attaqua des bâtiments grecs (dont les marins étaient orthodoxes), s'emparant au passage de leurs cargaisons. Capitaine de son propre navire, il effectua des croisières au Levant entre 1739 et 1741, et sur tout le littoral des rivages de Barbarie en 1742, année où il prit un bâtiment chargé d'huile d'olive près de la côte tunisienne. Toutefois, son territoire de chasse privilégié se situait entre Chypre, l'Asie Mineure et les côtes de Syrie. Les bénéfices tirés de la course lui permirent d'opérer rapidement avec deux felouques, en plus de son propre vaisseau.

Après avoir participé en Corse à la révolte contre la République de Gênes en 1741, il s'installa définitivement à Malte avec sa famille et obtint dès 1743 le renouvellement de son brevet de course tout en exerçant parfois sous d'autres pavillons, notamment celui du Roi de Sardaigne ou celui du Prince de Monaco.

En 1747, de nouveau au seul service de Malte, il fut à l'origine des entretiens, avec l'avocat du Grand Maître, qui concernèrent la possibilité d'un rattachement de la Corse à Malte. Il devint ainsi l'un des interlocuteurs privilégiés entre les révoltés corses, notamment le Marquis Francesco Maria Colonna, et l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Toujours en 1747, il quitta La Valette avec son épouse Maria Luni et ses deux enfants, Antonio Maria né en 1742 et Maria Julia née en 1745, pour s'installer à Senglea, en face de La Valette, où le couple allait avoir trois nouveaux enfants : Vincenzo, Caterina et Columba. Il semble alors s'éloigner de la course, mais l'estime que lui portaient les Chevaliers lui permit d'obtenir en 1746 le commandement de la galère « Santa Caterina », puis en 1747 celui de toute l'escadre de l'Ordre.

Il disparut probablement à Livourne vers 1753 lors d'un voyage entre Malte et la Corse, où il allait, cette fois, rencontrer des émissaires français et s'entretenir du devenir de son île natale.

Bibliographie

1 SERPENTINI Antoine Laurent, *Dictionnaire Historique de la Corse*, Editions Albiana, 2006, article du Professeur Simon MERCECA, University of Malta.

2 BUTI Gilbert et HRODEJ Philippe, *Dictionnaire des Corsaires et des Pirates*, C.N.R.S. Editions, Paris, 2013.

Guglielmo Lorenzi de Nonza (v.1733 Nonza-15 janvier 1799 La Valette).

Nous venons de voir que la famille de Guglielmo avait acquis à Malte une belle réputation de corsaires avec son demi-frère Gio Francesco, né du premier mariage de sa mère Giulia Guglielmi de Sonio avec Antonio di Natale. Il était né, lui, de Giacomo di Lorenzo, le second époux de celle-ci.

Guglielmo quitta le domicile familial à l'âge de 11 ans pour rejoindre son demi-frère aîné, le capitaine corsaire Gio Francesco di Natale, installé à Malte. Il voyagea sans cesse, allant au Levant pour la course contre l'infidèle. En 1756, il épousa à Malte Angela (décédée en 1798), fille d'Aloysius Gelfo qui gagnait sa vie grâce à la course. Cette union renforça ses liens avec « l'aristocratie des corsaires ». Il obtint des patentes de différents États, dont la Russie. Ainsi, il commanda en 1767 la felouque la « Victoire » avec un équipage de 30 hommes. L'intérêt de la Russie pour la Méditerranée et ses mauvaises relations avec l'Empire ottoman lui offrirent un regain d'activité en tant que corsaire.

En 1781, avec une frégate montée par soixante hommes, il réussit à s'emparer d'une grosse frégate turque de 200 hommes commandée par des officiers corsaires réputés. Cette action lui valut le titre de « Glorieux corsaire Guglielmo » de la part des Russes ainsi que la première acclamation publique, à Malte, du règne du Grand Maître Emmanuel de Rohan, qui le fit « donat » (frère d'armes) de L'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean.

Les liens de Lorenzi avec les Russes s'affirmèrent dans ces années 1780, quand le Général Zaborovsky, basé à Trieste, s'assura de ses services pour le compte de la Marine russe. En 1789, il dirigea, avec l'aide d'Angelo Franceschi, partenaire capcorsin de ses expéditions, une escadre formée à Malte. Celle-ci était composée de sa frégate la « Santa Ursula », armée de 56 canons et montée par 200 hommes, et de trois autres bâtiments confiés par Voinovitch, consul de Russie pour les îles grecques. Selon les plans russes, Lorenzi devait couper la route maritime reliant Alexandrie à Constantinople et favoriser une révolte égyptienne contre le Turc. Malheureusement, l'opération fut favorable à la marine turque et, en 1790, Lorenzi fut battu au large de Chypre par une flotte turque très supérieure en nombre. Il réussit toutefois à trouver refuge dans l'île de Largentière pour faire réparer ses bateaux et mit ensuite à la voile pour Malte. La Russie apprécia néanmoins son courage et lui attribua le grade de colonel de sa Majesté l'Impératrice Catherine II. Il fut en même temps fait chevalier de l'Ordre russe de St. Georges en 1792.

Guglielmo allait connaître une fin de vie tragique, à lire dans l'article qui suit de ma consœur Brigitte Fabre-Vittoni.

Bibliographie

1 SERPENTINI Antoine Laurent, *Dictionnaire Historique de la Corse*, Editions Albiana, 2006, article du Professeur Simon MERCECA, University of Malta.

2 BUTI Gilbert et HRODEJ Philippe, *Dictionnaire des Corsaires et des Pirates*, C.N.R.S. Editions, Paris, 2013.

3 NUGUES Jean-Sylvestre, *généalogie de la famille Lorenzi de Nonza*.

∞ ∞ ∞ ∞

GUGLIELMO LORENZI : MORT D'UN REBELLE À MALTE

Brigitte Fabre-Vittori

Lors d'un de mes voyages à Malte, en visitant le musée de la guerre, mon attention fut attirée par un panneau relatant la rébellion de 1798-1799 contre les Français. Un certain Guglielmo Lorenzi, corsaire corse, ainsi que Dun Mikiel Xerri, un religieux maltais, étaient évoqués sur un des panneaux d'exposition comme les deux principaux acteurs de cette rébellion qui se termina fort mal pour eux, puisqu'ils furent fusillés avec plusieurs de leurs compagnons.

Je ne ferai pas ici le récit de la vie de Guglielmo, Philippe Lucchetti l'a très bien évoquée dans l'article qui précède. Non, je veux ici exposer le contexte et les causes de la rébellion à laquelle il a participé, ainsi que ses derniers instants.

Néanmoins, voici la traduction de la notice biographique en anglais qui accompagne le dessin qui a été fait de lui et est exposé au musée : « Guglielmo Lorenzi (di Lorenzo – 1735-1799) est né en Corse et devint très jeune un corsaire chevronné. Au début de la trentaine, il offre ses services au tsar de Russie et commande victorieusement une escadrille dans la guerre contre les Turcs en Méditerranée. Il fut promu colonel et reçut une pension. Il s'installa à Malte, acheta une maison à La Valette et une autre à Pietà. Durant l'occupation française de Malte, il perdit sa pension de colonel de l'armée russe. Comme la plupart des Corses, il haïssait les Français, et à La Valette, il conçut un plan pour ouvrir les portes de la cité et y faire entrer les insurgés maltais. Il travailla à cela main dans la main avec Dun Mikiel Xerri jusqu'à ce que le complot soit découvert et il fut fusillé le 14 janvier 1799. »



Portrait de Guglielmo Lorenzi, dessin trouvé au musée de la guerre à La Valette
(Photo B. Fabre-Vittoni)

En 1798, Bonaparte, en route pour l'Égypte, débarqua dans l'île avec un corps expéditionnaire de 3000 hommes. Encore empreint des idées révolutionnaires, il décida de libérer l'archipel (Malte et Gozo) du gouvernement de l'Ordre de Saint Jean et de l'Inquisition qu'il considérait comme répressifs. Il déchut aussi la noblesse maltaise de ses droits et s'attaqua à l'Église et à ses richesses ainsi qu'à celles de l'Ordre. Il avait en effet grand besoin d'argent pour sa campagne d'Égypte car il lui fallait acquérir armes et munitions. Il prit alors l'arrêté suivant, dont j'ai trouvé une copie au musée :

Arrêté du 25 Prairial an VI
ORDRE (1)
Au quartier général de Malte, 25 Prairial, an VI
(13 Juin 1798)

Bonaparte Général en Chef ordonne :

Article 1. Les citoyens Berthollet, le Contrôleur de l'armée et un commis du payeur enlèveront l'or, l'argent et les pierres précieuses qui se trouvent dans l'église de St Jean et autres endroits dépendants de l'Ordre de Malte, l'argenterie des Auberges et celle du Grand Maître.

Article 2. Ils feront fondre dans la journée de demain tout l'or en lingots, pour être transporté dans la caisse du payeur à la suite de l'armée.

Article 3. Ils feront un inventaire de toutes les pierres précieuses qui seront mises sous le scellé dans la caisse de l'armée.

Article 4. Ils vendront pour 250 à 300 mille francs d'argenterie à des négociants (sic) du pays pour de la monnaie d'or et d'argent qui sera également remise dans la caisse de l'armée.

Article 5. Le reste de l'argenterie sera remis dans la caisse du payeur qui la laissera à la Monnaie de Malte pour être fabriquée, et l'argent sera remis au payeur de la division, pour la subsistance de la division. On spécifiera ce que cela doit produire, afin que le payeur puisse en être comptable.

Article 6. Ils laisseront, tant à l'église St Jean qu'aux autres églises, ce qui sera nécessaire pour l'exercice du culte.

BONAPARTE

Les Maltais, outragés à la fois par le pillage des richesses de leurs églises, par la fermeture des couvents ainsi que par la crise financière qui suivit la confiscation d'une grande partie des liquidités monétaires, se rebellèrent une première fois, le 2 septembre 1798, contre la garnison française installée à Mdina, dans le centre de l'île, la *Città Vecchia* ou *Città Notabile*. Les forces françaises se replient alors sur La Valette et les cités fortifiées autour du port. Napoléon est déjà parti pour l'Égypte, laissant le commandement au général Vaubois.

Très vite, la rébellion atteignit les deux îles (Malte et Gozo) et les Maltais mirent en place une assemblée nationale. Ils demandèrent l'aide du Royaume des Deux Siciles et de la Grande Bretagne. Celle-ci, en conflit avec la France depuis déjà bien longtemps, a détruit la flotte française à Aboukir en août 1798. Elle est bien sûr très intéressée par la situation de Malte au centre de la Méditerranée, attise les mouvements de rébellion sur l'archipel dans le but d'en chasser les Français et impose un blocus maritime des îles pour faire front aux troupes de Bonaparte. Les vivres finissent par manquer, la maladie s'installe, le mécontentement grandit.

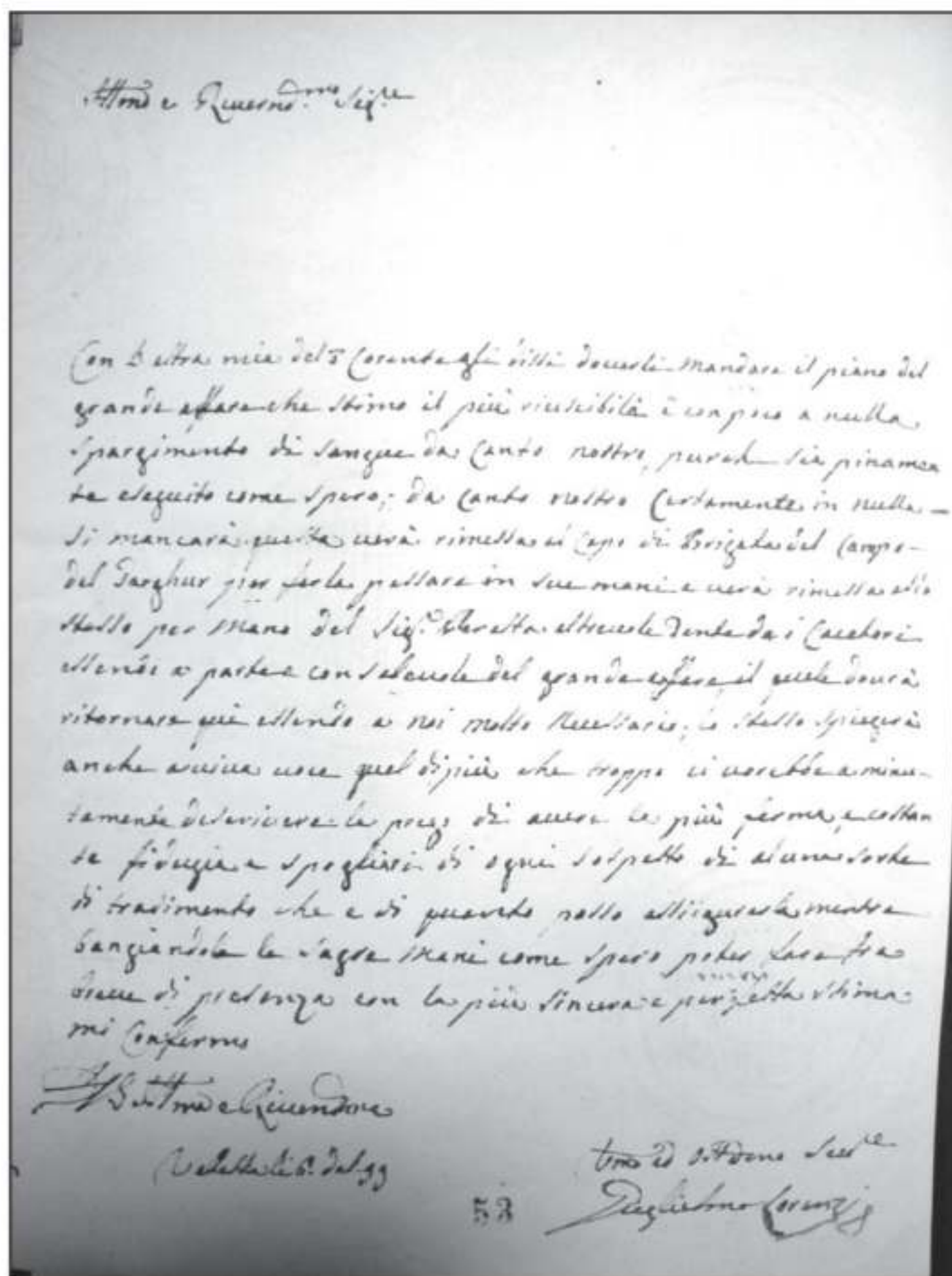
Quelques mots maintenant pour décrire le personnage de Dun Mikiel Xerri, le principal compagnon de Guglielmo dans cette histoire. Dun Mikiel Xerri était un religieux maltais, né à Zebbug en 1737, non loin de La Valette. Il était un des plus fameux professeurs de philosophie du Séminaire, d'une part, et de mathématiques, d'autre part, à l'université. Il était aussi un excellent orateur et jouissait d'une grande notoriété tant auprès des Maltais que de ses étudiants. Connus pour sa vie exemplaire, sa force d'âme, son opiniâtreté, il inspirait une grande confiance à tous. Début janvier 1799, Guglielmo Lorenzi et Dun Mikiel Xerri conçurent un plan d'attaque afin d'ouvrir les portes de La Valette et d'y faire entrer les insurgés maltais, dans le but de s'en rendre maîtres. Plusieurs rencontres secrètes eurent lieu dans la résidence de Guglielmo à Pietà. Il y eut aussi des échanges de lettres afin d'organiser la révolte. J'ai trouvé deux de ces lettres, signées de la main de Guglielmo, reproduites dans un document de la Bibliothèque Nationale de Malte à La Valette et rédigées en italien¹.

L'une d'entre elles est datée du 3 janvier 1799, adressée au Reverendissimo Signore (Dun Mikiel, très certainement !) où il dit que « les signaux convenus seront expédiés ce soir au lieu prévu ». Il espère toujours « qu'avec l'aide du Ciel, il y aura peu ou pas d'effusion de sang ». Il y évoque aussi la canonnade qui se fait sur La Valette (sans doute par les Anglais afin de causer dommage aux Français qui y sont installés), combien elle est inutile « car elle fait peu de dégâts aux ennemis mais cause une grande peur à ces pauvres habitants tyrannisés. Elle blesse beaucoup de personnes de tous âges et sexes ». Il ajoute : « mon zèle et la pratique que j'ai de la guerre me font penser qu'ils seraient plus avisés de bombarder les forts Manoel, Tigné et Ricasoli où ils peuvent causer dommage aux ennemis et cesser de blesser les pauvres habitants ».

¹ *Fib l-ittri ta' Dun Mikiel Xerri, Guglielmo Lorenzi, l-isqof Labini*, Bibliothèque Nationale de Malte : lettres à l'archevêque Labini. Merci à Jean-Christophe Licia pour son aide à la lecture et à la traduction.

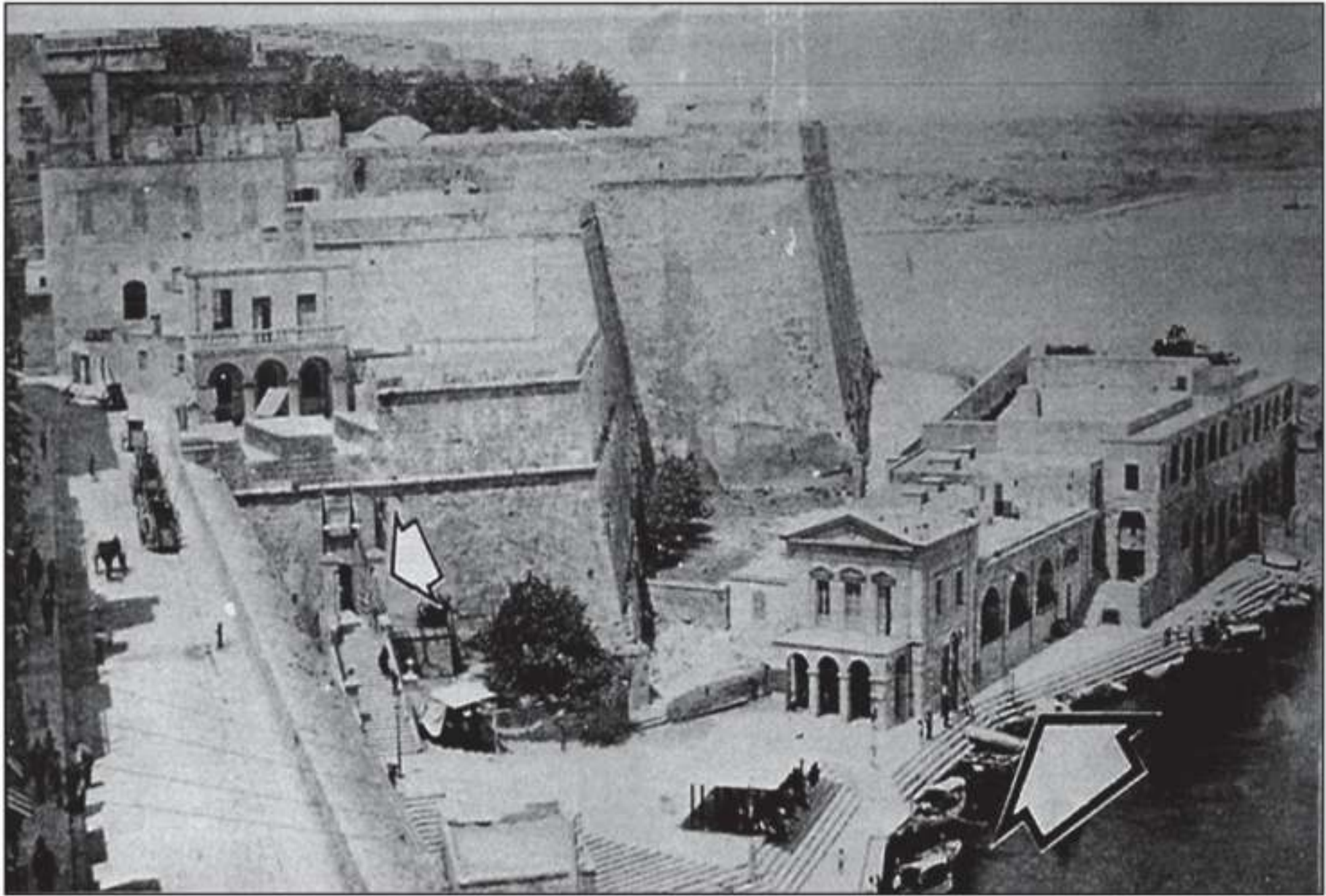
On remarque ici qu'il veut éviter des souffrances inutiles aux populations et cela correspond à la réputation de bonté dont il jouissait.

Dans l'autre lettre, celle du 6 janvier 1799, toujours adressée au Reverendissimo Signore, il dit qu'il va communiquer « le plan de la grande affaire que j'estime être celui qui devrait réussir le plus sûrement et aussi éviter le plus de sang répandu s'il est suivi comme je le souhaite, au chef de la brigade de Garghur, puis remis à son correspondant grâce au Signor Peretta (?) ». Il termine en précisant : « je vous prie d'avoir la plus ferme et constante confiance et de vous défaire de toute idée de la possibilité d'une quelconque trahison et je peux vous en assurer, baisant vos mains sacrées, comme j'espère pouvoir le faire en votre présence, avec la plus sincère et parfaite estime ».



Lettre de Guglielmo Lorenzi adressée à Dun Mikiel Xerni le 6 janvier 1799.
(Photo B. Fabre-Vittoni)

La porte du rempart du port de Marsamxett (flèche gauche sur le croquis) devait être assiégée par les rebelles aux premières heures de l'aube du 12 janvier 1799. Un grand nombre de Maltais, lourdement armés, attendaient le signal de l'attaque, cachés à l'intérieur du magasin de quarantaine (flèche droite). Ils furent malheureusement découverts par des troupes françaises qui rentraient au fort Manoel situé de l'autre côté de la ville. Le complot fut déjoué : Guglielmo, Dun Mikiel et nombre de leurs camarades, une cinquantaine, furent arrêtés et emmenés prisonniers au fort Saint Elme, au nord de la ville, non loin de Marsamxett. Un procès s'ensuivit aussitôt. Ils furent condamnés à être fusillés.



Plan d'attaque pour entrer à La Valette par le port de Marsamxett, affiché au musée
(Photo B. Fabre-Vittoni)

Guglielmo et Dun Mikiel refusèrent de dénoncer ceux qui n'avaient pas été arrêtés, bien que les juges leur aient promis la vie sauve s'ils y consentaient. Guglielmo ajouta qu'il était prêt à répondre de ses actes et qu'il ne serait pas un dénonciateur : « je suis coupable et prêt à mourir ». L'archevêque de Malte, Monseigneur Labini, rendit visite à tous les prisonniers et les assista religieusement avant leur exécution qui eut lieu sur la place du palais des Grands Maîtres, durant trois jours. Guglielmo fut exécuté le 15 (ou le 14, les versions diffèrent), Dun Mikiel le 17. Tous moururent courageusement. Dun Mikiel demanda à parler à ses compagnons afin de fortifier leur âme. Il donna une montre en argent à l'officier du peloton et lui demanda de viser au cœur. Il cria : « Puisse Dieu avoir pitié de nous ! Longue vie à Malte ! ». Tous furent inhumés à Floriana, ville située à la sortie sud de La Valette, dans le cimetière de l'église San Publiu.

Une plaque commémorative a été apposée sur le mur sud de l'église San Publiu. En voici la traduction :

« À Dun Mikiel Xerri, Guliermu Lorenzi, Matthew Pulis, Dun Miju Zarb et leurs camarades,

En l'honneur des héros de 1799 qui ont été fusillés lors de l'insurrection des Maltais contre les Français et enterrés dans le cimetière de San Publiu.

Le clergé et le peuple de Floriana, 1990. »



Plaque commémorative, église San Publiu, Floriana (Photo B. Fabre-Vittori)

Le 18 septembre 1800, le gouverneur de l'île, Alexander Ball, annonça qu'un dédommagement serait versé à la famille de Guglielmo, dont l'épouse était pourtant décédée avant même la rébellion et alors qu'il n'avait pas eu d'enfant. Mais peut-être son demi-frère ou la famille de sa femme en ont-ils bénéficié ?

Volendo Sua Eccellenza il Signor GOVERNADORE far sempre più sentire a questa fedele, e valorosa Popolazione gli effetti di sua grata munificenza, e benefico affetto; e riflettendo al danno, che han sofferto, e forse ancor soffrono quelle famiglie, delle quali qualcuno è stato fucilato dai Francesi come uno degli uniti al fu Colonello Guilielmo Lorenzi, per la cospirazione da lui concertata: invita le famiglie suddette a presentarsi in Palazzo con le opportune prove di loro disgrazia, per avere dalla detta E. S. un qualche contrassegno di sua liberalità, e beneficenza.

Dalla Segreteria di S. E. li 18 Settembre 1800.

Sottoscritto = L'Uditor Felice Cutajar Segretario.

Musée de la guerre (Photo B. Fabre-Vittori)

« Son Excellence Monsieur le Gouverneur voulant toujours plus faire sentir à cette fidèle et valeureuse population les effets de sa gracieuse magnificence et bienfaisante affection et réfléchissant sur les dommages qu'ils ont souffert et dont ils souffrent encore peut-être pour ceux qui ont été fusillés par les Français, comme le Colonel Guglielmo Lorenzi pour la conspiration qu'il avait organisée, invite la famille susdite à se présenter au palais avec les preuves nécessaires de leur malheur, afin d'obtenir, de la libéralité et bienfaisance de Son Excellence, un dédommagement.

Secrétariat de Son Excellence, le 18 septembre 1800

Soussigné : Felice Cutajar, secrétaire auditeur. »

Bonaparte n'est resté que quelques jours à Malte, en résidence à l'Auberge de Castille², mais les troupes françaises y resteront deux ans, jusqu'à la prise des îles par les Britanniques en 1800. L'archipel devint indépendant en 1964. Mais cet épisode de leur histoire n'a pas été oublié par les Maltais. En témoignent le monument qui a été dédié aux rebelles, en photo en 3^{ème} de couverture, ainsi que la plaque commémorative sur le mur extérieur sud de San Publiu, apposée il n'y a pas si longtemps, en 1990, et sur laquelle Guglielmo figure en bonne place.

∞ OOO ∞

² Chaque « langue » de l'Ordre avait une Auberge qui désignait le lieu de résidence de ses chevaliers. Ces langues étaient au nombre de huit : Auvergne, Provence, France, Angleterre, Allemagne, Italie, Castille-Léon-Portugal et Aragon. L'Auberge de Castille est située non loin d'une des portes sud de La Valette. C'est sans doute la plus belle des Auberges. Elle est aujourd'hui résidence officielle du Premier Ministre.



**Le myrte, feuilles et fruits (cl. B. Fabre-Vittori)
(cf. article p. 18)**



**Vue de Nonza vers 1890-1910
(cl. Tito de Caraffa © Direction du patrimoine de la Ville de Bastia)
(cf. article p. 4)**



Monument dédié aux rebelles fusillés à La Vallette (Malte) en janvier 1799
(cl. B. Fabre-Vittori)
(cf. article p. 58)

Publié avec le concours de la Collectivité Territoriale de Corse, du Conseil Général de la Haute-Corse et de la
Communauté de Communes du Cap Corse